



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## **La Bibliotheque Des Predicateurs**

Qui Contient Les Principaux Sujets De La Morale Chrétienne, Mis par ordre  
alphabétique

P - Z

**Houdry, Vincent**

**Lyon, 1717**

Salut De L'ame; Importance du salut; soin du salut; negligence de son  
salut, &c.

---

[urn:nbn:de:hbz:466:1-75888](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-75888)



# SALUT DE L'AME;

IMPORTANCE DU SALUT; SOIN DU SALUT;  
negligence de son salut, &c.

## AVERTISSEMENT.

Nous avons déjà dit plusieurs choses qui ont rapport à ce sujet, en parlant de la dignité de l'ame, & de l'estime que nous en devons faire; mais ce n'a été qu'indirectement, en tirant les conclusions des principes que nous avons alors établis. Nous traitons ici plus à fond du salut de notre ame, du soin que nous en devons prendre, de l'importance de cette affaire, qui est sans contredit la principale, la plus grande, ou pour mieux dire, la seule que nous ayons en cette vie.

Ce sujet a été traité presque par tous les Prédicateurs de ce temps, & regardé comme le fondement de toute la Morale Chrétienne, & la fin de tous les Discours qui se font dans la Chaire. C'est pourquoi nous ne manquerons pas de matière, & dans le choix que nous en ferons, nous aurons égard à ne point prendre sur les autres matières, avec lesquelles celle-ci peut estre liée, comme seroit le bonheur dont jouissent dans le Ciel ceux qui se sauvent, & le malheur éternel qu'encourent ceux qui négligent l'affaire de leur salut; car ce sont des sujets differens que nous avons traités en leur lieu. Ce qui est propre de celui-ci, & à quoi nous nous bornerons, c'est de bien faire comprendre le risque que nous courons par notre negligence, & le peu de soin que nous prenons de notre salut; qu'on ne peut trop prendre ses sûretés dans une affaire de cette consequence; la nécessité d'y travailler, & de prendre les voyes de salut, sans néanmoins nous étendre sur les moyens de se sauver en particulier, ni sur les obstacles que nous avons à vaincre pour cela, ni sur les dangers de nous perdre, auxquels nous sommes continuellement exposez; ce qui seroit infini; & qui demanderoit autant de Discours differens.

### PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Deseins, & Plans de Discours sur ce sujet.

I. ON peut partager son Discours en ces deux veritez, qui contiennent ce qu'il y a de plus pressant & de plus moral sur ce sujet. La premiere, qu'il faut préférer le salut de son ame à tous les biens de cette vie, & à toutes les choses du monde. La seconde, qu'il faut rapporter toutes les autres choses au salut; en sorte qu'elles nous servent d'autant de moyens pour parvenir à cette fin.

Pour la premiere verité; Qu'il faut préférer le salut à tout le reste: en voici quelques raisons convaincantes qu'il faut mettre en leur jour. 1°. Parce que le salut de notre ame, est ce qu'il y a dans les vûes de Dieu, de plus grand, de plus considerable, & de plus digne des soins de sa Providence, comme étant la fin & le but de tous ses autres ouvrages: puisque c'est pour cela qu'il a créé le ciel & la terre, les astres, & generalement toutes les créatures qui n'ont été faites que pour l'homme, & que l'homme n'est sur la terre que pour y faire son salut. Ainsi, autant que la fin est plus noble & plus excellente que ce qui n'est que pour la fin, autant le salut de l'ame surpasse tout ce qui n'est fait que pour servir de moyen de la sauver. 2°. Parce qu'il n'y a rien qui nous soit plus important, & qui nous touche de plus près, que notre salut. Cette affaire est sans doute importante, puisqu'il s'agit d'un bonheur ou d'un malheur éternel; de gagner ou de perdre absolument & pour jamais tout le bien imaginable; outre que cette affaire nous regarde personnellement: car enfin dans toutes les autres nous travaillons pour autrui; pour établir des enfans, pour mettre une famille à son aise, pour le public, pour enrichir des heritiers; mais en travaillant à notre salut, c'est pour nous que nous travaillons. 3°. Parce qu'à pro-

prement parler, le salut de notre ame est la seule chose qui est nécessaire en cette vie: car de quoi nous servira tout ce que nous pourrions acquerir ou gagner en ce monde, si nous venons à nous perdre éternellement dans l'autre: *Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, anime vero sua detrimentum patiat?*

Matth. 16.

Pour la seconde verité; Il faut tout rapporter au salut, c'est-à-dire, qu'il faut avoir notre salut en vûe dans tout ce que nous entreprenons, & y faire servir toutes choses. 1°. Nos desseins, nos projets; il faut dans tout cela se faire la même demande que faisoit un grand Saint: *Quid hoc ad eternitatem?* 2°. Le choix d'un état & d'un établissement. 3°. L'usage des biens, & tout ce qui est de l'entretien de la vie, pour ne faire pas la fin des moyens.

1°. L'AFFAIRE du salut est la plus importante de toutes les affaires; & cependant c'est celle qu'on néglige le plus, & à laquelle l'experience fait voir qu'on apporte le moins de soin. 2°. C'est la plus douloureuse, & celle qui court le plus de hazards; puisqu'il y a danger de tous côtez. Du côté du monde qui est rempli d'écueils: *Totus mundus in maligno positus est.* Du côté de nous-mêmes, qui sommes portez au mal; & de nos passions, qui sont violentes & déreglées; & enfin du côté de toutes les créatures qui nous sollicitent, & qui sont autant de pièges tendus à notre innocence. Cependant cette affaire qui court tant de risques & de hazards, est celle où l'on songe le moins à prendre ses sûretés, & les précautions nécessaires. 3°. C'est l'affaire la plus pressée, qu'on devroit toujours tenir en état, pour ne sçavoir ni l'heure, ni le jour que nous sortirons de ce monde, pour aller

I I.

i. Joan. 5.





rendre compte à Dieu : & cependant cette même affaire, est celle que l'on remet toujours de jour en jour, & à laquelle on pense ordinairement toute la dernière. *L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, dans la Dominicale.*

## I I I.

*Ad Philipp. 2.*

IL faut travailler à son salut avec crainte & avec tremblement, selon l'avis & le conseil de Saint Paul: *Cum metu & tremore salutem vestram operamini.* Car si la crainte est le fondement de la sagesse, comme l'assure le Saint Esprit, par la bouche du Sage: c'est sans doute à l'égard du salut, où l'on peut dire que le véritable moyen d'y réussir, c'est de craindre toujours de manquer à faire ce qu'il faut, & ce que Dieu attend de nous pour cela. 1°. Parce que la crainte qu'on a de manquer une affaire qu'on a extrêmement à cœur, nous fait chercher tous les moyens d'en avoir une heureuse issue; elle nous rend attentifs à toutes les occasions favorables de l'avancer, & nous tient sans cesse en haleine, pour ne faire aucune démarche qui en puisse retarder le succès; au lieu que la trop grande sécurité fait qu'on la néglige, & qu'on n'en prend nul soin. 2°. Parce que la crainte fait qu'on use de précaution contre tous les dangers de nous perdre, dont le monde est rempli, & contre les pièges que nous tendent les ennemis de notre salut; & cette vigilance fait qu'on les évite, & que l'on parvient heureusement où l'on prétend. 3°. Parce qu'elle nous fait prendre toujours le parti le plus seur; pratiquer les conseils avec les préceptes, & faire plutôt plus que moins, à l'exemple des Saints, qui ont crû qu'ils ne pouvoient jamais assez faire.

## I V.

DIEU veut sincèrement nous sauver; mais les hommes ne veulent pas. & quoi que tous assurent qu'ils veulent véritablement faire leur salut, & que personne ne dise le contraire, la plupart cependant ne le veulent pas comme il faut; parce qu'ils ne le veulent pas comme Dieu le veut. 1°. Dieu le veut sincèrement, pour preuve de quoi il nous en fournit tous les moyens, nous donne tous les secours, nous fait naître mille occasions de mériter le bonheur éternel qu'il nous a destiné: il nous a montré par ses paroles & par ses exemples les voyes de salut, il nous sollicite sans cesse par ses grâces intérieures & extérieures d'y entrer, & en un mot, il n'a rien ômis: *Quid ultra potui facere vinea mea, & non feci?* Mais les hommes ne le veulent pas sincèrement, parce qu'ils ne font rien pour cela, ou ils ne font pas tout ce qu'ils peuvent, & ce qu'ils doivent; ce qui donne lieu à faire un beau détail de leur conduite, & de leurs actions. 2°. Dieu le veut avant toutes choses: car c'a été son premier dessein de faire des créatures capables de le posséder, & d'acquiescer ce bonheur par le secours de sa grace; mais nous, nous ne le voulons ordinairement qu'après tout le reste; notre première vûe & notre premier dessein est de nous établir en telle & telle condition, & pour ce qui est du salut, on s'y accommode ensuite comme l'on peut, par une seconde vûe. 3°. Dieu le veut efficacement de sa part; cependant à condition que nous y coopererons, & que nous ferons de notre côté ce qu'il exige de nous. Mais nous ne le voulons nous autres, que sous des conditions qui sont incompatibles. Par exemple, de ne point renoncer à ce divertissement, à cette habitude, à ce commerce; c'est le vouloir & ne le vouloir pas.

ON peut faire voir; 1°. L'importance de l'affaire du salut. 2°. La nécessité de travailler à cette importante affaire.

V.

Premièrement. L'importance de cette affaire se prend de la grandeur du gain que nous faisons, si nous en venons à bout, même avec la perte de tout le reste; puisque tous les biens & le bonheur éternel est compris & renfermé dans le salut, au lieu que tous les maux suivent la perte que nous ferons de notre salut. C'est une perte infinie, universelle de tous les biens imaginables, éternelle & sans ressource.

Secondement. La nécessité de faire son salut se prend de ce que nous ne sommes au monde que pour cela, que c'est notre fin; de manière que si par un instinct naturel nous tendons tous à être heureux, il faut que par un choix libre nous aspirions au véritable bonheur, en travaillant à notre salut. 2°. Nous ne ferons même jamais contents en cette vie, si nous ne travaillons pour être heureux dans l'autre. Il n'y a point de milieu, ni d'autre parti à prendre; il faut se sauver ou être éternellement malheureux.

1°. L'AFFAIRE du salut est proprement notre affaire, parce que tout le profit en est pour nous. Ce qui n'arrive pas toujours dans les autres affaires. Un laboureur sème & moissonne; mais ce n'est pas toujours pour lui; ou du moins ce n'est pas lui qui y a la meilleure part. Mais dans l'affaire du salut, si vous priez, si vous jeûnez, si vous vous mortifiez, si vous donnez l'aumône, tout le profit en sera pour vous; & comme parle l'Evangile, c'est le même qui sème & qui moissonne. Ainsi, c'est pour nous que nous travaillons, au lieu que dans les autres affaires, c'est ordinairement pour autrui. De plus, c'est notre affaire, parce que c'est presque la seule, à laquelle il n'y a que nous qui puissions travailler: au moins il n'y a que celle-là qui ne se puisse faire sans nous, puisque Dieu même qui nous a créés sans nous, dit Saint Augustin, ne nous sauvera pas sans nous. 2°. L'affaire du salut est la grande affaire, parce que c'est la seule dont les conséquences sont grandes, puisqu'elles vont jusqu'à l'infini, qu'elles aboutissent à une éternité, qu'il ne s'y agit de rien moins que d'acquiescer ou de perdre un bonheur éternel & infini, d'éviter un malheur éternel & infini, ou d'y tomber. Cela sans doute se doit appeler une grande affaire. 3°. L'affaire du salut est notre unique affaire. Les autres doivent plutôt passer pour des amusemens, pour des bagatelles, qui ne méritent pas qu'on s'en occupe, ou qu'on s'en embarrasse, si elles n'ont quelque rapport au salut, que nous devons uniquement avoir en vûe, parce que nous ne sommes au monde que pour cela. *Tiré de diverses Reflexions Chrétiennes du P. Népveu.*

VI.

1°. C'EST une illusion de croire qu'on se puisse sauver sans peine & sans travail. La parole du Fils de Dieu y est expresse, les figures dont il s'est servi pour nous faire concevoir cette vérité, en font autant de preuves; les ennemis que nous avons à combattre, les obstacles que nous avons à surmonter, les difficultés que nous trouvons à nous appliquer à cette affaire, & enfin ce que Dieu demande de nous pour cela, & à quoi il nous oblige, ne laisse pas lieu de douter, qu'il faut du soin, de la vigilance, & qu'il en coûte à notre nature corrompue, pour faire son salut. 2°. La peine qu'on doit prendre pour se

VII.



se sauver, n'est pas plus grande, & souvent même moindre que celle que l'on prend pour se damner. Il n'y a qu'à faire reflexion sur la gêne, & la contrainte que l'on souffre pour suivre les maximes du monde, à quoi les ambitieux, les avarés, & les voluptueux s'affaiblissent pour satisfaire leurs passions. Si l'on souffroit autant pour son salut, on seroit de grands Saints. 3°. Les peines qu'on a à souffrir pour se sauver, sont infiniment adoucies par l'opération de la grace, par les secours que Dieu nous donne, & par l'esperance de la récompense, &c.

VIII. COMMENT se peut-il faire que l'homme qui cherche toujours à être heureux, & qui n'agit que pour cette fin, travaille si peu à se sauver, & à être éternellement heureux? Quoi que cette indifférence & cette indolence pour le véritable & le souverain bonheur soit quelque chose d'inexplicable, j'en trouve cependant deux causes principales, que nous examinerons dans les deux Parties de ce Discours.

La premiere, c'est qu'on n'y pense pas, par une indolence, ou plutôt par une stupidité effroyable.

La seconde, parce qu'on ne le veut pas, par une obstination & une dureté de cœur qui rend la plupart des hommes insensibles au plus grand de tous les malheurs. Il n'y a pas de foi dans l'esprit; il n'y a point de crainte dans le cœur. On ne croit rien, & on ne craint rien. *Pris des Essais de Sermons pour le Carême, Tome 1.*

IX. QUE le haut point de la prudence chrétienne, c'est de travailler tout de bon à l'affaire de son salut; & pour prouver cette vérité, je

m'attache aux deux parties de la prudence.

La premiere, est de se proposer une fin importante, où l'on prétende arriver. Or il n'y en a point de plus noble, de plus excellente, & de plus importante, que celle de se sauver; c'est-à-dire, d'être souverainement & éternellement heureux; puisque c'est la fin pour laquelle nous sommes créés. Il faut donc préférer le soin d'arriver à cette fin à tous les autres soins. Ne point faire de fausses démarches dans la poursuite de cette fin; ne s'engager jamais à rien qui puisse nous en détourner. C'est ce qu'on doit faire pour agir en vûe de cette fin, & être véritablement prudent.

La seconde partie de la prudence, est de chercher & de prendre les moyens & les expédiens qui peuvent conduire à cette fin. Mais comme ces moyens sont infinis, on ne doit s'arrêter qu'aux plus generaux, comme sont, 1°. De travailler à son salut par soi-même, sans confier cette affaire à d'autres. 2°. Faire entrer son salut dans toutes les affaires; en sorte qu'on l'ait toujours en vûe en tout ce que l'on entreprend. 3°. Prendre les précautions, choisir les moyens les plus seurs, & n'exposer rien au hazard. *Pris du second Sermon de l'Avent, de l'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne.*

1°. L'AFFAIRE de notre salut doit nous occuper tout entiers, parce que cette affaire merite bien tous nos soins. 2°. Parce que cette seule affaire demande absolument tous nos soins. 3°. Parce que c'est l'affaire & la seule qui dépend de nos soins. *Le P. de la Colombiere, Sermon 46.*

PARAGRAPHE SECOND.

Les sources où l'on peut trouver de quoi remplir ces Desseins, & les Auteurs qui en traitent.

Les Saints Pères.

Saint Augustin, *Serm. 64. de Verbis Domini*, parle fort au long de l'interêt que nous devons prendre en notre salut, & de la nécessité où nous sommes d'être éternellement bienheureux ou malheureux.

Saint Jérôme, *Epist. 1. ad Demetriadem*, se plaint de ce que les hommes sont si ardens pour les biens de cette vie, & si negligens en ce qui regarde leur salut.

Le même, en la Lettre où il instruit un de ses amis dans la science du salut, s'étonne de ce que l'on n'épargne rien pour sa santé, & que l'on fait si peu pour le salut de son ame.

Saint Chrysostome, *Homil. 14. in Epist. ad Roman.* rapporte ce que Dieu a fait pour le salut des hommes, comme il a premierement envoyé ses Prophetes, & ensuite son propre Fils; & le peu que nous faisons pour correspondre à ses soins, & à ses intentions.

Le même, *Homil. 22. ad popul. Antioch.* montre par l'exemple des laboureurs & des soldats, avec quelle vigilance nous devons travailler à notre salut.

Le même, *Homil. 58. ad eundem popul.* fait voir par un assez long détail, ce que les Saints ont fait pour leur salut, & ce que nous devons faire pour le nôtre.

Le même, *Sermon 27. sur Saint Matthieu*, dans l'exhortation, montre qu'il faut préférer le salut à toutes choses.

Origene, *Homil. 2. in Psalm. 37.* déplore l'aveuglement des hommes, qui prennent tant de soin de leurs corps, & si peu de leurs ames.

Saint Cyprien, dans la Lettre à Donat, fait voir combien peu de personnes pensent

à leur salut, & les soins inutiles dont presque tous les hommes s'occupent.

Cæsarius Arelatensis, *Homil. 13.* se plaint de ce que les hommes ont plus de soin de cultiver leurs terres que leurs ames, & s'oublent eux-mêmes, pendant qu'ils ont soin de tout le reste.

Saint Bernard, *Serm. de miseria hominum*, fait voir l'inutilité des soins de la plupart des hommes, qui negligent celui de leur salut.

Le même, dans les livres de *Consideratione*, exhorte le Pape Eugene à ne se pas oublier lui-même parmi cette multitude d'affaires que lui donne le gouvernement de toute l'Eglise.

Saint Laurent Justinien, *lib. de spirituali interitu anime*, montre que plus une chose est excellente, plus nous devons apporter de soin à la conserver, & à prendre garde de la perdre; & que tel est le salut de notre ame.

Grenade, chap. 1. du second livre de la Guide des Pecheurs, montre que l'affaire du salut est la plus grande affaire qu'il y ait au monde.

Les Livres spirituels & autres.

Le P. Haineuve, troisième partie de l'Ordre, Discours 23. sect. 4. montre que la véritable prudence, dont il parle dans tout ce Discours, consiste à mettre ordre à l'affaire de son salut.

Le P. Rapin a fait un Traité sur l'importance du salut, où il a ramassé tout ce qu'on a coûtume d'en dire.

Le P. Cheminai, dans ses Sentimens de Pieté, qui sont un livret distingué de ses Sermons, a bien traité ce sujet.

Le P. Valois, dans la premiere Lettre,



pour inviter les gens du monde à la retraite, traite aussi le même sujet.

Dans les Essais de Morale, il y est parlé du soin du salut, Tome 5.

Tous ceux qui ont fait des Retraites, parlent ordinairement de ce Sujet, dans les Méditations qu'ils font sur la fin pour laquelle l'homme a été créé.

Le P. Croiset, dans le premier Tome de sa Retraite Spirituelle pour un jour de chaque mois.

Le même, dans le premier Tome de ses Reflexions Chrétiennes, traite du salut & des faux prétextes que les gens du monde apportent touchant cette importante affaire.

Le même, au second Tome de ses Reflexions, traite des dangers du salut.

Le P. Nepveu, dans ses Reflexions Chrétiennes, pour tous les jours de l'année. Tome 1. pour le troisième jour de Janvier, & pour le dixième de Février. Tome 2. pour le 8. jour d'Avril, pour le 2. jour de May, & pour le 7. de Juin. Tome 3. pour le troisième jour de Juillet.

Le même, dans ses Exercices, ou Retraite, première & seconde Meditation.

Livre intitulé : Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale, première remarque.

Les Prédi-

Le P. de la Colombiere, Sermon 46.

M. de la Font, Entretien pour le septième Dimanche après la Pentecôte.

Le P. Giroult, dans l'Avent, traite des faux desirs du salut.

Le même, dans le Carême. Du soin du salut.

M. de la Volpilliere, Sermon de l'importance du salut.

Le P. Maffillon, Tome 2. Sermon pour le Vendredi de la seconde semaine du Carême.

L'Auteur des Sermons sur tous les sujets de la Morale Chrétienne, second Sermon de l'Avent.

Le même, dans la Dominicale, première Partie du Sermon du petit nombre des Elus, pour le quinzième Dimanche après la Pentecôte.

Le même, dans le Sermon du prix de l'ame, pour le troisième Dimanche après la Pentecôte, dans la première Partie de ce Sermon.

Dans les Essais de Sermons pour l'Avent, Sermon 7. pour le Vendredi de la première semaine de Carême. Et pour le Vendredi de la semaine de la Passion.

Grenade, dans ses Lieux Communs. *Titul. Anima.* Ceux qui ont fait des Recueils sur ce sujet.

Labatha. *Titul. Salvatio anima.*

Summa Prædicantium.

Theatrum vitæ humanæ. *Titul. Salus.*

### PARAGRAPH TROISIEME.

Passages, exemples, & applications de l'Ecriture sur ce sujet.

**D**eum time, & mandata ejus observa: hoc est enim omnis homo. Eccl. 12.

Gens absque consilio est, & sine prudentia: utinam saperent, & intelligerent, ac novissima providerent. Deuteron. 32.

Fascinatio nugacitatis obscurat bona, & inconstantia concupiscencia, transvertit sensum. Sapient. 4.

Salus autem iustorum à Domino. Psalm. 36. Prope timentes eum salutare ipsius. Psalm. 84.

Domine Deus salutis mea. Psalm. 37. & 87. Omnes declinaverunt, simul inutiles facti sunt: non est qui faciat bonum, non est usque ad unum. Psalm. 52.

Dormierunt somnum suum viri divitiarum, & nihil invenerunt in manibus suis. Psalm. 75.

Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde. Jerem. 12.

Salus erit timentibus nomen tuum. Michæe 6.

Miserere anima tua placens Deo. Eccli. 30.

Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, anima vero sua detrimentum patiat? Matth. 16.

Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet eam: qui autem perdidit animam suam propter me, inveniet eam. Ibidem.

Quam dabit homo commutationem pro anima sua? Ibidem.

Et tu puer, Propheta Altissimi vocaberis: præbis enim ante faciem Domini parare vias ejus: ad dandam scientiam salutis plebi ejus. Luc. 1.

Videbit omnis caro salutare Dei. Luc. 3.

Magister quid faciendò vitam aeternam possidebo? Luc. 10.

Qui voluerit animam suam salvam facere, perdet illam, & qui perdidit animam suam

**A**yez la crainte de Dieu, & observez ses Commandemens; car c'est en cela que consiste l'homme; ou bien l'homme n'est que pour cela.

C'est une nation dépourvûe de conseil, & sans prudence; à la miennne volonté qu'ils fussent sages & avisés, & qu'ils prissent garde aux choses qui arriveront à la fin.

Le charme & l'enforcement des amusemens du siècle, obscurcit les biens qui y sont, & l'inconstance de la concupiscence pervertit les sens.

Le salut des justes vient de Dieu.

Le Seigneur est tout prêt de sauver ceux qui le craignent.

Seigneur, vous êtes le Dieu de mon salut.

Tous se sont détournés de la véritable voye, ils ne sont plus bons à rien; il n'y a personne qui fasse le bien, non pas même un seul.

Ils ont dormi leur sommeil ces hommes qui avoient des richesses en abondance, & ils se sont trouvez les mains vuides.

Toute la terre a été désolée, parce que personne ne fait reflexion, & ne pense en soi-même.

Ceux qui craindront votre saint nom trouveront leur salut.

Ayez compassion de votre ame, en vous rendant agréable à Dieu.

Que servira à un homme d'avoir gagné tout le monde, s'il vient à perdre son ame?

Celui qui se voudra sauver lui-même, se perdra, & celui qui se perdra pour l'amour de moi, se sauvera.

Un homme qui se fera une fois perdu, par quel échange se pourra-t-il racheter?

Et vous, petit enfant, vous serez appelé le Prophete du Seigneur; car vous marcherez devant lui, pour lui préparer ses voyes, & pour donner à son peuple la connoissance du salut.

Tout homme verra celui qui est envoyé pour le salut des hommes.

Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle?

Celui qui se voudra sauver soi-même, se perdra, & celui qui se perdra pour l'amour de moi, se sauvera.



propter me, salvam faciet illam. Luc. 9.  
 Quid proficit homo, si lucretur universum mundum, se autem ipsum perdat, & detrimentum sui faciat? Ibidem.  
 Ego veni ut vitam habeant, & abundantius habeant. Joann. 10.  
 Nunc propior est nostra salus, quam cum credidimus. Ad Rom. 13.  
 Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis. 2. ad Corinth. 6.  
 Rogamus vos, fratres, ut abundetis magis, & negotium vestrum agatis. 1. ad Thessal. 4.

Cum metu & tremore vestram salutem operamini. Ad Philipp. 2.  
 Omnia sustineo propter electos, ut & ipsi salutem consequantur. 2. ad Timoth. 2.  
 Non posuit nos Deus in iram, sed in acquisitionem salutis. 1. ad Thessal. 5.  
 Scio quia hoc mihi proveniet ad salutem. Ad Philipp. 1.  
 Deus vult omnes homines salvos fieri, & ad agnitionem veritatis venire. 1. ad Timoth. 2.  
 Quomodo nos effugiemus si tantam negleximus salutem? Ad Hebr. 2.  
 Satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem, & electionem faciatis. 2. Petri 1.

Exemples tirez de l'Ancien & du Nouveau Testament.

Les anciens Patriarches, les Prophetes & les Saints de l'Ancienne Loi.

IL faut remarquer que dans l'Ecriture, le soin du salut n'est point exprimé par d'autre nom que celui de la crainte de Dieu; parce qu'un homme qui a cette crainte fortement imprimée dans le cœur, se met à couvert des traits de sa justice, & ne fait rien qui puisse lui attirer sa colere & sa vengeance, & par une conséquence nécessaire, il met ordre aux affaires de son salut, en observant exactement la Loi divine; & si par fragilité, ou par quelque tentation violente, il vient à la transgresser en quelque point, il a soin d'apaiser Dieu par la penitence, & devient plus fidele à l'avenir. C'est par ce nom, & par ce caractère que sont distinguez les saints Patriarches, les Prophetes, & tous ceux que Dieu a préservez de la corruption du siècle. Abraham, Isaac, & Jacob, le saint homme Job, les deux Tobies, & parmi les Rois un David, un Ezechias, & quelques autres, dont les vertus, & la fidelité à remplir les devoirs de leur état, ne sont point exprimez par d'autres termes, sinon que c'ont été des personnes qui ont eu la crainte de Dieu, & conséquemment qui se sont appliquez à lui plaire, ou qui ont marché en sa presence; ce qui est la même chose que de dire qu'ils ont eu soin de leur salut. Nous n'en rapporterons aucun exemple en particulier, puisqu'ils ont tous employé le même moyen de se sanctifier, & marché dans la même voye du salut, en laissant au Messie qu'ils attendoient, & par les merites duquel ils esperoient être sauvez, l'emploi, & l'office de sauver les hommes.

Ce que nous devons apprendre de l'exemple de Salomon.

Prov. 30.

Salomon, qui a été le plus sage de tous les hommes, pendant qu'il a été fidele à Dieu, avoué qu'il a été le plus insensé de tous, quand il s'est appliqué à tout autre soin qu'à celui de lui plaire, & de marcher dans la voye que son Pere David lui avoit marquée en mourant, & que Dieu même lui avoit revelée immédiatement: *Stultissimus sum virorum*. Jamais personne n'a mieux compris l'importance du salut que lui, puisque c'est en cela qu'il a fait consister toute la sagesse; mais pour son malheur, personne ne l'a gueres plus mal mis en

Que serviroit à un homme de gagner tout le monde aux dépens de lui-même, & en se perdant lui-même?

Je suis venu afin que mes brebis ayent la vie, & qu'elles l'ayent abondamment.  
 Nous sommes plus proche de notre salut, que lorsque nous avons commencé à croire.  
 Voici maintenant le temps favorable; voici maintenant le jour du salut.  
 Nous vous conjurons, mes freres, de faire en sorte que vous avanciez toujours de plus en plus, & de vous appliquer à l'affaire qui vous est d'une plus grande importance.  
 Travaillez à votre salut avec crainte & tremblement.

J'endure tout pour l'amour des élus, afin qu'ils acquierent comme nous le salut.  
 Dieu ne nous a pas choisis pour être des objets de sa colere, mais pour nous faire acquierir le salut.  
 Je sçai que ce que j'entreprends me sera utile pour mon salut.  
 Dieu veut que tous les hommes se sauvent & viennent à la connoissance de la verité.  
 Comment éviterons-nous la vengeance du Seigneur, si nous negligons tant de moyens de nous sauver?  
 Efforcez-vous d'affermir votre vocation, & votre élection par les bonnes œuvres.

pratique: de maniere qu'il alaisse un juste sujet de douter, si les belles lumieres, dont il a été éclairé, ne l'ont point conduit par sa faute, & le mauvais usage qu'il en a fait, dans le précipice d'un malheur éternel. Heureux, si l'aveu qu'il a fait de ses égaremens, a été un effet de sa penitence, & s'il est rentré dans la voye de salut, dont il s'est si lâchement écarté. De moins les paroles, par où il finit ce livre admirable qui porte le nom d'Ecclesiaste ou de Prédicateur, sont une éloquente prédication, & une leçon que nous ne devons jamais oublier: *Deum time, & mandata ejus observa, hoc est enim omnis homo*. Comme s'il vouloit dire, que l'homme n'est sur la terre que pour y faire son salut, par la crainte de Dieu, & l'observation de ses commandemens; & que s'il n'y pense & n'y travaille serieusement, comme à son unique affaire, c'est inutilement qu'il est au monde.

Eccle. x. 2.

Non seulement le Fils de Dieu s'est fait homme, & est venu sur la terre pour sauver les hommes, mais encore pour leur montrer par son exemple, de quelle maniere ils doivent travailler à leur salut. En effet, cet Homme-Dieu, dont la moindre action eût pu suffire pour sauver un million de mondes encore plus criminels que celui-ci, a tout rapporté à cette fin, ses paroles, ses actions, ses travaux, ses souffrances, sa mort & son sang, & tous ses merites. Il employe encore tous les jours pour le même dessein, ses graces, ses inspirations, ses bienfaits, & comme parle Saint Bernard il s'y employe lui-même: *Totus in usus meos expensus*. C'est l'exemple qu'il donne aux hommes, de quelle maniere ils doivent s'appliquer à l'affaire de leur salut, à laquelle ils ont le principal intérêt. Mais hélas! avec quelle negligence y travaillent-ils? nulle ferveur dans leurs prieres, nulle vivacité, nulle ardeur dans tout ce qu'ils font & ce qu'ils entreprennent pour leur salut. Il en est de la plupart comme des trois Disciples que le Sauveur avoit choisis pour être témoins de ses douleurs sur la montagne des oliviers, qui dormoient d'un profond sommeil, pendant

Le Fils de Dieu en se faisant le Sauveur des hommes, leur a appris comment ils devoient travailler à leur salut.

Le Fils de Dieu en se faisant le Sauveur des hommes, leur a appris comment ils devoient travailler à leur salut.



que le Sauveur étoit le plus appliqué à ménager le salut des hommes avec son Pere Eternel, qu'il prioit avec plus d'instance & de ferveur, & que l'impression que faisoit sur son cœur la vive representation des tourmens qu'il devoit endurer pour ce sujet, faisoit couler une sueur de sang de tous les membres de son sacré corps. Voilà ce que font la plupart des hommes; ils s'endorment sur une affaire qui les regarde personnellement; ils vivent dans une indolence inconcevable pendant que le Sauveur pense continuellement à leur salut; quoi qu'il les ait avertis tant de fois d'y veiller eux-mêmes, d'être attentifs, & de mettre en état cette affaire, où il y va d'un bonheur ou d'un malheur éternel.

Il faut penser & travailler à cette affaire du salut, à l'exemple de S. Paul.

Nous n'avons point dans le Nouveau Testament d'exemple du soin & de l'empressement que nous devons avoir de notre salut, plus marqué que celui de Saint Paul: puisqu'il témoigne lui-même, que tantôt il craignoit d'être reprouvé après avoir prêché aux autres, & leur avoir enseigné la voye du salut:

1. ad Cor. *Castigo corpus meum, & in servitutem redigo, ne*

*Applications de quelques Passages de l'Ecriture à ce sujet.*

Le salut est l'unique chose nécessaire en ce monde.

**M**artha, Martha, sollicita es, & turbaris erga plurima; porro unum est necessarium. Luc. 10. L'application que l'on fait communément de ces paroles, à l'affaire du salut, est autorisée des Saints Peres; & les Prédicateurs s'en servent si communément, que c'est aujourd'hui le seul usage qu'on en fait: Aussi expriment-elles le plus naturellement, & la nécessité de travailler à cette unique affaire, & l'inutilité de tous les autres soins. Non, Chrétiens, il n'est point nécessaire que vous acquiez cette terre, que vous exerciez cette charge, ou que vous possédiez ces richesses: quand vous auriez tous ces biens, si vous perdez votre ame, & si vous manquez à faire votre salut, tout est perdu pour vous: quand vous perdriez tous ces biens, si vous sauvez votre ame, tout est sauvé, tout est en assurance pour vous; ce seul gain repare toutes vos pertes, parce que c'est l'unique nécessaire: Porro unum est necessarium. C'est donc en vain que vous vous empressez, que vous vous inquiétez, & que vous vous donnez tant de mouvemens pour toutes les affaires de cette vie: *Sollicita es, & turbaris erga plurima;* puisque tout ce qui n'est point pour le salut, est de nulle conséquence: car enfin c'est l'unique chose que nous avons à faire en ce monde; c'est l'unique fin que Dieu s'est proposée dans toutes les opérations au dehors; c'est l'unique but que le Fils de Dieu a toujours regardé dans tous les travaux de sa vie; c'est le plus grand & l'unique intérêt que nous ayons, & auprès duquel tous les intérêts que nous pouvons prendre en d'autres affaires, ne peuvent être d'aucune consideration.

Notre salut est le premier & le plus grand intérêt que nous ayons.

*Qui sibi nequam est, cui alii bonus erit?* Eccli. 14. Celui qui n'est pas bon pour soi, à qui est-il bon? Nous sommes si vifs pour nos moindres intérêts, d'où vient que nous sommes si tranquilles sur un intérêt aussi grand qu'est celui de notre salut, où il s'agit de tout & pour toujours? Dès-là qu'on vous dit, cela vous regarde, c'est votre affaire, quels mouvemens ne vous donnez-vous point? Vous mettez tout en œuvre, nul obstacle ne vous rebute. Avez-vous une affaire plus importante, & qui vous regarde de plus près, que

*cum aliis predicavero, ipse reprobus efficiar.* Tantôt que la douleur qu'il concevoit d'avoir été un persecuteur, étoit vive & continuelle, & lui pénétoit le cœur: *Tristitia mihi magna, & continuus dolor cordi meo.* Tantôt qu'il n'avoit garde de faire plus d'état de sa vie, que de son salut: *Non facio animam meam pretiosorem quam me.* Quoi que cet Apôtre eût été appelé à un ministère si éclatant, par une vocation miraculeuse; qu'il eût assurance que Dieu lui avoit fait miséricorde: *Misericordiam 1. ad Th. consecutus sum.* Qu'il eût été ravi jusqu'au troisième Ciel, & qu'enfin il s'employât tout entier au salut des autres, & qu'il souhaitât perdre la vie, & se sacrifier comme une victime pour sauver leurs ames: *Ego autem 2. ad Cor. libentissime impendam, & superimpendam ipse pro animabus vestris.* Pour nous apprendre qu'il n'y a point d'état si élevé, ni de degré de perfection & de vertu, point d'emploi ni de condition, où nous n'ayons sujet de craindre, & de travailler avec crainte & avec tremblement à notre salut, comme ce même Apôtre nous l'ordonne.

Act. 20.

1. ad Th. moth. 14

2. ad Cor. 12.

celle de votre salut? D'où vient que votre amour propre, qui vous rend si empressez pour des bagatelles dès-là qu'elles vous regardent, vous laisse dans une tranquillité si surprenante sur une affaire d'une conséquence infinie pour vous?

*Cum metu & tremore vestram salutem operamini.* Ad Philipp. 2. La véritable, ou pour mieux dire, l'unique raison, pourquoi tant de gens desirer se sauver, & que si peu néanmoins se sauvent; c'est que peu de gens travaillent à leur salut, & le desirer comme il faut. Ce ne sont que des desirs languissans, desseins en l'air, projets en idée, volenté inefficaces, ou plutôt pures velleitez. Il faut mettre la main à l'œuvre, & avoir toujours une juste apprehension de ne pas réussir dans cette affaire: en sorte que cette crainte nous fasse appliquer tous nos soins, & prendre toutes les précautions imaginables: *Operamini.* Travaillez, les affaires ne se font pas si on ne les fait. Un marchand ne s'enrichit pas s'il ne trafique, un artisan n'acheve pas son ouvrage s'il ne travaille, & votre salut ne fera pas si vous ne le faites: *Operamini cum metu & tremore.* Travaillez avec une crainte, qui aille jusques à la frayeur & au tremblement. Quelle crainte plus juste & plus raisonnable que de craindre d'être malheureux pour jamais, que de perdre un Royaume éternel, & la possession de Dieu même, pour une éternité? Si nous ne sommes pénétrés de cette crainte dans la vûe des dangers où nous sommes continuellement de nous perdre, il faut que nous soyons insensibles, ou que nous n'ayons point de Religion: *Operamini vestram salutem.* Faites le salut de votre ame, travaillez-y avec cette application & cette crainte. Vous n'avez qu'une ame, il y faut travailler uniquement; si vous la perdez, tout est perdu, sans ressource, sans retour, sans espérance: *Cum metu & tremore vestram salutem operamini.*

De quelle manière il faut travailler à son salut, selon Saint Paul

*Domine, salva nos, perimus.* Matth. c. 8. C'est à vous, ô mon Dieu! que nous devons nous adresser, & vous dire les mêmes paroles, que vous dirent autrefois vos Apôtres, se voyant en danger de se voir engloutis dans les flots de la mer. Sauvez-nous, Seigneur, sur cette mer

Il faut souvent avoir recours à Dieu, parmi les dangers où nous sommes de nous pécher



mer orageuse du monde, où tant de vents furieux s'élevaient continuellement, où il y a tant d'écueils cachés que nous ne pouvons éviter, si vous ne nous servez de guide; la tempête nous menace, les flots nous gagnent, l'art devient inutile, & la force sans effet: *Salva nos.* Hé quoi, Seigneur, cet œil toujours ouvert qui veille sur les élus, s'est-il fermé pour nous? *Perimus.* Le monde nous entraîne, le torrent nous emporte, la coutume nous domine, tout conspire à nous perdre, nous abandonneriez-vous? Souvenez-vous des prodiges que vous avez faits pour me sauver, & achevez un ouvrage qui vous a tant coûté.

*Pater meus usque modo operatur, & ego operor.* Joann. 5. dit J. C. au sujet de notre éternité. De tout temps mon Pere a travaillé, & moi je travaille encore, & à quoi, Messieurs? à la sanctification de nos âmes, & aux intérêts du salut que nous négligeons: *Pater meus operatur.* Mon Pere y a travaillé, pour cela il a créé le Ciel & la terre, pour cela il nous a donné un esprit docile, & susceptible d'instruction, & formé un cœur libre, & capable de mériter la gloire: car voilà la fin de la création, dont vous êtes redevables à mon Pere: *Pater meus operatur.* Mes démarches n'ont pas démenti ses projets: *Et ego operor.* Verbe divin que je suis, je me suis fait chair: Fils de Dieu, j'ai fait en sorte qu'on pût m'appeler le Fils de

l'homme, & cela pour sauver ce qui s'étoit perdu: *Veni salvum facere quod perierat.* A ce grand ouvrage j'ai consacré mes soins, mes sueurs & mon sang. J'ai fait plus, j'ai poussé mon affection jusqu'au-delà de mon départ, & jusqu'au moment que je vous parle, par mes grâces. Quoi! un Dieu, qui trouvera sa gloire dans ma perte comme dans mon salut, s'est fait une occupation, une étude de mon salut, & je pourrais le négliger?

*Quid faciens vitam aeternam possidebo?* Luc. 18. Que ferai-je pour posséder la vie éternelle? C'est ce que tous les Chrétiens devoient dire à Dieu, s'ils avoient un véritable desir de se sauver: car ce desir, quand il est sincere, renferme la préférence du salut à toutes les choses du monde. Ce Docteur de la Loi, qui faisoit cette demande au Fils de Dieu: *Quid faciens,* témoigne par là, qu'il n'y avoit rien qu'il ne fût résolu de faire, qu'il considéroit l'acquisition du salut comme l'unique nécessaire, & qu'il faisoit céder tout le reste à ce desir. Mais ce desir au contraire est si foible en la plupart des hommes, qu'ils ne veulent pas faire le moindre effort pour se separer de ce qui leur peut faire le moindre obstacle à ce dessein. Ils ne disent pas, que ferai-je? *Quid faciam?* Mais ils ne veulent rien faire, ils ne veulent pas même s'informer de ce qu'ils doivent faire, ni des voyes pour arriver à cette fin.

Ce qu'un Dieu a fait pour notre salut, & le peu que nous faisons.

PARAGRAPHE QUATRIEME.

Passages & Pensées des Saints Peres sur ce sujet.

**S***I cor habes, intellige quia omni necessitate major est necessitas anima salutis.* Ambrosius, Sermon. 4. de Camelo, &c.

*Attende tibi, hoc est, anima tua, in qua te potiorum esse nosti.* Idem.

*Quid praesantior causa, eod debet esse attentior cura.* Idem, l. 1. Offic. c. 44.

*Quid te pro salute tua facere oportet, quando pro te Christus in oratione pernoctat? Species tibi datur, forma praescribitur quam debeas amulari.* Idem, lib. 5. in Lucam.

*Christus pro omnibus mortuus est, ejus momenti est unius hominis, ejus momenti est omnium perditio.* Idem, in Epist. ad Hebraeos.

*Summa amentia est, ut cum diabolus animarum nostrarum perditioni tantopere invigilet; nos contra, pro nostra ipsorum salute non eandem adhibeamus diligentiam.* Chrysost. Homil. 2. in 2. Joannis Epist.

*Anima cum quotidie vulnervetur, & praecipitetur, & modis omnibus pereat, nec parva pro ea nos sollicitat cura.* Idem, l. 1. de Compunct. cordis.

*Nihil ita gratum Deo, & ita cura, ut animarum salus.* Idem, in quadam Homil. in Genesis.

*Nihil tam dignam Deo, quam salus hominum.* Tertull. l. 2. contra Marc.

*Summa est voluntatis Dei salus eorum quos adoptavit.* Idem, l. de orat.

*Salus creaturae lucrum est creatoris.* Hieronym. in Jeremiam.

*In vacuum accipit animam, qui sola praesentia cogitat, & que sequuntur in perpetuum non attendit.* Greg. l. 7. Moral. cap. 19.

*Homines provisione perversa, impendunt parvo tempore curam maximam, maximo tempore curam brevem.* S. Eucherius, Epist. ad Valerianum, de contemptu mundi.

*Primas apud nos curas que prima habentur obtineant, primasque sollicitudinis partes salus, qua prima est, sibi vindicet.* Idem, ibidem.

Tome IV.

**S***I vous avez du bon sens, concevez qu'il n'est point de nécessité plus grande, que celle de se sauver.*

Pensez à vous, c'est-à-dire, à votre ame, qui est la plus excellente partie de vous-même.

Plus une affaire est importante, plus elle merite nos soins.

Que ne devez-vous pas faire pour votre salut, puis que Jesus-Christ passe les nuits en oraison, pour vous le procurer? C'est l'exemple qu'il vous donne, c'est le modele que vous devez suivre.

Jesus-Christ est mort pour tous les hommes, la perte d'un seul est quelque chose d'aussi considerable que la perte de tous.

C'est pour nous une extrême folie, de ne pas travailler autant à notre salut, que le demon travaille à notre perte.

Notre ame fait tous les jours des chûtes, & reçoit des playes qui la font perir de mille façons, & nous n'en prenons pas le moindre soin.

Dieu n'a rien si à cœur, rien ne lui fait tant de plaisir, que le salut des ames.

Rien de si digne de Dieu, que le salut des hommes.

Dieu veut par-dessus toutes choses le salut de ceux qu'il a adoptez.

Le salut d'une créature est une espece de gain dont le Créateur est jaloux.

Autant vaudroit n'avoir point reçu d'ame, quand on ne pense qu'au présent, sans faire reflexion à l'éternité qui suit.

Les hommes par une prévoyance mal entendue, se donnent beaucoup de peines pour un temps fort court, & s'en donnent fort peu pour un temps de longue durée.

Ce qu'on estime le plus doit être l'objet de nos premiers soins: il faut donc les donner à notre salut qui est notre plus cher intérêt.

Ccc



*Hæc nos cura occupat, non jam planè prima, sed sola. Idem, ibidem.*

*Pereat mundi lucrum, ne fiat anima detrimentum. Idem, ibidem.*

*O insania agroti! anima tua languet in peccatis usque ad mortem æternam, & non quarit modicum. S. Bonavent. Serm. 10. in Rogat.*

*Qui creavit te sine te, non salvabit te sine te. August. de verb. Apost.*

*Optimus estimator rerum, qui nihil suorum sibi preferendum existimet: quam multi salutis propria modicam vilissimamque pecuniam prætulerunt! Bernard. Serm. 30. in Cantic.*

*Non ergo sapiens, qui sibi non est. Idem, lib. de considerat.*

*Custodi salutem tuam, semel pro illa Christus mortuus est; si illam amiseris, non poteris habere Christum alium qui pro te moriatur, vel ejusdem Christi aliam mortem. Hugo à Sancto Vict. in hæc verba: anima mea in manibus meis semper.*

*Nihil utilius est quam sibi utilem esse. Seneca l. 2. de Beneficiis.*

*Majorum nuga negotia vocantur. Idem.*

*In rebus ad salutem pertinentibus, hoc ipso quis peccat, quod certis incerta præponat. Aug. l. 1. de Baptismo, cap. 3.*

*Damna anima totum penitus secum auferunt; nec quicquam homo omnino habere potest, qui seipsum, damno anima peremptis amittit. Salvian. l. 3. ad Eccles. Cathol.*

*Nulla potest compendii causa consistere, ubi constat anima intervenire dispensium. S. Eucherius.*

Nous ne devons nous occuper que du soin de notre salut, puisque c'est non seulement notre première affaire, mais l'unique que nous ayons.

Peussent tous les avantages du monde, plutôt que de perdre notre ame.

Quelle folie pour un malade! votre ame languit en des pechez qui la conduisent à la mort éternelle, & elle ne cherche point de remède à ses maux.

Celui qui vous a créé sans vous; ne vous sauvera pas sans vous.

C'est scavoir bien juger des choses, que de ne rien préférer de ce qu'on possède, à soi-même; combien en a-t-on vû qui ont préféré un peu de vil argent à leur propre salut!

Ce n'est donc pas être sage, que de ne l'être pas pour soi-même.

Conservez chèrement votre ame, pour laquelle Jesus-Christ est mort une fois; si vous la perdez, vous ne pouvez avoir d'autre Sauveur qui meure pour vous, Jesus-Christ ne mourra pas non plus une seconde fois pour vous racheter.

Rien n'est plus utile, que d'être utile à soi-même.

On donne le nom d'affaires aux bagatelles dont s'occupent les grands.

Dans les choses qui regardent le salut, on peche dès qu'on préfère l'incertain au certain.

Perdre son ame, c'est tout perdre, & un homme qui se perd lui-même en perdant son ame, ne peut plus rien avoir.

Il n'est point d'intérêt qui nous doive arrêter, quand nous sommes convaincus qu'il y va de la perte de notre ame.

## PARAGRAPHE CINQUIÈME.

*Ce qu'on peut tirer de la Theologie par rapport à ce sujet.*

De quelle nature est l'affaire de notre salut.

Le salut de l'ame n'étant ni une vertu particulière, ni l'acquisition de quelque bien en particulier, on ne peut le définir autrement, que la possession du souverain bonheur pour lequel nous sommes créés, ni donner une autre notion de l'importance de cette affaire, sinon qu'il s'agit d'être éternellement heureux, si nous en avons une bonne issue, ou d'être malheureux pour jamais, si nous venons une fois à la manquer. Voilà ce que c'est que l'affaire du salut; & c'est de cette idée que nous devons nous en former toute autre, que l'on doit tirer toutes les conclusions morales, toutes les veritez pratiques, & toutes les résolutions que nous devons prendre pour la conduite de notre vie; & c'est sur cela que nous devons régler nos projets, nos soins, nos emplois, nos actions, & toutes nos autres affaires, & c'est en un mot, à quoi nous devons referer tout le reste comme à sa fin.

La nécessité que nous avons de travailler à notre salut. Luc. 10.

Le salut, qui consiste en la possession du souverain bien qui nous rend éternellement heureux, est la fin pour laquelle Dieu nous a créés, c'est là l'unique nécessaire dont parle le Fils de Dieu dans l'Évangile: *Porro unum est necessarium.* C'est là proprement, comme dit le Sage, ce qui fait tout l'homme, ce qui lui est essentiel: *Hoc est omnis homo.* Comme s'il vouloit dire que l'obligation de servir Dieu, de garder ses commandemens, & de tendre à lui, comme à sa fin dernière, qui sont les moyens de faire notre salut; que cette obligation, dis-je, n'est pas moins essentielle à l'homme regardé dans l'ordre moral, qu'il est essentiel à l'homme regardé dans l'ordre naturel, d'avoir un corps & une ame raisonnable; & que

comme Dieu ne peut faire un homme, qui ne soit pas composé de corps & d'ame, aussi ne peut-il pas faire qu'un homme ne soit point obligé de tendre à Dieu comme à sa dernière fin. Ainsi l'on peut dire qu'un homme qui ne travaille pas à son salut, en tendant à Dieu continuellement comme à sa fin dernière, n'est pas proprement un homme, mais un fantôme d'homme; & que ce n'est pas un monstre moins surprenant dans la morale, que le seroit dans la nature un feu qui n'échaufferoit point, un soleil qui n'éclaireroit pas. Avec cette différence que l'homme étant un agent libre, Dieu a voulu qu'il tendît à sa fin librement, & qu'il travaillât à l'acquiescer.

Le salut de l'homme a été le premier objet des pensées de Dieu; quand dans les projets éternels il a résolu de faire des créatures intelligentes, il les a dès-lors destinées à ce salut, & leur a préparé tous les moyens pour y arriver. De sorte que dès l'éternité, & aussi-tôt qu'il a résolu de créer le monde, il a pensé au salut des hommes qui en doivent faire la plus noble partie. De plus c'est uniquement à ce salut qu'il a referé tous les autres ouvrages, soit dans l'ordre de la nature, soit dans l'ordre divin de la grace. C'est à cette fin qu'il a rapporté la création de cet Univers, & de toutes les parties qui le composent, & même tous les événements qui sont arrivés dans le monde politique, & qui arriveront jusqu'à la fin des siècles, qui n'ont eu, & qui n'auront point d'autre but que d'avancer le grand ouvrage du salut des hommes en general, & plus en particulier des élus. *Omnia*, dit Saint Paul, *propter electos.*

C'a été le principal but de la Mission du Fils

Notre salut a été le premier objet des pensées de Dieu.



Le salut des hommes a été le but & la fin de la venue, & des travaux du Fils de Dieu sur la terre.

de Dieu, qui ne se seroit point incarné selon la plus saine Theologie & la plus conforme à la tradition, s'il n'y eût eu des hommes à sauver, & à racheter. Voilà uniquement ce qui l'a obligé à descendre du trône de sa majesté & de sa grandeur; à se dépouiller des avantages de sa gloire; à s'abaisser en prenant nos miseres & nos foiblesses, à un état si disproportionné à sa souveraineté; il ne s'est point proposé d'autre fin d'un si prodigieux abaissement, que de rappeler l'homme au Ciel, qui étoit déchu de tous les droits qu'il y avoit, que de retracer sur son ame défigurée par le peché les traits de sa divine ressemblance, que de venir rechercher & remettre en la voye du salut cette brebis égarée, qui ne pouvoit plus revenir à lui, s'il ne prenoit le soin de la ramener.

Le salut est la fin generale de toutes les affaires que nous avons en ce monde.

Toutes les affaires de ce monde doivent se rapporter à l'affaire du salut; parce que selon la pensée de Saint Thomas, l'affaire du salut est la fin generale, à laquelle toutes les fins particulieres & subalternes doivent aboutir dans le monde. Il y a bien des états & des emplois, l'exercice d'une charge, le soutien d'une famille, l'éducation des enfans, le negoce, la guerre, le Barreau. Mais toutes ces choses ne sont qu'une seule dans la fin, parce que leur multiplicité se rapporte à l'unité du seul nécessaire: *Non multa, sed unum, quia multa sunt ad unum.* Ainsi l'on peut inferer de ce principe, que nous n'avons proprement qu'une affaire au monde, qui est de nous sauver, toutes les autres affaires étant subordonnées à celle-là, & n'étant que des moyens differens pour venir à bout de celle-là, que les Peres & les Theologiens appellent pour ce sujet l'unique affaire: *Porro unum est necessarium.*

L'affaire de notre salut depend de Dieu & de nous.

Si notre salut ne dependoit que de Dieu, il seroit en de bonnes mains, nous pourrions, & nous devrions nous en tenir seurs: mais il depend aussi de nous, & il ne peut être en de plus mauvaises mains. Une volonté foible, un esprit aveugle, un cœur corrompu, qui a un grand penchant pour le mal, & beaucoup de repugnance pour le bien, ne sont pas d'un grand secours, ou plutôt sont un grand obstacle au salut, & c'est là pourtant notre disposition. Mais de cette verité incontestable que notre salut depend de Dieu & de nous, il s'en suit que comme Dieu nous en a donné les moyens, & qu'il n'a rien omis de ce qui depend de lui, si nous ne nous sauvons pas, nous ne devons nous en prendre qu'à nous-mêmes, & notre perte viendra uniquement de nous: *Perditio tua ex te Israel.* Dieu veut nous sauver véritablement, mais nous ne le voulons qu'imparfaitement. Dieu le veut à condition que nous y travaillions, la condition depend de nous, si nous ne voulons pas la condition à laquelle l'ouvrage de notre salut est attaché, nous ne voulons donc pas véritablement notre salut: *Qui creavit te sine te, non salvabit te sine te,* dit Saint Augustin.

Différence entre les justes & les pecheurs.

Il y a cette difference entre les justes & les pecheurs, qui sont également engagez dans le siècle; que les justes travaillent premiere-

ment pour leur salut, & ensuite ils donnent les soins, que leur état demande d'eux, aux choses de la terre; au lieu que les pecheurs renversent cet ordre; & toujours appliquez à se faire un bonheur temporel, ils ne donnent que quelques momens à l'ouvrage de leur salut. Les uns mettent le Ciel avant la terre, & rapportent même à Dieu ce qu'ils semblent faire pour le monde; les autres mettent la terre avant le Ciel, & rapportent souvent au monde ce qu'ils paroissent faire pour Dieu; c'est-à-dire, que les pecheurs ne cherchent leur bonheur que dans les prosperitez temporelles, & que si Dieu verse dans leurs ames les rosées salutaires de la grace, ils en étouffent les fruits naissans par les épines, & les soins de la terre qui les occupent.

par rapport au soin de leur salut.

Toute prudence, pour être vertu, doit pouvoir arriver à la fin, & s'il lui est impossible d'y parvenir, dès-là ce n'est plus prudence, puisque selon la Philosophie, être prudent, c'est ordonner les moyens pour nous conduire à la fin. Or il n'y a que la prudence du salut qui obtienne la fin qu'elle se propose. Que prétend un homme qui se regle par la prudence humaine? N'est-il pas évident que sa fin est de se rendre heureux? Mais je ne veux point d'autre raisonnement que l'expérience des gens du monde: sont-ils heureux, ou plutôt ne sont-ils pas sans cesse malheureux? Voilà l'effet de leur prudence imaginaire. Il n'en est pas ainsi de la prudence du salut, elle se propose un bonheur, mais elle y arrive sûrement.

La véritable prudence est de travailler à son salut.

Quand on dit qu'il faut préférer le soin de son salut à tous les soins de la terre, ce n'est pas à dire qu'il soit nécessaire d'abandonner toutes les autres occupations, il suffit de les y subordonner toutes, & de ne rien faire qui en retarde l'avancement, & qui en empêche les succès; par ce moyen, comme elles n'auront toutes qu'une même fin, ainsi que nous avons déjà dit, elles ne feront toutes qu'une même affaire, de même que nous voyons dans chaque science, qu'encore qu'on y traite une infinité de sujets differens, il y en a néanmoins un principal, universel & supérieur, qui domine tous les autres, & qui fait qu'étant tous établis sur un même principe, & rapportez à une même fin, ils se reduisent tous sous une même faculté, & ne portent tous qu'un même titre.

Tout travailler à son salut n'est pas nécessaire de renoncer absolument à toutes les choses du monde.

On peut juger de la difficulté qu'il y a de se sauver par la difficulté que nous ressentons à garder les préceptes & les hautes maximes de l'Evangile, & par le petit nombre des personnes qui les observent. Je ne parle point ici des conseils, parce qu'on diroit qu'ils ne sont pas d'une nécessité absolue pour le salut: cependant remarquez en passant, que le conseil en plusieurs rencontres passe en précepte, à l'égard d'une infinité de personnes. Que la retraite, par exemple, la patience dans les injures, la fuite des compagnies, des aises, de l'honneur, des amis même, peut devenir un commandement exprés, par cette regle fondamentale de l'Evangile; si votre main vous devient une occasion de peché, il la faut couper.

De la difficulté qu'il y a de se sauver. Ce qui nous oblige de travailler pour cela, & de nous y appliquer tout de bon.

PARAGRAPHE SIXIÈME.

Les endroits choisis des Livres spirituels, & des Prédicateurs modernes sur ce sujet.

Nous vivons nécessairement entre

Nous avons à desirer le plus grand de tous les biens, le souverain bien: nous avons à craindre le plus grand de tous les maux, le

souverain mal; & nous avons nécessairement à choisir, ou de ce bien, ou de ce mal: tous nos mouvemens doivent aboutir à l'un ou à

un bonheur & un malheur infini.



l'autre. Nous ne pouvons échapper au dernier ; sans nous rendre dignes du premier : nous ne pouvons mériter le premier, sans nous éloigner du dernier ; & il y va dans notre choix ou de notre bonheur, ou de notre malheur éternel. Sur cela il seroit fort naturel que nous fussions sans cesse, ou enflammez d'un desir violent, ou abattus des terreurs d'une vive crainte. Nous désirons les richesses, les honneurs, les plaisirs, le repos ; ce bien, qui sera, si nous voulons, le terme de notre vie, est un assemblage de richesses, d'honneurs, de plaisirs, de repos solides, constants, inalterables, éternels, ineffables, incompréhensibles. Nous craignons la pauvreté, l'ignominie, la douleur, la tristesse ; ce mal qui terminera notre vie, si nous ne prenons de justes mesures pour l'éviter, sera un assemblage de pauvreté, d'ignominie, de douleur, de tristesses accablantes, mortelles, & sans remède, sans soulagement, sans ressource, accompagnées d'un desespoir furieux. Au milieu de ces deux termes si oppoés, nous ne sommes point touchés, nous vivons dans l'indifférence, nous nous amusons de bagatelles ; je tais ce qu'il y a dans notre conduite de plus étrange. Flotant presque sans relâche de desir en desir, & de crainte en crainte, nous regardons ce bien & ce mal, dont dépend notre destinée, comme un objet qui doit peu nous intéresser : notre ame n'y voit rien qui la pique, & sur quoi elle ait sujet de troubler sa tranquillité. *Pris d'un livre intitulé : Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale, Tome 1.*

Nous vivons en ce monde, comme si nous n'avions rien à craindre pour notre salut.

Telle est notre disposition à l'égard de notre malheur éternel. Vivons-nous comme des personnes qui aient sujet d'apprehender dans une affaire de cette conséquence ? A quoi la crainte ne nous engageroit-elle pas ? Quelle vigilance, quelles précautions, quelle circonspection un si épouvantable danger ne demanderoit-il pas de nous ? C'est sur quoi nous nous endormons plus volontiers. La chose du monde la plus facile c'est notre damnation, & la perte de notre salut : un seul moment, une seule action peut la conclure ; & c'est la chose du monde qu'on diroit que nous craignons le moins. Cette indolence est incroyable. S'il est vrai que nous voulions nous sauver, c'est à nous à juger de la vérité ou de la fausseté de cette indolence. *Le même.*

C'est manquer de foi ou d'espérance, quand on ne travaille pas à l'affaire de son salut.

Ne pas croire l'éternité, c'est une impie infidélité : la mépriser, c'est un brutal desespoir. Un Chrétien la croit, & toutefois il passe ses jours dans la licence ; je soutiens qu'il ne veut pas la mériter. Il vit mal, & il veut s'en rendre digne ; je soutiens que cela est impossible : on ne se sauve pas par le crime. Qu'il choisisse donc, ou d'abandonner la croyance qui lui propose le Ciel, ou d'abandonner l'espérance d'y entrer, en continuant ses pechez. Car comment allier & sa croyance & son espérance à cet égard, avec les actions d'un homme, ou qui n'attend pas, ou qui n'estime pas un bonheur éternel ? Nous sommes persuadés qu'un fidele se soumet à ce point essentiel de Religion, qu'il y a une récompense éternelle de la vertu : nous sommes encore persuadés qu'il ne scauroit regarder avec indifférence une récompense si riche & infinie dans sa durée. Puisqu'il n'en doute pas, puisqu'il convient qu'elle doit lui apporter un bonheur accompli : qu'il fasse lui-même la comparaison de sa conduite avec ses sentimens.

Cette éternité doit prévaloir à tous ses intérêts passagers : cela est-il vrai ? Si des plaisirs & des biens frivoles l'emportent dans son cœur sur son salut & son bonheur éternel, à quoi doit-il imputer ce renversement ? Sa foi & sa pensée le portent à son souverain bien : & il n'y va pas, & il s'en éloigne, & il le perd. Il faut qu'il avoué malgré qu'il en ait, ou qu'il ne le croit pas, ou qu'il le méprise : affreuse ressource d'une vie mondaine & libertine ! *Le même.*

Combien de gens vivent dans une habitude de péché, & avec des attachemens criminels, sans se mettre en peine de faire pénitence, & de se reconcilier avec Dieu ? Ignorent-ils le malheur qui les menace ? Non, ils ont la foi. Doutent-ils de l'incertitude de la vie & de la mort ? Pourroient-ils en douter quand ils le voudroient ? Ils peuvent donc être surpris, plongez encore dans leurs commerces d'iniquité : ils ne scauroient le nier. S'ils sont enlevés de ce monde sans autre préparatif que leurs crimes, pour comparoître devant Dieu, les voilà reprouvés pour toujours : cela est visible. Cependant ils n'ont pas peur, ils ne se donnent pas le moindre mouvement, pour se faire une meilleure destinée : c'est une indolence incroyable sur l'affaire de leur salut ; il n'y a pas d'apparence qu'elle leur tienne au cœur. Dans le peril affreux où ils sont, une peine, une diligence médiocre ne suffiroit pas pour marquer le desir qu'ils auroient de s'en tirer... Mais un événement, où il y va de tout notre bonheur, doit occuper tous nos soins, toute notre application, toutes nos alarmes. Ce ne seroit pas encore assez, s'il est vrai que nous apprehendions de mal réussir. Notre crainte doit nous rendre habiles & industrieux : elle doit nous engager à des efforts extraordinaires : elle doit nous tenir en d'éternelles perplexités, nous solliciter à tout tenter, à tout entreprendre pour ne pas succomber : nous inspirer mille moyens différens pour joier à coup seur. S'il nous reste, ou un peu de sentiment, ou un peu de bonne volonté, il n'est pas possible de nous rassurer par une prévoyance ordinaire. Pour se soutenir dans une conjoncture, où, si l'on vient à être malheureux, l'on est perdu sans ressource, l'on veille aux démarches de ses ennemis, l'on interesse ses amis, l'on se fait des protecteurs, l'on examine, l'on consulte, l'on sollicite, l'on presse, l'on ne ménage, l'on n'épargne rien, & rien ne coûte. A l'égard des mondains, à peine pensent-ils au sujet qu'ils ont de craindre : ils espèrent tout, sans prendre de mesures pour ne pas périr. Leur indolence va encore plus loin : ils vivent contents, sans réflexion, sans inquiétude, sans espérance. Désirent-ils, veulent-ils se sauver ? *Le même.*

Nous éprouvons la difficulté qu'il y a à nous sauver, nous nous en plaignons : elle sert même de prétexte à notre imprudence & à notre lâcheté. Si néanmoins il est véritable que nous ayons à cœur l'ouvrage de notre salut, d'où vient que piquez par les peines qui l'accompagnent, nous ne nous faisons pas, comme dans tout autre projet, un point d'honneur d'y réussir ? D'où vient que nous nous rebuons si aisément des obstacles qui se présentent nécessairement à nous, & qu'il ne tient qu'à nous de surmonter ? Nous ne nous attendons pas à mériter la gloire par le repos & par les délices : nous ne devons pas être sur-

Indolence incroyable de la plupart des hommes sur l'affaire de leur salut.

Si nous désirions comme il fut notre salut, nous nous roidissions contre les obstacles qui s'y opposent.



pris des obstacles que nous avons à franchir dans notre chemin. Il est donc bien étonnant que nous abandonnions notre salut, parce qu'il est difficile; nous, que la vanité soutient dans les desseins qui mettent notre confiance à l'épreuve. Le Christianisme & tous les biens d'un bonheur éternel ne font pas assez d'impression dans nous, pour nous animer: nous languissons aussi-tôt, & nous demeurons oisifs, comme s'il ne nous importait pas d'être sauvés. Que l'on dise ce que l'on voudra pour se flater, pour s'égarer; il n'est pas possible d'allier une volonté sincère du salut avec cette molle indifférence. *Le même.*

Quel est l'homme si peu zélé, si peu charitable, qui pût négliger davantage notre salut, que nous le négligeons nous-mêmes, si notre salut dépendoit de lui, comme il dépend uniquement de vos soins? A quoi pensons-nous donc? A quoi nous amusons-nous? Dites-moi, je vous prie, à quoi c'est que vous employez cette raison si éclairée, cette intelligence si sublime, ces belles lumières, cette sagesse, ces forces, tous ces talens, cette vie que Dieu ne vous a pas donnée pour l'employer à des bagatelles? Peut-être n'y avez-vous jamais bien pensé, que l'affaire de votre salut éternel est entièrement entre vos mains; que la vie ne vous a été donnée, que pour y travailler sans relâche; en un mot, que c'est là votre importante affaire, votre unique affaire? Oûi, je le repete encore une fois, c'est là votre unique affaire; unique, parce que c'est la seule qui merite votre application; unique, parce qu'elle seule demande toute votre application; unique enfin, parce que c'est la seule qui dépende de votre application. *Le P. de la Colombiere, Tome 3. Sermon 46.*

Cette affaire perdue, tout est perdu; puis que Dieu même qui renferme tous les biens, & hors duquel il ne peut y avoir de bien, que Dieu même est perdu pour nous, sans ressource & pour toujours. Cette affaire perdue, l'ame sera plongée dans une douleur amere, dans des regrets inexplicables, qu'elle fera éternellement, mais inutilement éclater par toutes les marques du plus funeste desespoir. Enfin cette affaire est l'affaire de l'éternité. Dieu se seroit-il trompé, en disant que tout le reste est de nulle conséquence? Dieu auroit-il mal employé ses loins & sa providence, en rapportant tout à cela? Dieu est-il si peu de chose, lui qui comprend, & qui est en effet toutes choses, qu'il nous doive être indifférent de le perdre? Pourquoi tant de larmes? pourquoi tant & de si cruels repentirs dans les enfers, si le bien qu'ils ont perdu meritoit si peu d'être recherché? Ajoutons; mais pourquoi fremir à la seule pensée de l'éternité, si c'est si peu de chose que d'être éternellement malheureux? *Le même.*

C'est une erreur assez commune parmi les Chrétiens, de s'imaginer qu'on peut partager son esprit à plusieurs occupations, qu'il y a temps pour toutes choses, & que les affaires du monde ne sont point incompatibles avec l'affaire de notre salut... Je sçai bien qu'il n'est pas impossible de prendre la conduite d'une maison, d'être engagé dans le commerce, d'exercer un emploi considerable, de travailler pour faire subsister une famille, & de gagner en même temps le Ciel. Je sçai que toutes ces choses sont souvent des moyens, que la Providence nous a marquez pour par-

Tome IV.

venir à cette fin; mais je dis que de prendre ces occupations avec trop d'empressement, avec des intentions & des vûes purement humaines; avoir éternellement & l'esprit & le cœur trop occupé d'un procès, d'un établissement, d'une charge, s'appliquer à vendre, à acheter, à écrire, à travailler, sans rapporter tout à Dieu & à son salut; en un mot, faire son affaire de quelqu'une de ces choses, regarder tout cela comme nos véritables affaires, comme des affaires importantes; je dis que d'en user de la sorte, c'est mettre un obstacle invincible à son salut. *Le même.*

Hé quoi! direz-vous, faut-il tout abandonner? faut-il renoncer à tout, & se dépouiller de toutes choses pour être sauvé? Je ne dis pas cela; mais je dis avec l'Apôtre, que tous les hommes qui vivent dans le monde, y doivent vivre, comme s'ils étoient hors du monde, que ceux qui par leur état se trouvent engagés dans d'autres affaires que dans celle de leur salut, doivent travailler à leur salut, comme s'ils n'avoient que cette seule affaire... Oûi, vous pouvez vous sauver, même au milieu de vos richesses, pourvu que votre cœur n'y ait nulle attache, pourvu que vous n'en aimiez la possession, que vous n'en aimiez l'usage, qu'autant qu'ils peuvent contribuer à votre salut; pourvu enfin que vous gardiez la belle regle de Saint Paul, c'est-à-dire que le desir de les conserver ne vous inquiète pas plus que si vous n'aviez rien du tout, *Quasi nihil habentes*, & que vous ne soyez pas plus troublé de la passion de les accroître, que si vous possediez déjà toutes choses. Mais quel moyen de posséder de grands trésors, & de n'y attacher pas son cœur? Comment se donner tout entier à tant de différens emplois, comment travailler avec tant d'empressement pour les affaires du siècle, & penser comme il faut à celle de son salut? *Le même.*

Il faut bien observer que le plus dangereux artifice dont use l'ennemi de notre salut, pour nous conduire à la perdition, c'est de nous entretenir dans ces volontez generales, dans ces volontez foibles, dans ces volontez imparfaites qui nous déguisent le peril où nous sommes, & qui nous trompent. On se persuade qu'on sera sauvé, parce qu'on n'est pas aussi méchant que les autres, & que l'on fait quelques bonnes actions. On vit dans cette fausse persuasion; on s'y nourrit, & l'on tient toujours le même train de vie, sans craindre le terme auquel il doit aboutir. *Vix sanus fieri.* Je ne vous demande pas si vous voulez être sauvés, mais si vous voulez vous sauver. Il n'y a personne qui ne voulût être sauvé: car quel est l'homme assez ennemi de lui-même pour ne souhaiter pas d'être éternellement heureux? Mais il y en a bien peu qui veulent se sauver, c'est-à-dire, qui veulent faire quelque chose pour cela, prendre sur soi, se renoncer, se mortifier, parce qu'on n'aime point la peine. Mais, Chrétiens, si nous ne voulons pas nous sauver, que voulons-nous dans la vie? Quel est le but de nos desirs, & le terme de nos esperances? A quoi aspirons-nous? que craignons-nous? Pourquoi travaillons-nous? Si toutes nos vûes, toutes nos prétensions, toutes nos craintes, toutes nos recherches, si tous nos travaux ne se rapportent pas à la seule affaire de notre salut, qui est la seule affaire que nous ayons sur la terre? *Le Pere Giroult, dans*

Ccc 3.

Il n'y a point de négligence égale à celle que nous avons nous-mêmes de notre salut.

On doit juger de l'importance de cette affaire, par la peine qu'on fait en la perdant.

Comment les autres affaires sont des moyens ou des obstacles à celle du salut.

aboves R  
mid con  
du e not  
d'ougar  
nouveu ab  
d'ougar  
d'ougar

Suite de ce  
sujet.

Il est dit  
dans ce  
sujet  
qu'il est  
dit  
qu'il est  
dit

2. ad Cor.  
6.

De quelle  
maniere il  
faut vouloir  
se sauver.

Joann. 3.

Il est dit  
dans ce  
sujet  
qu'il est  
dit  
qu'il est  
dit



son Avert, Sermon des faux desirs du salut.

Reproche  
que Dieu  
fera à un  
reproché  
de n'avoir  
pas voulu  
se sauver.

Le juste, mais le terrible reproche que Dieu fera à un reproché, lorsqu'il lui dira: J'ai voulu vous sauver, & vous ne l'avez pas voulu: *Volui, & noluitis*. Je l'ai voulu, quand j'ai versé mon sang; & que je l'ai fait couler pour vous laver de vos pechez, & pour vous sanctifier. Je le voulois, quand je vous appellois par ma grace, & que je faisois tant d'efforts, ou par moi-même, ou par mes ministres, pour vous toucher; tantôt en vous affligeant, & tantôt en vous consolant: tantôt en vous intimidant par mes menaces; & tantôt en vous encourageant par des promesses: tantôt en vous instruisant par l'exemple des autres & par les divers événemens de la vie, & tantôt en vous pressant par les propres lumieres de votre esprit & par les sentimens de votre cœur. Je le voulois alors; mais vous ne le vouliez pas. Ce n'étoit de votre part que des mépris & des refus, ou que des délais, des ménagemens, de faux temperamens pour concilier ensemble le monde & le Ciel, vos passions & votre salut. La scene est maintenant bien changée. Vous ne l'avez pas voulu, lorsque je le voulois; vous commencez à le vouloir, & moi je ne le veux plus. *Le même.*

Soit qu'il  
ait eu  
de son salut,  
& de l'im-  
portance de  
cette affaire.  
*Isaïe. 12.*

En quoi consiste tout l'homme, dit Salomon? C'est à craindre Dieu, à lui obéir, à garder sa loi, & à s'assurer de la sorte le salut éternel: *Deum time, & mandata eius observa, hoc est enim omnis homo*. Ainsi, qui que vous soyez, reprend Saint Ambroise; en quelque état que vous vous trouviez, songez à vous: *Attende tibi*. A vous, dis-je, poursuit ce Pere, & non point à vos revenus, ni à votre argent: *Tibi, inquam, non pecunia tua*. A vous, dis-je, & non point à vos terres, ni à tous vos autres heritages: *Tibi, inquam, non possessionibus tuis*. A vous, dis-je, & non point aux aisés, ni à la santé de votre corps: *Tibi, inquam, non viribus corporis*. A vous, dis-je, (Ah! Chrétiens, la grande parole, ne l'oubliez jamais) à vous, à votre ame, à ce précieux talent que Dieu vous a confié; à cette partie de vous-même la plus noble, & par conséquent la plus digne de votre application: *Tibi, inquam, hoc est, anima tua, in qua te potiore esse nosti*. Vous rendrez compte de ce tresor à Dieu, qui vous l'a mis entre les mains pour le conserver. N'y épargnez rien: c'est une affaire personnelle pour vous, & dont Dieu même vous a tellement imposé le soin, qu'il n'y a que vous qui la puissiez faire réussir. *Le même, Sermon du soin du salut.*

Aveugle-  
ment &  
imprudence  
des hom-  
mes de  
penser si  
peu à l'af-  
faire de leur  
salut.  
*Prov. 30.*

Que n'avez-vous les yeux de la foi, ou du moins ceux de la raison assez épurez, pour bien juger de votre conduite dans l'affaire du salut. Vous rougiriez de vous-mêmes devant Dieu; vous vous écrieriez avec Salomon, & vous auriez bien plus de lieu que lui de dire: *Stultissimus sum virorum*. Je suis le plus aveugle de tous les hommes. On me prend pour un grand genie, on se persuade que je suis un homme habile, & fort versé dans la connoissance des affaires: mais quand au fond je viens à examiner ce que je suis & ce que je fais; je suis contraint de l'avouer, il n'y a pas une folie égale à la mienne. Je fais bien les affaires des autres, & j'oublie mes propres intérêts. J'établis ma famille, je place mes enfans, & je me donne tout entier à cela: mais que deviendrai-je cependant moi-même? Quelle sera ma destinée, non point tant dans cette vie que dans l'autre? Je n'en sçai rien; &

c'est à quoi peut-être je n'ai pas fait jusqu'à présent la moindre reflexion... Oûi, Chrétiens, assez & trop de vûes, de délibérations, de conseils, de mesures, de démarches, pour paroître dans le monde, & pour s'y distinguer, pour se faire une condition aisée & opulente, pour accumuler fonds sur fonds, pour soutenir de grosses dépenses en ameublemens, en habillemens, en équipages, en divertissemens, en parties, en jeux. Voilà le premier, ou pour mieux dire, l'unique mobile, qui remue tant de machines, qui fait jouer tant de ressorts, qui fait former tant d'entreprises; qui fait supporter tant de fatigues, qui fait essuyer tant de perils, qui fait traverser tant de mers, qui fait aller, venir, mediter, veiller, &c. *Le même.*

Vous y penserez, mon cher Auditeur, à cette affaire: mais quand? Lorsque la mort venant à separer votre ame de votre corps, & que vous arrachant de ce monde pour vous faire passer à l'autre, vous n'appercevrez plus devant vous que ces deux termes, le salut, ou la damnation; que vous les verrez de près, & que vous n'en pourrez plus détourner vos yeux. Vous y penserez: mais quand? Lorsque porté devant le tribunal de Dieu, vous attendrez de lui votre sort. Vous y penserez: mais quand? Hélas! peut-être lors que précipité dans les flammes de l'enfer, vous souffrirez dans ce lieu infortuné, & que vous apprendrez qu'il n'y a plus de salut pour vous. Ah! mon cher frere, sera-t-il temps alors d'y penser? Et quel desespoir de n'y avoir pas pensé plutôt? Plus de salut! C'étoit cependant mon affaire: c'étoit ma grande affaire: c'étoit mon unique affaire. Mon affaire! Et je l'ai oubliée, comme si c'eût été l'affaire d'un autre. Ma grande affaire! Et je l'ai méprisée, comme si c'eût été la moindre des affaires. Mon unique affaire! Et de routes les affaires c'est la seule que j'ai abandonnée. *Le même.*

On pense  
toujours  
trop tard à  
l'affaire de  
son salut.

N'appréhendez pas de travailler inutilement, lorsque vous travaillerez pour votre salut; tout ce que vous faites pour une fin si raisonnable, ne peut manquer de vous y conduire; il n'y aura pas un seul pas, pas une seule parole de perdue; on vous tiendra même compte de vos desseins, & de tous les mouvemens de votre cœur. C'est en quoi cette affaire est différente de toutes les autres, où l'on n'est pas assuré que tous les soins que l'on prend, que tous les mouvemens qu'on se donne, & enfin toutes les démarches que l'on fait serviront pour avoir un heureux succès de nos entreprises; il ne faut qu'un incident imprévu pour déconcerter toutes nos mesures. *Sermon manuscrit.*

On ne tra-  
vaille ja-  
mais inutile-  
ment, en  
travaillant  
à son salut.

Depuis que le Fils de Dieu s'est chargé de notre reconciliation, sa charité infinie n'a rien oublié pour en consommer l'ouvrage, parce que tout notre bien dépend du salut de notre ame: il ne nous a commandé que ce qui pouvoit nous y conduire; il veut que notre salut soit la regle de nos obligations, & rien ne lui est agréable de tout ce qui peut nous en détourner. Cependant nous sommes si misérables, que nous vivons dans l'oubli d'un devoir si important, ou que nous le regardons comme une des moindres affaires de notre vie; quoi que le Sauveur nous dise, que sert à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à perdre son ame? Vous êtes donc infensez au jugement de la Sagesse éternelle, Grands du monde, Docteurs, Magistrats,

Combien  
le Fils de  
Dieu a eu  
à cœur nos  
tre salut.



Souverains, Pauvres, Riches, Marchands, Artisans : vous êtes insensés, si trop occupez des soins de cette vie, vous négligez le salut éternel. Que vous servira d'être comblez des richesses de la terre, si vous êtes vuides de celles du Ciel? Vous perdrez enfin les unes & les autres; les biens périssables vous quitteront bientôt, & vous serez privé pour jamais des biens éternels. *Livre intitulé: Les Souffrances de Notre Seigneur, traduit par le P. Alleaume.*

Desirs vagues de son salut.

On desire bien de se sauver; mais ce ne sont que des desirs vagues, froids, inutiles, qui conçus & presque étouffez en même temps, ne servent, comme dit le Sage, qu'à tuer le paresseux: ce sont des desirs, dont on se fait honneur par une fausse piété, & avec lesquels néanmoins on veut conserver des liaisons criminelles, entretenir des commerces défendus, & des habitudes inveterées, dont on ne veut pas se défaire. Ce sont des desirs pareils à ceux des Juifs, qui après avoir si long-temps souhaité le Messie, eurent assez de dureté pour ne le pas recevoir. *Discours Moraux, Tome 8.*

Quelques belles actions que nous ayons faites, nous avons perdu le temps, si nous ne nous sommes sauvez.

Je le veux, nous avons exécuté de grandes entreprises; nous avons été employez en des negociations importantes; nous avons eu des emplois illustres, dont nous nous sommes glorieusement acquittez; nous avons composé de beaux ouvrages, que nous avons laissez à la posterité comme le fruit de nos veilles, & comme le précieux heritage de nos esprits. Les Payens ont encore fait de plus grandes choses; & cependant ils n'ont rien fait, au jugement de celui qui est l'arbitre de toutes les actions humaines. Que sont devenus leurs projets ambitieux? Que leur restet-il de leurs travaux qu'un peu de fumée? S'ils sont encore honorez sur la terre, en sont-ils moins malheureux dans les enfers? Et pour avoir occupé les premières places dans le monde, tiennent-ils quelque rang dans ces lieux effroyables, où tout est en confusion & en desordre? *M. de la Volpilliere, Sermon sur l'importance du salut.*

La plupart des hommes veulent, & ne veulent pas se sauver par une contradiction étrange.

Toute déréglée que soit votre conduite, vous tombez d'accord de cette verité fondamentale, qu'il faut se sauver: voyez donc comme vous combattez dans la pratique une verité que vous tenez incontestable dans la speculation. Tous les hommes disent qu'il faut se sauver; c'est un principe dont ils conviennent tous dans leurs paroles, & contre lequel ils se déclarent presque tous dans leurs actions. Considerez la vie qu'ils menent; quelle conformité y remarquez-vous avec cette maxime qu'ils ont si souvent à la bouche, qu'il faut se sauver? Ces desirs insatiables qu'ils ont de s'enrichir aux dépens d'autrui, ces entreprises violentes qu'ils font de s'élever sur la ruine de leurs voisins, ces emportemens furieux, ces haines irreconciliables, ces conversations licentieuses, ces passions infames auxquelles ils s'abandonnent, s'accordent-ils avec ce qu'ils disent? Tellement qu'il se fait je ne sçai quelle contradiction en vous-mêmes. Forcez par la verité, à laquelle vous ne pouvez pas contredire, vous dites qu'il faut se sauver: & dans le même temps vous ajoutez, par je ne sçai quelle perplexité de votre ame, que vous ne le voulez pas; bien loin que vous le vouliez, vous avez une volonté toute contraire: car enfin, on ne dit pas qu'un homme veuille se déli-

vrer d'une maladie, quand il refuse le remède; & qu'il fait tout ce qui peut irriter son mal. *Le même, Sermon de la prudence chrétienne.*

Que nous servira d'avoir réussi en toute autre chose, si le succès de celle-là ne nous est pas favorable? Que nous profitera d'avoir été grands, riches, sçavans, & renommés dans le monde, si nous sommes malheureux pendant toute l'éternité? Quelque gain que nous fassions sur la terre, quelle utilité en pouvons-nous recueillir, si nous perdons le souverain bien? Et quand nous aurions gagné tout l'Univers, que cette conquête nous seroit funeste, si elle se faisoit par la perte de Dieu... Ah! direz-vous un jour, que sont devenus ces projets d'ambition; ces intrigues, ces desseins de vengeance, ces parties de débauches, ces assemblées de libertinage, ces festins, ces jeux, ces divertissemens, ces joyes, ces delices, ces richesses, ces honneurs, & toutes ces autres choses, que j'ai plus cheries que mon salut? *Transferunt illa omnia sicut umbra.* Tout cela est passé comme l'ombre. *Le même.*

Tout le reste nous est inutile; si nous perdons nous-mêmes.

A quoi pensez-vous, Chrétiens, si vous ne pensez point à l'éternité, & à l'affaire de votre salut? Vous vous attachez à tout autre objet, selon l'intérêt ou l'ambition, ou la curiosité, ou quelque autre passion qui vous anime. Vous ne donnez pas un moment à l'affaire de l'éternité; & cette affaire, qui est la plus considerable de toutes, vous est néanmoins la plus indifferente. Vous avez des empressemens furieux pour des choses inutiles ou pernicieuses; & vous ne vous intéressez nullement pour celle-ci, qui vous est d'une conséquence infinie, & pour laquelle vous devriez être perpétuellement en action, perpétuellement en haleine, perpétuellement en allarme. *M. de la Volpilliere, Sermon de l'Enfer.*

Nous devons penser à l'affaire de notre salut, plutôt qu'à tout le reste.

Le salut est proprement notre affaire personnelle, toutes les autres nous sont étrangères. Ce sont, si vous voulez, les affaires de l'Etat, du Royaume, du Barreau, de la guerre, du negoce, de votre Communauté, de votre famille, de vos enfans; mais ce n'est pas la vôtre: & au sortir du monde, vous avez tout fait hors votre salut; vous avez fait les affaires d'autrui, & vous avez manqué la vôtre: que si au contraire, vous avez fait votre salut, & que vous n'avez pas réussi d'ailleurs; vous avez fait votre affaire, parce que c'est celle qui vous regarde personnellement. De plus, le salut est votre principale affaire. Or une grande affaire absorbe tellement toutes les autres, qu'à peine a-t-on le loisir d'y penser; on se console même aisément de la perte des autres, quand la grande réussit. Pour une grande affaire, on met tout en œuvre, on apporte toutes les précautions, on en est plein, on en parle avec chaleur, on ménage tous les momens, on perd le sommeil & le repos, on oublie les besoins de la vie, on court, on est dans un mouvement continuel. C'est la principale affaire, elle doit donc occuper nos principaux soins. Le monde, le plaisir, la fortune, les engagemens, les spectacles, les amis, tout cela ne doit avoir de temps, & d'application, que ce qui nous reste, & que ce qui est compatible avec la principale affaire. Ajoutez que le salut est notre seule affaire; les autres sont des amusemens d'enfans, à qui le monde

Le salut est notre affaire qui nous regarde personnellement.





a donné le nom d'affaires. Negotiations des Princes, intrigues de Cour, sièges de places, batailles gagnées, maniment des finances, bâtimens superbes, ouvrages d'esprit; tout cela n'est point la fin de l'homme: c'est prendre le change, que d'en juger autrement. *Le Pere Cheminai, dans ses sentimens de pieté, imprimez dans un petit livre separé.*

Si nous ne faisons notre salut, nous serons nécessairement malheureux pour jamais.

Nous ne pouvons sur cela prendre de milieu, puisqu'il n'y en a point. Si l'homme renonce au bonheur du Ciel, il faut qu'il tombe dans l'état le plus déplorable, qui est la damnation. Si Dieu n'est votre souverain bonheur, il sera votre souverain malheur; cette disjonctive est effroyable, & fait sentir la nécessité du salut. On peut se passer de toutes les autres choses, de quelque nature qu'elles soient; mais on ne peut se passer de ce bien-là. Un homme pauvre, dénué, abandonné, dans l'oubli & dans l'obscurité, s'il se sauve, il est à couvert pour toute l'éternité, & n'a besoin de rien. Un homme riche, heureux, honoré, s'il se damne, est malheureux pour toujours. Dans les affaires ordinaires, on a toujours quelque ressource, sinon en cette vie, du moins en l'autre. Dans l'affaire du salut, il n'y a point de ressource; & quiconque se damne, il est damné pour toujours. Tout l'Univers ligué contre un homme, ne peut lui enlever le Ciel, & le punir d'un malheur éternel. Tout l'Univers conspirant pour un homme, ne peut le rendre, je ne dis pas heureux, s'il est damné, mais même moins misérable: il a manqué la seule affaire nécessaire. *Le même.*

Peu de personnes s'appliquent comme ils doivent à l'affaire de leur salut.

Il est étrange de voir des personnes de bon sens, s'occuper des affaires du monde, les jours & les semaines entières, les mois & les années; se separer pour cela de ce qu'ils ont de plus cher; n'avoir même aucun plaisir; avoir au contraire le degout des affaires les plus chagrinantes; sortir du monde sans avoir jamais pensé pourquoi ils y étoient entrez, d'où ils étoient venus, & où ils devoient aller après cette vie: s'étourdir à la mort sur quelque apparence de conversion, & franchir sur cela le pas le plus terrible. Quelle est la surprise d'une telle ame en sortant du monde, lorsqu'elle voit l'inutilité des choses qui l'ont occupée? Elle a laissé après elle dans le monde tout ce qu'elle y possédoit; biens, palais, emplois, grandeurs, reputation, & elle ne trouve dans la region où elle entre, qu'une effroyable pauvreté; nulle bonne œuvre, nul merite devant soi. Elle connoît, mais trop tard, combien tout ce qui l'a occupée étoit indigne de ses soins: seule, éperdue, étonnée, de ce que tout lui échappe, de ce que cette figure du monde qui l'enchantoit, est passée, & qu'elle se trouve les mains vuides; quelle douleur ne sent-elle point? quel desespoir d'avoir si peu pensé à son salut? C'est alors que toutes les craintes, toutes les inquiétudes, toutes les esperances & les projets d'une ame dans cette vie mortelle, fondent & s'abiment en un moment; il ne lui reste plus que le regret & la honte de s'être si malheureusement égarée. *Le même.*

L'affaire du salut est la plus négligée de toutes les affaires.

Après toutes ces considerations, souffrez, s'il vous plaît, mon cher Auditeur, que je vous fasse une demande: Quelle peut être la cause de cette effroyable indifférence que vous avez pour l'affaire de votre salut éternel? Car il faut l'avouer de bonne foi, de toutes les affaires que vous avez entre les mains, l'affai-

re de l'éternité est celle que vous negligez davantage, & que vous avez le moins à cœur. Dieu vous avoit donné toute la vie pour y penser, & il avoit jugé qu'il n'en falloit pas moins pour y réussir; peut-être êtes-vous à la veille de votre mort? Quelle partie de votre âge avez-vous employée à cette affaire importante? Combien lui avez-vous consacré d'années? Combien de jours? Combien d'heures en toute la vie?... Quelle raison pouvez-vous donc rendre d'une conduite si déraisonnable, si ce n'est que vous ne croyez rien de tout ce que nous venons de dire? Car si vous croyez en effet, qu'il s'agit ici d'une éternité, d'un bonheur infini, d'un malheur qui renferme & qui surpasse tous les autres; si vous croyez qu'on ne peut en même temps songer & au ciel & à la terre, que le temps est court, que chaque moment peut être le dernier moment de votre vie; si vous croyez que c'est à vous, & à vous seul de penser à votre salut; si vous croyez toutes ces choses, dites-moi, je vous prie, comment il se pourroit faire que vous eussiez d'autres soins que celui de vous sauver? *Le P. de la Colombiere, Tome 3. Serm. 46.*

Que deviendrez-vous, si ces veritez subsistent, comme elles subsisteront jusqu'à la fin des siècles? Vous perséverez jusqu'à la mort dans cet aveuglement, dans cette malheureuse indifférence; souvenez-vous qu'il s'agit ici du salut de votre ame: par tout ailleurs, ce n'est rien moins que vos propres affaires qui vous occupent, ce sont les affaires de vos enfans, de vos amis, de vos freres, peut-être de quelque inconnu, qui recueillira, qui dissipera votre heritage: mais ici c'est votre affaire, c'est l'affaire de votre ame, de cette ame immortelle, qui n'a pas été faite pour jouir d'une félicité passagere, mais bien moins encore pour endurer d'éternels supplices dans les enfers. *Le même.*

Un Marchand qui se voit dans la nécessité de périr, ou de jeter dans la mer tout ce qu'il a de plus précieux au monde, ne délibère point sur le parti qu'il doit prendre. C'est tout le fruit de ses longues courses, de ses pénibles travaux, c'est toute l'esperance de sa famille, il se voit par là reduit à la dernière misere, il est vrai; mais toutes ces vûes ne le touchent point; il croit qu'il perdra la vie, s'il ne se resout à la perte de ses biens; dans cette croyance il ne peut qu'il ne les abandonne sans peine, ou du moins sans hesiter. C'est ce que nous devons faire, si nous avons un véritable desir de nous sauver; dans le danger où nous nous trouvons presque continuellement de faire naufrage de notre ame, comme parle Saint Augustin, parmi les biens de ce monde, nous les cherchons, nous sommes sensibles à leur perte; mais y a-t-il seulement à déliberer là-dessus, lorsqu'il est question de se sauver? *Le même.*

Les enfans de ce siècle sont plus avisés dans leurs affaires temporelles, que ne sont pas les enfans du Ciel dans les affaires de leur conscience, où il y va de l'éternité & de leur salut. C'est ainsi que le Fils de Dieu conclut une de ses Paraboles. Nous voulant enseigner par là, que la vraie prudence consiste à savoir si bien se démêler d'une affaire d'importance qui est embrouillée, qu'on y apporte le soin & l'ordre qui sont nécessaires pour la faire réussir; & que comme il n'y en a point qui soit plus pressée, plus sujette à manquer, & de plus grande conséquence que celle du sa-

Exhortation à penser tout de bon à son salut.

Il faut risquer tout le reste pour se sauver, & il vaut mieux tout perdre, que de se perdre soi-même.

La prudence chrétienne consiste à prendre soin de son salut.



lut, il faut être tout-à-fait imprudent pour la négliger. *Le Pere Haineuve, dans le livre de l'Ordre, Traité de la Prudence.*

Vains ex-  
cuses qu'on  
apporte  
pour ne  
point pen-  
ser à son  
salut.

Quand on propose aux gens du monde l'idée de la sainteté & de la perfection évangélique, ils écoutent cela froidement, & disent en eux-mêmes, cela est bon pour les cloîtres, il n'y a que les Ecclesiastiques & les Religieux qui vivent de la sorte, & pour le faire, il faudroit quitter le monde, & se défaire des charges que l'on a: *Viv insipiens non cognoscet.* Dites à ce courtisan, que vous vous étonnez, qu'un esprit si éclairé, si perçant & si raisonnable dans toutes les affaires du monde; qu'un homme qui travaille avec tant de soin pour gagner les bonnes grâces d'un Prince mortel, demeure néanmoins insensible & stupide, quand il est question des affaires de l'éternité: il vous dira froidement, cela est vrai; mais en vérité l'éclat de la Cour nous charme & nous enchante, & il est impossible de servir Dieu & les Grands. Représentez à ce jeune homme cette grande & honteuse oisiveté, cette vie lâche & effeminée, qui n'a de soin & d'application que pour le corps; reprochez-lui cette indevotion & cet oubli de Dieu; il vous répondra qu'il faut que la jeunesse se passe. Chacun s'excuse sur son état, &c. *Le P. Texier, dans son Carême, Sermon de la Perfection Chrétienne.*

On songe  
peu à l'é-  
ternité &  
à son salut  
dans le  
monde.

Toute la vie de la plupart des hommes se passe à poursuivre avec feu & vivacité des biens frivoles, sans penser à l'éternité, & à leur salut. Cependant c'est une méprise, qui est devenu l'erreur la plus commune de nos jours. En vain la Religion nous rappelle à des soins plus solides, & à des occupations plus sérieuses que celles du monde: en vain nous avertit-elle par des reflexions salutaires, que nous travaillons pour des biens passagers & périssables: en vain les livres saints nous disent-ils, qu'accumuler de grands biens sur la terre, c'est amasser un grand monceau de fable, qui au premier choc s'écroulera sur nos têtes, & qui perit à mesure que nous travaillons à l'accroître: en vain le Seigneur nous assure-t-il que le jour de notre plus grande élévation, est la veille de notre chute. Les soins des affaires temporelles, sont toujours malgré la Religion & ses maximes, les occupations les plus sérieuses de la vie de l'homme. Il n'y a que pour les besoins de notre ame que nous sommes oisifs & inappliqués. On s'empresse, on est vigilant pour tout le reste; l'affaire du salut toute seule est pour nous un amusement auquel nous ne voulons pas réfléchir: nous travaillons pour des biens frivoles, comme pour des biens éternels; & nous agissons pour des biens éternels & solides, comme pour des biens frivoles & passagers. Oui, quand il s'agit des choses de la terre, nous sommes forts, ardents, robustes; & dès qu'il s'agit de travailler pour les choses du Ciel, nous sommes foibles, froids, délicats. Rien ne nous rebute, rien ne nous décourage sur les soins d'une affaire temporelle; périls, fatigues, bassesses, perplexitez, travaux, hazards, pièges de nos ennemis, rien ne nous fait prendre le change, rien ne nous arrête. Mais il s'en faut bien que nous soyons prêts d'en souffrir & d'en faire autant pour l'importante affaire de notre salut; rien ne nous paroît plus rebutant, plus pénible; rien ne nous dégoûte davantage; quoi qu'il n'y ait rien que nous devions entreprendre avec

plus d'ardeur; rien n'est plus négligé que cette affaire du salut, quoi que la multiplicité des écueils & des obstacles y rende les chutes si ordinaires. *Le P. Massillon, Tome 2. Sermon sur l'affaire du salut.*

C'est une erreur bien déplorable que les hommes ayent attaché des noms propres & glorieux à toutes leurs entreprises de la terre, & que celle qu'on doit faire pour le salut, ne puisse trouver d'autre nom que celui d'amusement, ou d'occupation inutile. La science des loix, l'art militaire, sont regardés comme des entreprises de réputation & de gloire, que tout le monde revere & approuve: les mouvemens qu'on y fait, sont comptés parmi les sages du siècle pour les louables efforts d'une belle ame, pour des démarches glorieuses & honorables, pour d'ingenieuses intrigues: tout ce qu'on fait pour s'élever, s'enrichir, s'avancer, s'instruire dans le siècle, est compté parmi les hommes pour une profonde sagesse, pour une profonde pénétration d'esprit: tout ce qu'on employe pour arriver à un poste éclatant, au travers même de mille injustices, est regardé comme l'effet d'une rare prudence: & ce qu'on fait pour s'élever de la poussière à une haute fortune, est appelé la science des affaires, & l'entreprise d'un homme d'esprit. La science du salut toute seule est mise au nombre des occupations obscures & oiseuses; & il semble qu'elle n'ait rien que de méprisable & de rebutant aux yeux des hommes. *Le même.*

La seule  
affaire du  
salut est  
regardée  
comme une  
occupation  
basse, sans  
gloire &  
sans repu-  
tation dans  
le monde.

Je sçai que vous convenez que les agitations du monde & des affaires vous occupent presque tout entier, & qu'il vous reste très-peu de temps pour songer à votre salut; mais pour vous calmer, vous vous dites à vous-même, que vous y songerez tout de bon, lorsque vous serez arrivé à un état plus tranquille; que vous travaillerez comme il faut à cette importante affaire, lorsque vous serez déchargé du soin embarrassant de votre charge, de votre emploi, de votre commerce; que quand vous serez dans un âge plus avancé, que vous aurez mis ordre à vos affaires, établi vos enfans à votre place, vous songerez plus sérieusement & plus à loisir à votre salut; & qu'alors détaché des choses temporelles, vous ferez de l'éternité votre seule & unique affaire. Mais je dis que vous vous abusez d'une étrange manière: car vous regardez l'affaire de votre salut comme incompatible avec les occupations de votre état; mais ne pourriez-vous pas faire de ces mêmes occupations des moyens de salut? Vous y avez, dites-vous, trop d'obstacles; mais tous ces obstacles bien ménagés, peuvent devenir les voyes sûres de votre sanctification. *Le même.*

On remet  
d'ordinaire  
à penser à  
son salut à  
un autre  
temps, qui  
nous sem-  
ble plus  
propre.

Quand nous disons, que le salut est notre unique affaire, nous ne prétendons pas que chacun doive quitter sa condition, son emploi, abandonner toutes ses affaires temporelles, ne penser à rien dans le monde qu'à son salut; je dis seulement qu'on doit rapporter toutes les autres choses à celle-là; que nos pensées, nos desirs, nos démarches, nos entreprises soient réglées par la crainte du Seigneur & l'amour de sa gloire; en un mot, que l'affaire du salut soit le centre & le terme où toutes nos autres affaires viennent se rendre. Car de prétendre que travailler uniquement au salut, c'est quitter ses emplois, & renoncer à tout ce qu'on possède; c'est faire outrage à la Providence, qui a établi les états

Travailler  
à son salut,  
n'est pas  
renoncer  
absolument  
à toutes  
les autres  
affaires.



& les différentes conditions des hommes. Le même.

Celui-là ne peut passer pour prudent, qui ne pense pas à l'affaire de son salut.

Cet homme qui passe pour si habile, & qui se croit lui-même si entendu en toutes sortes d'affaires : cet homme qui prévoit de si loin les plus petites difficultés, qui les prévient avec tant d'adresse, qui prend des mesures si justes, qui n'omet aucune précaution, qui a pour maxime de ne jolier qu'à coup sûr; quand est-ce qu'il a pris de justes mesures pour l'affaire de son salut ?... Si c'est vivre en Payen de songer avec trop d'empressement aux choses nécessaires à la vie, que devons-nous dire de ce nombre presque infini d'affaires, d'entreprises, de projets, de desirs inutiles, qui remplissent notre esprit, qui assiègent notre cœur, qui nous occupent & qui nous accablent entièrement ? Est-ce une marque de prudence, de ne point penser à ce qui nous importe le plus ? Est-ce agir en Chrétien, que de ne penser presque jamais à ce qu'on deviendra, & à ce qu'on sera pendant toute l'éternité ? *Sermon manuscrit.*

Vaines excuses qu'on apporte pour ne point travailler à son salut.

Un grand Evêque de l'Eglise se servoit autrefois de cet argument pour convaincre de mauvaise foi un homme public, qui s'excusoit, comme on fait aujourd'hui, de servir Dieu, & de penser à son salut, sur ses occupations & ses emplois. Vous n'avez pas le loisir, dites-vous, de servir Dieu, & vous avez bien le loisir de lire les Poètes : car il n'y a pas un beau trait dans leurs ouvrages, pas une fleur que vous n'avez cueillie avec soin : *Floribus Poëtarum spiras* : Vous en êtes tout parfumé. Vous n'avez pas le temps de penser à votre salut, & vous avez bien le temps de lire les Orateurs : *Fluminibus Oratorum exundas* : Vous possédez toutes les graces, & toutes les richesses de l'éloquence. Vous n'avez pas le temps de rendre à Dieu ce que vous lui devez, & vous avez bien le temps de lire les Philosophes : vous sçavez toutes leurs opinions & toutes leurs sectes : *Vacat ut sis Philosophus, & non vacat ut sis Christianus* : Vous avez le loisir d'être Philosophe, & vous n'avez pas le loisir d'être Chrétien. Quand il faut étudier la science des hommes, vous avez le temps, & quand il faut étudier celle du salut, vous êtes accablé d'affaires. Je fais ici la même instance à tous ceux qui nous opposent leurs grands emplois, & leurs occupations continuelles, pour s'exempter tout de bon de penser à l'affaire de leur salut, & je leur demande, si ces emplois les empêchent de s'appliquer à une infinité de choses, qui ne sont d'aucune nécessité dans la vie : les visites, les conversations inutiles, les livres profanes, les nouvelles du temps, le jeu, les divertissemens, en un mot, ne trouvent-ils pas quelquefois leur place parmi ce grand nombre d'affaires ? Ils sont libres pour tout ce qui peut flater la cupidité, & ils ne le sont jamais pour ce qui peut édifier la charité : ils ont du temps pour servir le monde, & ils n'en ont jamais pour servir Dieu : ils ont assez de loisir pour se divertir, mais ils n'en ont point pour faire leur salut. Où est la raison, où est le bon sens, mais où est la prudence ? *M. de Saint Martin, Sermon pour le quatrième Dimanche du Carême.*

On fait pour la santé du corps, ce qu'on ne fait pas pour le salut de l'ame.

Ce que les hommes font pour leur santé, fait voir combien ils ont tort de faire si peu pour leur ame. Ils souffrent des incisions douloureuses pour guérir d'un abcès; ils gardent des régimes pénibles, ils se séparent de leurs affaires, & tout cela, pour acquérir une santé

fragile, & qui ne peut durer long-temps. Que ne devoient-ils point donc faire pour procurer à leur ame une santé parfaite, & une vie immortelle ? Et qu'y a-t-il de plus déraisonnable que le peu de soin qu'ils en ont, & l'éloignement qu'ils témoignent de la pénitence, & de tout ce qui peut troubler leurs plaisirs, ou qui paroît contraire à leur intérêt, & à leur fortune ? *Tris des Essais de Morale, Tome 5.*

Cette affaire ne reçoit point d'excuse, car que peut donner un homme qui puisse égaler le prix de son ame ? Ainsi les hommes sont injustes dès-lors qu'ils cherchent des excuses dans une chose qui n'en reçoit point. Il faut que chacun ait ce principe fortement établi dans son cœur, de ne préférer rien à son salut; la seule volonté d'y préférer quelque chose est criminelle. Il n'y a point d'attaches aux choses temporelles, pour petites qu'elles soient, qui ne puissent être un obstacle au salut, lors qu'on en fait l'objet capital de son amour. Combien y a-t-il de gens occupés du soin de leur subsistance, & dont toutes les pensées roulent autour de cet objet ? Quand une personne n'a pas l'amour de Dieu dans le cœur, il faut nécessairement que quelque créature devienne son Dieu. *Les mêmes.*

Il n'y a rien qui nous puisse dispenser de vaquer à l'affaire de notre salut.

La plupart des gens du monde sont si bien, qu'ils n'ont pas le loisir de se sauver. Ils se chargent d'affaires, d'engagemens, de nécessitez, qui occupent & qui accablent leur esprit, de sorte qu'il se trouve qu'ils n'ont presque point de temps à penser à eux, ni à donner à l'affaire de leur salut. Le train commun de la vie des hommes est tellement disposé, qu'à mesure qu'ils avancent en âge, leurs occupations se multiplient, & les nécessitez deviennent plus pressantes. Les jeunes ont d'ordinaire du temps de reste, & ils ne sçavent à quoi l'employer, parce qu'ils ne le veulent pas donner à leur salut, & que le monde ne les charge pas encore de beaucoup d'affaires. Mais si-tôt qu'on devient plus âgé, l'emploi devient plus grand, & il ne reste plus de temps pour soi. C'est ce qui arrive presque dans tous les ministères de la vie civile... Plus on vieillit, moins on a de temps à soi, plus on est accablé des affaires d'autrui & des siennes, plus on a de soins pour sa famille & pour les siens, plus on est lié à ses emplois par des intérêts plus pressans, plus ces emplois deviennent nécessaires pour la subsistance d'une famille, & pour la conserver dans l'éclat & dans l'honneur. *Les mêmes.*

Comme la plupart des gens du monde ne trouvent pas le temps de vaquer à leur salut.

Si ceux qui demeurent dans la jouissance du monde se veulent sauver (ce qu'ils ne peuvent faire qu'en vivant chrétiennement,) non seulement leur vie ne deviendra pas plus commode que celle des Religieux les plus reformez, mais elle deviendra plus pénible, plus incommode, & plus difficile. Ils sont obligés à la même fin, qui est de n'aimer point les créatures, & de résister au torrent de la concupiscence qui y porte; ils ne peuvent pas pratiquer le moyen le plus naturel & le plus facile d'éviter cet amour, qui est de se priver absolument de leur jouissance; il faut donc qu'ils pratiquent d'autres moyens pour s'en garantir, & tous ces autres moyens sont plus difficiles, & demandent de plus grands efforts, & une plus grande mortification intérieure. Plus ils sont exposés au torrent du monde, plus ils doivent fe roidir pour ne point être entraînez : car s'ils cessent un moment

Difficulté de faire son salut dans le monde.

ment



ment de faire effort au contraire, ils en seront emportez, & jouissant des créatures ils les aimeront, en les aimant ils s'y attacheront, en s'y attachant ils viendront à les préférer à Dieu. *Les mêmes.*

Le monde fait à la hâte & précipitamment tout ce qui regarde le salut; il n'a presque jamais de temps pour cela; s'il faut se disposer à une charge du siècle, soutenir un procès de conséquence, travailler à son établissement, & à sa fortune, on n'y plaint point le temps, on y en employe autant qu'il est nécessaire, l'on n'est point pressé ni impatient. Mais faut-il travailler à son salut, méditer les veritez opposées à ses défauts, prendre le repos nécessaire pour calmer ses passions, on croit ce temps perdu, on le regrette, on l'abrege autant que l'on peut. *Les mêmes.*

Que diriez-vous d'un homme qui chargé du poids d'un Empire se ferait, comme ce bizarre Empereur Romain, une occupation importante de chasser aux mouches, pendant qu'il negligeroit le gouvernement de son Etat. On ne fait mention que d'un homme qui ait été capable d'une semblable folie; la vôtre est-elle moindre? Vous êtes né pour vous occuper de la même affaire qui occupe Dieu de toute éternité, qui est la gloire, & votre salut; & vous vous abaîsez cependant à des soins frivoles; vous vous occupez tout entier de mille bagatelles, qui, quelque grandes que votre illusion ou votre aveuglement vous les fasse paroître, ne sont, après tout, que des amusemens d'enfant. Peut-on voir une conduire pareille sans indignation ou sans pitié? mais peut-on s'en reconnoître coupable sans confusion? *Le P. Neveu, dans ses Reflexions Chrétiennes pour toute l'année, Tome 2.*

Les plus grands desseins des Princes, les plus fameux exploits des Conquerans, comparez à l'affaire du salut, à en juger sainement, sont de véritables bagatelles, auxquelles la préoccupation & la coutume donnent le nom d'affaires, & de grandes affaires. Il n'y a rien de grand que ce qui est éternel, que ce qui est infini; tout le reste passe, tout le reste est borné, & par conséquent est moins que rien, comparé à l'éternité... Perdre Dieu, quel malheur! le perdre pour toujours, quel sujet de desespoir! le perdre pour un plaisir honteux, pour un plaisir d'un moment, pour un vil intérêt, quelle folie! mais être insensible à cette perte, quelle stupidité! *Le même.*

Cet homme est mort, dit-on, il a fait pendant sa vie de grands acquêts, il a laissé de grands biens, & une belle charge dans sa famille: ah, l'habile homme! s'il eût vécu plus long-temps, il eût encore fait sans doute une plus grande fortune: il n'a pas pourtant laissé que de bien faire ses affaires. Parlez mieux, ce sont là les affaires d'autrui, ce sont celles de ses enfans. Mais la sienne; mais celle de son salut; car ce sont là proprement ses affaires: hélas! il n'a pas eu le loisir d'y penser, la mort l'a surpris, & ne lui en a pas donné le temps; ah le grand fou! il a pensé aux autres, & il s'est oublié lui-même; & uniquement occupé des bagatelles d'autrui, il a entièrement négligé son unique & importante affaire. C'est ce qui revient à ce que dit l'E-

*Luc. 12. vangile: Sinite, hâc nocte animam tuam reputant à te: & qua parasti, quis erunt? Le même.*

On voit tous les jours avec quelle adresse, quelle activité, quelle ardeur les gens du monde se conduisent pour arriver à leurs fins

basses & temporelles. Ils ne perdent jamais de vue le but, où ils ont dessein d'arriver: ils n'oublient, ne negligent rien de ce qui peut servir à les y conduire: ils épiënt avec une vigilance inconcevable, ils ménagent avec adresse jusqu'aux moindres occasions qui peuvent avancer l'heureux succès de leurs entreprises: leur passion, non point inconsidérée & aveugle, mais éclairée & judicieuse, leur fait prévoir & découvrir les voyes les plus propres à réussir, & leur apprend à faire jouer avec autant d'adresse que de vigueur, tous les ressorts qu'il faut pour parvenir avec sûreté à leurs fins. Mais hélas! qu'il s'en faut bien que les enfans de lumière, comme parle l'Evangile, n'ayent une semblable application à la fin surnaturelle, pour laquelle Dieu les a faits; qu'il s'en faut bien qu'ils ménagent les intérêts de leur salut avec la même ardeur, que les gens du monde ménagent les intérêts de leur fortune! On ne doute point que les biens du Ciel ne méritent d'être recherchés avec plus de soin & d'activité, que les avantages périssables de cette vie; cependant la plupart sont éloignés de prendre, pour les acquérir, les mêmes soins, que les mondains prennent pour s'insinuer dans les bonnes grâces du Prince, ou pour se procurer un établissement un peu avantageux, quoi que passager dans le siècle. *M. de la Font, Entretien pour le huitième Dimanche après la Pentecôte.*

C'est à cette fin que Dieu a rapporté non seulement la création de cet Univers, & de toutes les parties qui le composent: *Omnia propter electos*; mais encore qu'il refere incessamment tout ce qu'il y a de plus grand, de plus excellent, de plus merveilleux dans l'ordre même de la grace. S'il a suscité dans l'Ancienne Loi tant de saints Prophetes, ce n'a été que pour faire entrer les hommes en la voye du salut, en les instruisant de ses volontez, & de leurs devoirs: s'il a inspiré aux Apôtres de parcourir avec tant de fatigues toute la terre, pour y répandre les lumières de l'Evangile: s'il a fait verser leur sang à tant de milliers de Martyrs avec une constance invincible, par la rigueur des plus effroyables tourmens: s'il a porté tant de Princes à fouler aux pieds les grandeurs les plus éclatantes du siècle, & à préférer l'humilité & la pauvreté religieuse à l'abondance des richesses & des plaisirs: s'il a suscité un si grand nombre de Docteurs, qui ont épuisé toute la force de leurs esprits & de leurs corps, à la défense des veritez de l'Evangile: s'il envoie de temps en temps des hommes Apôtoliques, qui renouvellent par leur zele toute la face de l'Eglise, & y retracent l'éclat de sa première beauté, en portant les peuples à la penitence, & à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, ce n'est qu'au salut des hommes qu'il a referé ces Prophetes, ces Apôtres, ces Martyrs, ces Docteurs, ces Prédicateurs, enfin tous les Saints. Mais faut-il s'étonner qu'il ait destiné au salut des ames tous ces grands hommes, puisque l'un des principaux emplois qu'il donne à ses Anges, c'est de les commettre à notre garde, & de les y attacher depuis le premier moment de notre vie, jusqu'à la fin, pour nous conduire au salut? Ne faut-il pas que ce salut soit bien cher, & bien considérable aux yeux de Dieu, pour obliger de si nobles intelligences à se rendre nos guides pour nous montrer le chemin du Ciel? *Le même.*

leur pour les biens temporels que pour le salut.

Dieu a referé à l'ouvrage de notre salut tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde.

On fait avec negligence tout ce qui regarde le salut.

La folie de ceux qui s'occupent à toute autre chose qu'à l'affaire de leur salut.

Les plus grandes affaires comparées à celle du salut sont des bagatelles.

Impudence, & folie de ceux qui negligent leur salut.



Combien  
notre salut  
a été cher  
à Dieu.

Qui l'auroit crû, & qui l'auroit pû se l'imaginer, que celui qui dans l'état de sa grandeur & de sa gloire est notre dernière fin, & à laquelle toutes les créatures se rapportent, dût lui-même prendre pour sa fin notre salut, dont il ne tire pour soi aucun avantage; & qu'il dût se rendre lui-même le moyen de notre salut, en épuisant tout ce qu'il est, & tout ce qu'il a, ses grandeurs, les biens, sa force, & sa vie à cet usage? O salut si peu estimé, & si négligé par les hommes, que tu es quelque chose de grand, & inestimable! Car s'il faut mesurer la valeur des choses par le prix qu'elles ont coûté; s'il faut qu'il y ait quelque proportion entre les récompenses & le mérite, je vous laisse à juger quel est le prix de ce salut, par le prix infini qu'en a donné le Fils de Dieu. Jugez-en; puisque ce salut lui tient lieu de récompense pour toutes les humiliations de sa vie, & les souffrances de sa mort. Dieu a livré son Fils à la mort, quoi qu'il fasse toute sa gloire, & qu'il soit l'objet éternel de ses complaisances, pour sauver les hommes coupables: *Proprio Filio non pepercit.* Ce Fils n'a point crû prodiguer son sang, de le répandre pour ce sujet. Ne vous semble-t-il pas que le salut d'une ame vaut autant que la vie d'un Homme-Dieu, puisqu'il en a fait un sacrifice, pour le mériter aux pecheurs, & qu'il l'a fait servir de remède pour la garantir d'un malheur éternel. *Le même.*

Ad Rom.  
8.

C'est notre plus grand intérêt de penser à notre salut.

Eccle.  
31.

Nous connoîtrons après la mort, que tous nos autres soins auront été inutiles, & que l'unique que nous devions avoir en vûe étoit celui de notre salut.

Psal. 89.  
Haie 59.

Après que la mort nous aura défilé les yeux, nous nous moquerons de tant de vains empressements, que nous aurons eu pour l'heureux succès de nos affaires temporelles; nous regarderons tout cela comme une occupation d'araignée, qui s'éventre pour faire de petits filers, qui servent seulement à prendre des mouches: *Sicut aranea meditantur.* Nous en jugerons comme Dieu & les Saints le font à présent, & nous verrons l'inutilité, & la folie de tous les soins qui nous ont détournés de penser à notre salut: *Cogitationes eorum cogitationes inutiles: non est iudicium in gressibus eorum.* Le Fils de Dieu a beau nous dire qu'il ne nous servira de rien d'avoir fait la conquête de tout le monde, si nous venons à perdre notre ame, si nous manquons à nous sauver; que toutes les autres pertes de biens, de réputation, d'emplois, de char-

ges, & de tout ce que nous aimons le plus, ne sont rien en comparaison de la perte du salut; que toutes ces autres pertes ne nous enlèvent que des biens, que la mort en peu de temps nous doit ravir, puisque nous n'en scaurions rien emporter avec nous en sortant de ce monde. Si vous avez perdu une belle terre par un procès, vous en pouvez acquiescer une autre: si vous avez perdu une grosse somme d'argent, vous pouvez la regagner une autre fois: si vous avez ruiné par vos excez votre santé, vous pouvez la rétablir par le secours & l'usage des remèdes; mais la perte du salut est une perte irréparable & sans ressource: *Quam dabit homo commutationem pro anima sua?* C'en est fait pour toute l'éternité, si nous venons à manquer une fois à faire notre salut. *Le même.*

Mat. 16.

Tel, diront les reprouvés, a été notre aveuglement d'avoir négligé notre salut, pour un établissement temporel, pour quelque bien, pour quelque charge, pour une vaine & trompeuse satisfaction: *Transferunt omnia illa tanquam umbra: quid nobis profuit superbia? aut divitiarum jactantia quid contulit nobis?* Toutes ces richesses, ces grandeurs, ces plaisirs se sont évaporés, & ont disparu comme une ombre; il ne nous en reste plus rien qu'un triste souvenir, & semblable à celui des songes. Falloit-il pour des choses si fragiles perdre notre ame, & notre salut? Falloit-il risquer une éternité bienheureuse pour des avantages dont la durée a été si courte, & la jouissance mêlée de tant d'amertumes? Falloit-il pour de si petits biens perdre le salut, hors lequel il n'y a que misère? Ne falloit-il pas plutôt renoncer à tous les gains, à tous les intérêts & les avantages du monde, que de hazarder ou de perdre notre salut? Y a-t-il profit ou avantage qui puisse dédommager d'une telle perte, ou qui puisse entrer en comparaison avec elle? Que l'exemple de ces malheureux nous rende donc sages à leurs dépens; entrons à présent dans les sentimens qu'ils auront alors, mais en vain, de l'importance du salut; regardons-le désormais comme la plus importante, ou plutôt comme la seule affaire importante que nous ayons; donnons-y notre principale & notre entière application; c'est là proprement notre affaire; toutes les autres ne sont que pour le temps & pour quelques années, celle-ci est pour toujours & pour toute l'éternité. *Le même.*

Suite du même sujet.

Sap. 5.

Je ne prétens pas exiger de vous, que vous abandonniez le soin de vos affaires temporelles, la conduite de votre famille, l'exercice de vos emplois, l'entretien de votre commerce; ces occupations prises comme il faut, ne sont point incompatibles avec le soin du salut; ce sont souvent les moyens que la Providence nous a marqués pour arriver à cette fin. Ce que je vous demande, en vaquant à toutes ces choses, est, que vous n'en fassiez point votre principale affaire, que vous ne vous y appliquiez point avec trop d'empressement, que vous ne les regardiez point comme votre fin, mais que vous ayez soin de rapporter toutes ces choses à Dieu, & à votre salut. Je vous dis ce que Saint Bernard disoit au Pape Eugene, dans le livre de la Considération qu'il lui a adressé. Je sçai que l'éminence du rang que vous tenez dans l'Eglise, vous engage à un nombre infini d'affaires, & d'occupations, qui ne peuvent manquer de dissiper beaucoup votre esprit, & partager

Il faut tellement avoir soin de toutes les autres affaires, que nous ne nous oublions pas nous-mêmes.

partagee



partager votre cœur. Mais mettez au nombre de vos affaires votre salut, & en prenant le soin de toute l'Eglise, ne vous oubliez pas vous-même. *Le même.*

Puisque nous avons perdu tant de temps, & que jusques-ici nous avons si fort négligé une affaire d'une si grande conséquence; prenons aujourd'hui la résolution de nous y appliquer tout de bon; de réparer par le bon emploi du temps qui nous reste, le mauvais usage que nous avons fait du passé; de regarder notre salut comme la seule affaire importante que nous ayons; de nous y porter avec une ardeur semblable à celle qu'ont les gens du siècle pour les affaires qu'ils ont à cœur; de ne négliger aucun des moyens, qui peuvent contribuer à l'heureux succès de cette affaire, & de nous exciter par la considération de notre paresse passée, comme font les voyageurs qui se sont trop arrêtés pendant leur route, à marcher avec plus d'activité dans la voye qui conduit au Ciel. *Le même.*

Ce qui marque encore mieux le peu d'attention qu'on apporte à cette affaire, & l'indifférence où l'on est à cet égard, est que si en certaines occasions, on prend conseil sur ce sujet, il semble qu'on ait envie d'être trompé. Pour tous les autres intérêts, on s'adresse aux gens les plus expérimentés, & les plus habiles en leur profession; mais pour l'intérêt du salut, le premier Directeur que l'on trouve, c'est celui que l'on prend; sur-tout s'il a la réputation d'être plus indulgent & plus accommodant que les autres. Combien de fois même consulte-t-on, si une chose est permise ou défendue, avec intention que ceux dont on prend conseil, le donnent conforme à la prévention que l'on a? On ne consulte point pour trouver les meilleurs moyens & les plus sûrs de se sauver; c'est pour choisir les plus incertains, pour embrasser ceux qu'on reconnoît être périlleux, pourvu qu'ils ne soient pas incompatibles avec les devoirs les plus essentiels du Christianisme. *Le même.*

Ceux qui ont un desir véritable de se sauver, n'entrent dans aucun état, n'embrassent aucun emploi, ne vaquent à aucune occupation, que par rapport à leur salut, il entre toujours dans toutes leurs délibérations; c'est cet intérêt qu'ils consultent avant toutes choses, & avant que de prendre aucune résolution; c'est ce qui les fait agir, ou qui les arrête; & parmi les différentes voyes qui s'offrent à eux, ils ne balancent point de choisir celle qui leur paroît la plus propre & la plus favorable à ce dessein. L'objet le plus ordinaire des prières qu'ils font à Dieu, c'est de leur faire connoître le genre de vie qu'il leur a marqué dans sa précieuse éternelle, pour arriver à ce bonheur; & quand ils l'ont une fois connu, il n'est point d'effort qu'ils ne fassent, de repugnance qu'ils ne surmontent, & d'obstacles qu'ils ne renversent pour l'embrasser. Quelque rude que soit la voye, où Dieu les appelle, fût-elle toute remplie de ronces & d'épines, elle n'a pour eux que des attraits, & des douceurs, ils l'embrassent avec une ardeur incroyable, si elle aboutit au Ciel. *Le même.*

Il faut souvent différer les autres affaires de la vie, parce que l'incompatibilité qu'elles ont ensemble, fait qu'on ne les peut entreprendre toutes à la fois; mais Dieu a voulu que l'affaire de notre salut ne fit obstacle à aucun de nos emplois, afin qu'il n'y eût au-

cune raison qui nous obligéât à la différer. C'est elle au contraire qui sanctifie toutes les autres occupations, & tout ce qui n'est pas sanctifié par cette vûe, est inutile, si peut-être il n'est pas injuste, & criminel. *Pris des Discours Chrétiens.*

Voulez-vous que la crainte que vous avez de ne pas faire votre salut soit raisonnable & utile, qu'elle imite la crainte de ceux qui appréhendent un naufrage. Dans cette appréhension, on se défait de tout pour se sauver: on jette dans la mer tout ce qu'on a de plus précieux. Et parce qu'on n'estime rien tant que la vie, on abandonne volontiers tout ce que l'on peut pour la sauver: la vûe du salut est l'unique chose qu'on envisage. Ah! étant dans le monde, vous êtes dans une mer orageuse; à tout moment il se présente des écueils. Si vous êtes raisonnable & prudent, l'unique chose qui vous doit occuper, c'est la vûe de votre salut; il faut vous défaire de tout ce qui peut l'empêcher, il faut décharger ce vaisseau, il faut décharger ce cœur. Ce bien vous est cher; mais il est malacquis. C'est un fardeau qui vous feroit périr, il faut s'en dépoüiller. Cette personne vous charme; mais l'attachement que vous y avez étant criminel, c'est un poids dangereux qui vous feroit faire naufrage infailliblement, il faut vous en défaire: *Pereat mundi lucrum, ne fiat anima damnium*, s'écrie Saint Augustin dans cette pensée: que tout le reste peuisse, charges, honneurs, richesses, pourvu que dans cette perte, & dans ce naufrage universel, nous sauvions la principale, & l'unique chose que nous avons intérêt de sauver, qui est notre ame. *Le P. Masson, sixième Sermon de l'Avent.*

Cet homme a fait en peu de temps une grande fortune; tout lui a réussi, les biens sont entrez en foule dans sa maison; charges, terres, credit, honneurs, tout a concouru, ce semble, à en faire un des plus heureux hommes du siècle; il a été riche, puissant, habile. Il a fait de grandes affaires, il est vrai; mais il n'a pas fait son salut, & il souffre pour jamais dans les enfers. Cet autre au contraire né pour les adversitez, & nourri dans l'amertume, n'a jamais eu un jour calme & serein; rien ne lui a réussi, negoce, projets, entreprises, tout a échoué. Il a mené une vie triste & obscure; beaucoup de fatigues, encore plus de déboires & de chagrins. Sa mauvaise fortune ne lui a pas fait des amis; on l'a regardé avec mépris depuis la déroute de ses affaires. On ne scauroit être plus malheureux sur la terre, il est vrai; mais cet homme a fait son salut; tous ses malheurs ont fini avec sa vie, il est saint, & il est éternellement heureux. Cet Ecclesiastique s'est distingué par son mérite, ou par la faveur; il a eu des amis, il a obtenu les plus riches dignitez; il a été élevé aux premières Prélatures. Grand train, grands honneurs, grandes magnificences; quelle vie plus délicieuse, & plus tranquille? La mort a troublé ses beaux jours: il a fallu paroître devant le Juge souverain, il a fallu rendre compte de son administration, & après avoir été heureux durant sa vie, il est perdu pour toujours après sa mort. Quelle consolation au contraire, quel bonheur pour ce saint Religieux, pour ce vertueux Prêtre, qui a vécu dans la dépendance, & dans l'obscurité? Appliqué à remplir avec ponctualité tous les devoirs de son état, il s'est acquitté avec édification des fonctions de son ministère.

D'dd

Tome IV.

Resolution qu'on doit prendre de penser plus serieusement à l'affaire de son salut, qu'on n'a fait par le passé.

On marque l'indifférence qu'on a sur cet e affaire, par le mauvais choix qu'on fait des moyens pour y réussir.

Ce que font ceux qui ont un véritable desir de se sauver.

Il ne faut point différer l'affaire de son salut.

Si l'on veut faire son salut, il faut éloigner tous les obstacles qui nous empêchent d'y réussir.

Peu importe qu'on ait été heureux ou malheureux dans cette vie.



re, Pauvre, humble, mortifié, il n'a pas fait grande fortune dans le monde, il est vrai; mais il est Saint: quelle dignité comparable à sa fortune dans l'autre vie? Et quel sort plus heureux que le sien? *Le même.*

Les dangers qu'il y a dans le monde pour le salut.

On peut dire que dans le monde tout est danger pour le salut. Nous vivons en pays ennemi, les chemins sont pleins de mauvais pas, l'air qu'on y respire est peu sain; tout y est plein de pièges, les objets tentent, les exemples entraînent: notre propre penchant au mal vaut lui seul tous les autres dangers. Ce monde est une mer orageuse, sans cesse agitée par les passions; elle est remplie d'écueils; les plus visibles ne sont pas toujours les plus dangereux; le calme y est autant à craindre que la tempête. Il faut se défier de tout, & sans cesse être en garde. On perit pour ne trouver pas assez de fond, ou pour être près du rivage. Pour peu qu'on perde de vue le Ciel, on s'égaré, & bien des gens échouent à la vue du port. La bonne fortune enivre, & la mauvaise accable; & l'une & l'autre exposent à de grands dangers le salut. Il y a des malheurs, sous lesquels la patience de bien des gens succombe; il y a aussi bien peu de prospérité qui ne soient au-dessus de la modération; elles nous aveuglent, nous transportent, & nous égarent. La prospérité élève l'homme par l'orgueil, l'amollit par la volupté, & l'appesantit par la paresse. Il faut un miracle pour éviter un poison si universellement répandu, & si bien préparé. Tout est danger, tout est tentation dans une haute fortune; les objets les plus charmans se présentent en foule; la contagion y est ordinaire, les pièges y naissent sous nos pieds; un rang, un emploi, une place de distinction, n'élèvent jamais si haut sans exposer à de furieux vents; une vie délicieuse est tout précipice; on a à craindre jusqu'à ses guides, tout y flate, & tout est dangereux pour le salut; de quelle vigilance donc, & de quelle précaution n'a-t-on pas besoin pour mettre dans ce monde en assurance son salut? *Le même.*

Sur le même sujet.

Le monde est une région où tout est danger pour le salut, & où la sécurité dans laquelle on y vit, est elle-même le plus grand de tous les dangers. Peu de conversations dans le beau monde qui n'ayent besoin ou de préceptifs ou de remèdes; peu d'entretiens qui ne blessent ou la pudeur ou la charité. La médifance s'y est si bien établie, qu'elle trouve place par tout, jusques dans le discours le plus familier; sans ce sel, tout y languit, tout y est fade; & après avoir flétri, déchiré, noirci la réputation de bien des gens, quelle réparation fait-on? quelle pénitence? Un âge usé, un accident fâcheux, une disgrâce bannira une personne des cercles, & des parties de plaisir; mais se donne-t-elle beaucoup de mouvemens pour guérir les playes qu'elle a faites, & quels frais fait-on pour dédommager bien des gens du tort insigne qu'on leur a fait? Que cela prouve le petit nombre des élus de Dieu dans le monde! Ces parties de plaisir si enjôitées, ces assemblées mondaines si fastueuses, ces Académies de jeux & de galanteries, ces repas splendides & délicats, sont-ce des aziles de l'innocence, & un abri contre la violence des passions? On y est cependant fort en repos, la joie y regne, pourroit-on raisonnablement ajouter, & la bonne conscience aussi. Quand on regarde toutes ces différentes scènes de sang froid, on sent

tout le danger, on en est effrayé; mais quand on se représente ces personnes de tout âge, & de toute condition, qui y courent avec joie, & en foule, que peut-on penser d'une multitude qui met sa joie à se perdre, & qui songe si peu à son salut? *Le même.*

Si nous nous sauvons, toutes les disgrâces passagères du monde, naissance obscure, condition vile, indigence, maladie, mépris, rien ne pourra en aucune sorte, alterer notre souverain bonheur; si nous nous damnons, toute la félicité passagère du monde, qualité, rang, emploi, puissance, honneurs, opulence, plaisirs, rien ne pourra en aucune sorte nous garantir d'un souverain malheur. Que vous en semble? nous importe-t-il beaucoup de nous procurer une éternité heureuse. Dans les affaires ordinaires on a toujours quelque ressource, sinon en cette vie, du moins en l'autre. Suis-je malheureux dans le monde, j'ai espérance d'être heureux dans l'autre vie. Dans l'affaire du salut il n'y a point de ressource, & quiconque se damne, il est damné pour toujours. Comprend-on de quelle importance, & de quelle conséquence est cette affaire? *Le Pere Croiset, dans ses Reflexions spirituelles.*

Si nous nous sauvons; peu importe qui nous ayons été, ou ce que nous ayons fait dans le monde, ou que nous ayons souffert.

Quel charme nous aveugle, quel enchantement nous séduit? On est raisonnable, on est sage en toute autre chose; il semble qu'on n'est stupide & déraisonnable qu'en matière de salut, c'est-à-dire, en la seule chose où il importe d'être sage. Car qu'importe au plus habile homme de l'Univers, au plus puissant Monarque du monde, d'avoir réussi, brillé, vaincu, triomphé sur la terre, s'il est damné? La plupart des hommes courent, s'avancent sans envisager la fin où ils doivent aboutir; pourvu qu'ils sachent multiplier les amusemens qui les distraient, & les charmes qui les empêchent d'apercevoir le précipice, où leur voye les conduit, ils sont contents; c'est là être sage. L'embarras des affaires du monde, le soin d'une famille, les devoirs d'une charge, les divertissemens, les plaisirs mêmes nous détournent, & ne nous laissent pas le loisir de penser à notre salut; s'il nous reste encore une teinture de Religion, un rayon de bon sens, dès-lors qu'une chose nous empêche de travailler à notre salut, doit-elle être pour nous un plaisir, un devoir, une affaire? Il n'y a point d'emploi ni d'état, qu'il ne fallût quitter, s'il étoit incompatible avec le soin du salut. On jette tout dans la mer pour éviter un naufrage. Une éternité bienheureuse vaut bien une vie de quelques jours. Cependant il est certain qu'il n'y a point d'emplois qui ne puissent conduire au Ciel, quand on les prend dans les vûes de Dieu. Les Saints ont fait servir à leur sanctification, les mêmes occupations dont les reprovez ont fait un si méchant usage. Ce sont nos passions qui nous embarrassent, & non pas notre état. *Le même.*

Suite du même sujet, &c.

De bonne foi, l'affaire de notre salut nous occupe-t-elle beaucoup; & en nous y appliquant si peu, sur quel fondement espérons-nous d'y réussir: nous qui jugerions qu'un homme ruineroit certainement ses affaires temporelles, s'il ne s'y attachoit pas plus que nous nous appliquons à l'affaire de l'éternité. Dieu nous avoit donné toute la vie pour y travailler, & il avoit jugé qu'il n'en falloit pas moins pour y réussir; il nous plaît d'en juger autrement; & nous prétendons tous être sauvés, quoi que nous soyons fort en

On s'occupe peu de l'affaire de son salut.



peine de trouver seulement quelques mois entiers dans notre vie uniquement employez à cette seule affaire. On risque ainsi un bonheur infini, & l'on s'expose tranquillement à un malheur éternel, qui renferme & qui surpasse tous les autres malheurs! Nous savons que le temps est court, que la mort nous presse, que chaque moment peut être le dernier; & que si c'étoit ici le dernier moment, notre perte seroit inévitable. Ceux qui fremissent en faisant cette reflexion, seront-ils désormais moins indolens sur cette grande affaire? Nous avons fait cent fois ces reflexions effrayantes; nous sommes au bout de notre carrière; & l'affaire de notre salut est-elle beaucoup avancée? *Le même.*

Le salut a les difficultez; & quelle autre affaire n'a pas les siennes? Ne coûte-t-il rien pour s'avancer à l'armée, pour s'enrichir dans le negoce, pour faire fortune dans toute sorte d'état?... Quel homme ne sent pas les difficultez qui se trouvent dans son état & dans son emploi? Que de veilles, que de sueurs, que de chagrins? La peine en rebute-t-elle beaucoup? A moins de vouloir passer pour insensé, qui s'avise de demeurer oisif sous prétexte qu'il y a de la peine à s'appliquer à ses affaires? Et dans quel rang met-on dans le monde ceux qui prennent un si méchant parti? N'y aura-t-il donc que l'affaire du salut pour laquelle il soit permis de n'être pas raisonnable, & dans laquelle on puisse manquer de conduite & de bon sens sans se décrier? Cependant eussiez-vous réussi dans tout le reste, si vous ne faites pas votre salut, en vain vous vous flattez d'être sage, vous ne l'êtes pas. Quand les difficultez qui se trouvent à faire son salut, seroient encore plus grandes qu'on ne se l'imagine, y auroit-il à délibérer s'il faut les vaincre? Mais il n'est pas vrai que ces difficultez soient telles qu'on le dit. *Le même.*

Le salut est une affaire difficile; pourquoi le dissimuler, puisque le Sauveur nous le declare si ouvertement dans l'Evangile? Il ne nous ménage point là-dessus. C'est cette vigne qu'il faut cultiver avec tant de soin, si on veut qu'elle fructifie: c'est ce champ qu'il faut labourer avec tant d'ardeur, qu'il n'est pas permis de s'amuser, ni de regarder derrière soi. C'est ce tresor caché qu'on ne peut trouver sans creuser bien avant. C'est ce negoce, où l'on ne doit épargner nul soin pour faire valoir les talens. C'est cette pierre précieuse qu'on doit acheter au prix de tout son bien, si on ne l'a pas; & si on a été assez malheureux pour la perdre après l'avoir acquise, qu'il faut chercher avec le dernier empressement, jusqu'à tout renverser pour la trouver. C'est ce chemin rude & étroit, par où peu de gens ont le courage de marcher. C'est cette porte si étroite où il est si difficile d'entrer. Le Sauveur pouvoit-il nous rendre cette verité plus sensible qu'il l'a fait, par toutes ces comparaisons & ces paraboles? Le salut est donc une affaire difficile. En effet, que d'obstacles s'y opposent, que d'ennemis la traversent! obstacles du côté de la concupiscence qu'il faut dompter, des passions violentes qu'il faut moderer, des sens déreglez qu'il faut mortifier, des habitudes inveterées qu'il faut arracher, des objets également agréables & funestes qu'il faut fuir, des occasions dangereuses qu'il faut éviter, des engagements forts qu'il faut rompre. Quelle fermeté, quelle force ne faut-

il pas pour tout cela? mais quel courage ne faut-il pas pour combattre les ennemis qui traversent notre salut? La chair, ennemi domestique, d'autant plus à craindre, que nous le craignons moins. Le monde, qui nous séduit par ses maximes, qui nous attire par ses promesses, qui nous entraîne par ses exemples. Le demon, ennemi puissant & artificieux, vigilant & cruel, qui se fait une affaire de notre perte, pendant que nous ne nous en faisons pas une de notre salut. Pour se sauver, il faut donc du courage & de la fidelité. *Le P. Nepveu, Tome 2. de ses Reflexions Chrétiennes.*

L'affaire du salut est proprement notre affaire, parce que tout le profit en est pour nous. Dans les autres affaires, celui qui travaille n'est pas souvent celui qui en a le profit. Un laboureur sème & moissonne; mais ce n'est pas souvent pour lui. Un pere se donne la peine d'amasser du bien; mais c'est pour enrichir ses enfans; & souvent pour faire des ingrats. Un Juge achete bien cher une charge, c'est-à-dire, la necessité de se faire la victime du public. Que lui en revient-il? Un vain honneur. Celui qui sème, dit le Sauveur, n'est pas toujours celui qui moissonne: *Alius est qui seminat, & alius qui metit.* Mais dans l'affaire du salut, celui qui travaille, est celui seul qui en a tout le profit: personne ne le partage avec lui. Si vous semez, dit Saint Paul, vous cueillerez une moisson proportionnée à la semence que vous aurez jetée. Si vous priez, si vous jeûnez, si vous donnez l'aumône, si vous mortifiez vos sens, si vous crucifiez votre chair, tout le profit en sera pour vous; mais un grand profit, puisqu'il ira jusqu'au centuple pour cette vie, & jusqu'à l'infini pour l'autre. *Le même, Tome 1.*

Le salut est notre affaire, parce que si elle réussit mal, toute la perte en sera pour nous. Personne ne la partagera avec nous. Dans les affaires avantageuses, mais hazardeuses, on fait des societez, on cherche des assurances; on aime mieux avoir moins de profit, pourvu qu'on coure moins de hazard; & partager avec les autres le gain, pourvu qu'ils partagent avec nous la perte. Mais en matiere de salut, il n'y a ni societé, ni caution. Il faut courir seul le hazard: tout le profit & toute la perte nous regardent personnellement, chacun travaille pour son compte. Cet homme de bien qui a tant de zele pour votre salut, qui y a pris tant de peines, qui s'en est fait son affaire, aura part au gain, si elle réussit; mais non pas à la perte, si elle ne réussit pas. Ce qui fera même votre perte & votre condamnation, fera son profit & son merite. *Le même.*

Quand Dieu envoya son Fils au monde, il ne lui donna qu'une seule commission; & cette unique affaire dont il le chargea, ne fut autre que celle de notre salut, comme la plus proportionnée à sa grandeur, & la plus favorable à sa gloire. Bien qu'il engage les hommes dans mille differens exercices, il veut pourtant qu'il n'y ait qu'une seule occupation sur la terre, & que nous n'ayons point d'autre affaire dans le temps, que celle de l'éternité. C'est là que nous devons étendre tous nos soins, & dans la diversité de nos emplois, n'ayant point d'autre but que celui-là, nous n'aurons aussi point d'autre affaire; & le seul ouvrage de notre vie sera celui-là même qui a merité d'occuper toute la sagesse de Dieu,

D d d 2

Pourquoi l'affaire du salut est proprement notre affaire.

Joann. 4.

Ad Gal.

C'est encore notre affaire, parce que la perte sera toute entière pour nous.

L'affaire de notre salut a été celle du Fils de Dieu, qui s'est fait homme pour cela.

Il y a de la difficulté à faire son salut, mais il faut nécessairement la vaincre, on

L'affaire du salut est difficile, & il faut faire tous les efforts pour y réussir.



Soit dans l'éternité pour en former le projet ; soit dans le temps pour en ordonner l'exécution. Cependant appliquez à toute autre chose, nous ne pensons presque jamais à celle-ci, & bien loin d'en faire notre unique affaire, nous n'en faisons pas même une affaire. Nous trouvons du temps pour les occupations les plus indifférentes, & nous n'avons jamais de loisir pour celle qui est d'une nécessité indispensable, & d'une conséquence éternelle: nous sommes toujours dans le mouvement sans faire une démarche vers ce terme bienheureux, & ne songeant presque jamais à l'unique chose, qui demande toutes nos occupations & toutes nos pensées; nous accablons nos esprits d'une infinité de soins inutiles. *Pris d'un Discours sur ce sujet, qui se trouve dans le Recueil des Pièces présentées à l'Académie Française en l'année 1675.*

Tout le monde est accablé d'affaires; & l'on ne voit presque personne occupé de celle de son salut. Allez dans toutes les maisons, vous y rencontrerez des affaires; cherchez tous les hommes, vous les trouverez en affaires; & si vous entrez en conversation avec eux, ils ne vous entretiendront le plus souvent que de leurs affaires; sans que celle du salut & de l'éternité tombe jamais dans leurs discours, & même dans leurs pensées. De plus, un procès, une charge, le soin d'une famille, la conduite d'une armée, le gouvernement d'un Etat, ne sont-ce pas autant de différentes occupations dignes d'être appelées de grandes affaires? Toutes ces considérations n'empêchent pas que je ne sois tenue, conformément à l'Oracle de l'Evangile, qu'il n'y a point d'autre affaire dans le monde que celle du salut; soit parce que toutes les autres comparées à celle-là, ne sont nullement considérables; soit parce que rapportées à celle-là, comme à leur fin principale, elles ne produisent pas des soins différens, & ne font toutes ensemble qu'une même occupation. *Le même.*

Le Fils de Dieu a tout entrepris & tout souffert pour ce dessein, afin de nous inspirer le courage d'en vaincre toutes les difficultés, & d'en surmonter tous les obstacles. Qui peut comprendre le prix du salut éternel, dit le Pere de l'Eloquence Chrétienne, puisque cette infinie Sagesse, qui connoit parfaitement le mérite de chaque chose, n'a rien épargné pour ce sujet, & n'a point fait de difficulté de sacrifier son repos, son honneur & sa vie. Cependant nous n'en faisons aucun état, encore que ce soit notre affaire; & bien loin d'y travailler sous d'aussi rigoureuses conditions, que cette divine Personne, qui n'y avoit point d'autre intérêt que les nôtres, nous refusons d'y faire seulement quelque réflexion; comme si nous appréhendions de troubler notre repos, pour nous procurer un repos immortel; & comme si ce grand ouvrage, qui a servi d'exercice au Fils de Dieu pendant tout le cours de sa vie, n'étoit pas digne d'occuper un moment de la nôtre. *Le même.*

Prudence du monde, que tu es aveugle dans tes propres lumières, & insensible à tes véritables avantages! Jusqu'à quand seras-tu indifférente pour ton propre intérêt, & l'affaire de ton salut, qui est l'unique affaire que tu dois embrasser avec ardeur? Jusqu'à quand seras-tu contraire à la sagesse de Dieu, qui est l'infaillible règle de ta conduite? Si tu donnes de si sages conseils à ceux qui consultent tes oracles sur les choses présentes, ne donne-

ras-tu jamais de salutaires avis sur les choses futures, qui sont si dignes de tes prévoyances? Si tu prens des moyens si propres pour réussir dans tes projets, feras-tu abandonner l'unique voye qui te conduit à ta dernière fin? Et si tu prononces de si judicieux arrêts sur les choses humaines, & périssables, seras-tu toujours injuste dans les jugemens que tu fais des choses éternelles & divines? Les grands soins font cesser les petits, & lorsque nous sommes pressés d'une affaire de la dernière conséquence, nous avons peine à songer aux autres moins considérables. Il est raisonnable, dit judicieusement Saint Eucher, que les choses les plus importantes tiennent le premier rang dans nos pensées; & sur ce principe, dont on ne peut disconvenir, il faut que l'affaire de notre salut l'emporte sur toutes les autres, & qu'elle tienne nos esprits entièrement occupés, comme n'étant pas seulement la principale, mais encore l'unique. *Le même.*

L'homme n'a rien de plus cher que sa vie, puisqu'il veut bien sacrifier ce qu'il a de plus précieux pour la sauver. Qu'est ce donc qu'il plaindroit pour sauver son ame, & pour jouir de cette vie éternelle & immortelle, qui vaut infiniment mieux que celle du corps? Je sçai qu'on hazarde, & qu'on abandonne même tous les jours son salut pour les biens & les avantages du monde. Mais distinguez le temps de la passion, d'avec celui de la conscience. Quand la passion prévaut & l'emporte, alors l'estime du salut cesse & disparaît, parce que c'est un nuage épais qui nous cache le Ciel; & nous dérobe l'éternité; mais quand la conscience vient à percer, & à dissiper ce nuage, alors le monde disparaît à son tour, & l'éternité se présente à nous dans un jour; qui nous la montre préférable à toutes choses: alors il n'y a plus rien que nous ne veuillions perdre pour elle. Richesses, honneurs, plaisirs, amis, parens; tout cède à ce grand & incomparable intérêt. Il en est justement comme du Marchand: tandis qu'il est dans l'ardeur de son trafic, occupé à négocier sur la terre, il ne songe qu'à ramasser des marchandises; on diroit que sa vie ne lui est rien au prix de son profit; il travaille, il s'expose au chaud & au froid; il hazarde sa santé, & sa vie même pour remplir son navire qui est à l'ancre. Mais est-il sur mer attaqué d'une furieuse tempête, qui le menace d'un naufrage inévitable, s'il ne veut décharger son vaisseau? Alors il témoigne que sa vie lui est plus précieuse que tout le reste, puisqu'il jette ses marchandises dans les abîmes, pour la sauver. C'est ainsi qu'il faut juger d'un homme qui a un peu de Christianisme & de Religion. *Auteur anonyme.*

On veut se sauver; mais on le veut moins principalement: car si vous voulez bien vous examiner, vous trouverez que votre première & principale volonté, n'est pas de faire votre salut. La première chose que vous voulez, & que vous voulez préférablement à tout, c'est de vous établir, de faire votre fortune, & de vous pousser dans le monde; la volonté de faire votre salut en cet état, ne vient qu'après: c'est une volonté dépendante & subordonnée: aussi n'agit-elle qu'autant que la volonté première & principale, qui est en vous la dominante, veut bien le lui permettre. On veut se sauver; mais on le veut d'une volonté abstraite & confuse; on le veut d'une volonté froide & inefficace; on le veut

Pourquoi l'affaire du salut est notre grand & notre unique affaire.

AD IN

Combien notre salut a coûté au Fils de Dieu.

La prudence mondaine est aveugle en cette affaire, quelque éclairée qu'elle soit pour toutes les autres.

Combien notre salut nous doit être cher, & il n'y a que la passion qui nous empêche de le préférer à tous les autres biens.

Volonté inefficace que les hommes ont de se sauver.



Indirectement, & par reflexion ; on le veut dans l'intention, & non pas dans l'exécution ; dans la speculation, & non pas dans la pratique. Que fait en vous cette volonté que vous dites avoir de vous sauver ? Elle est mêlée & confondue avec mille autres volontés, qui l'empêchent de se faire sentir, & qui l'étouffent. Le desir de s'avancer, de se mettre dans un poste considerable, ou de s'enrichir : ce sont là les volontés sensibles & distinctes... Jamais volonté ne fut plus sterile que celle que vous avez de vous sauver ; car que produit-elle ? Regle-t-elle votre esprit ? remue-t-elle votre cœur ? influence-t-elle sur vos pensées & sur vos actions ? Rien de tout cela : vous voulez vous sauver, & vous renoncez aux moyens nécessaires pour cela. Toute volonté de la fin, si elle est sincere & veritable, renferme celle des moyens ; quelle volonté de la fin est donc la vôtre, qui exclut les moyens d'y parvenir ? Vous le voulez, mais c'est après coup ; vous le voulez, mais c'est du bout des lèvres ; vous le voulez, mais vous ne faites rien pour vous procurer ce bonheur. *Livre intitulé : Le bon goût de l'Eloquence Chrétienne.*

Il faut que les choses, qui sont les premières & les principales, tiennent le premier rang dans notre esprit, & soient le premier objet de nos soins, & que notre salut, qui est notre grande & souveraine affaire, soit la souveraine cause de toutes nos inquiétudes : il faut que le salut nous occupe, non seulement comme la première chose, mais aussi comme la seule qui nous doit occuper. Il faut que nous ayons autant d'affection de mettre ce salut au-dessus de toutes les autres choses, qu'il les surpasse toutes, & qu'il merite de leur être préféré. Notre application doit être souveraine à l'égard de Dieu ; elle doit être tres-grande à l'égard de notre ame. Mais ces deux applications de notre ame à l'égard de ces deux sortes d'objets, sont de telle nature, qu'étant toutes deux capitales & nécessaires, on ne sauroit jamais separer l'une de l'autre. Que sert à l'homme d'acquiescer tout le monde, s'il souffre la perte de son ame ? Il n'y a donc certainement nulle consideration d'intérêt & d'utilité, qui puisse jamais subsister, lorsqu'il s'agit infailliblement de la perte de son ame. Tous les gains & tous les avantages du monde sont moins que rien, quand on souffre un dommage qui regarde le salut ; car comment pourra-t-on recevoir un profit & un gain de quelque maniere que ce soit, lors que l'ame ne sera plus en état de le sentir ?... Si les biens qu'on nous propose, ne sont pas capables de nous attirer à les rechercher, au moins que les maux que nous apprehendons, nous forcent à les fuir ; puisque notre salut consiste en ces deux choses : à jouir des biens éternels & infinis, & à être délivré des maux extrêmes qui durent toujours. *Le même.*

Le salut repare en un moment toutes les pertes & tous les égaremens de la vie ; mais si nous manquons à nous sauver, que nous servira d'avoir été riches & puissans dans le monde ? que nous servira d'avoir été fort éclairé, fort habiles, fort sçavans, si nous sommes éternellement malheureux ? Tout l'Univers ligué contre un homme, ne peut lui enlever le Ciel, ne peut pas même troubler le moins du monde son bonheur, s'il est sauvé. Tout l'Univers conspirant pour un hom-

me, ne peut le rendre, je ne dis pas heureux ; s'il est damné, mais même moins miserable. Helas ! que sert donc à l'homme de gagner tout le monde, s'il perd son ame ? Et que pourra-t-on lui donner en échange qui puisse le dédommager de la perte qu'il aura faite ? N'est-il pas étrange, que tout le monde convienne, que de toutes les affaires que nous avons en main, l'affaire du salut soit la plus importante, qu'elle soit la seule importante ; & que ce soit cependant celle que nous négligeons davantage, & que nous ayons le moins à cœur ? Erude, negoce, divertissemens, entretiens, emplois, tout nous paroît important, tout nous occupe ; mais faut-il s'appliquer serieusement à l'affaire de son salut ? C'est toujours trop tôt, & ce qui est plus étrange, on n'a jamais le loisir. Certainement, il faut qu'on ait bien peu d'idée du salut éternel, puisqu'on s'en met si peu en peine ; voudroit-on ne mettre pas plus de temps, ni plus d'application à ses affaires temporelles ? Et quel succès attendroit-on, si l'on n'y mettoit ni plus d'application, ni plus de temps ? Quel est l'homme si peu zélé, si peu charitable, qui pût négliger davantage notre salut, que nous le négligeons nous-mêmes, si notre salut dépendoit autant de lui, qu'il dépend de nos soins ? *Le même.*

Tout ce qu'on appelle grandes affaires dans le monde, ne sont pas, à proprement parler, des affaires. Du moins ce ne sont pas nos propres affaires ; puisqu'en les faisant, nous faisons plutôt les affaires d'autrui que les nôtres ; & ce n'est gueres que pour ceux qui viendront après nous, que nous travaillons. Il n'est point d'affaire qui ne se puisse terminer par un autre. L'affaire du salut est l'unique qu'on ne peut faire que par soi-même, & dont l'on ne peut se dispenser sans se perdre sans ressource. C'est là cet unique nécessaire, dont Jesus-Christ nous parle si souvent ; c'est là notre unique affaire : unique, parce que c'est celle-là seule qui soit d'une extrême consequence, & dont le succès néanmoins dépend en quelque maniere de nous ; unique, parce que c'est la seule qui merite toute notre application ; unique enfin, parce que c'est la seule qui dépende de notre application. *Le même.*

Le salut est l'unique affaire de tout le monde : du Roi, dans le gouvernement de son Royaume ; du Prélat, dans les soins qu'il doit prendre de son Diocèse ; de l'homme de lettres dans ses études ; de l'homme d'épée dans son état ; du Marchand dans son commerce ; de l'Artisan dans son métier. Il n'est pas nécessaire que l'homme soit Roi, Prélat, Soldat, Marchand ; il n'est pas nécessaire qu'il soit sçavant, qu'il soit habile ; mais il est absolument nécessaire qu'il fasse son salut : *Propter unum est necessarium.* Dans les affaires ordinaires on a toujours quelque ressource. Quiconque n'a pas fait cette affaire, n'a rien fait, & il ne sera plus en état de rien faire, &c. *Le même.*

Nous ne sommes sur la terre que pour faire notre salut ; Dieu n'a point eu d'autres desseins en nous créant, & en nous conservant sur la terre que notre salut & sa gloire ; serons-nous donc bien reçus à la mort, à dire : Nous avons fait de grandes choses dans le monde ; nous nous y sommes fort distingués par notre esprit, par notre adresse ; nous y avons amassé de grands biens ; nous avons

Le salut est notre affaire propre, & à laquelle nous devons travailler par nous-mêmes.

Le salut est l'affaire de tout le monde.

Nous serons sans excuse devant Dieu, si nous avons négligé notre salut.

Extrait de la seconde lettre de S. Eucher, à Valerien, touchant le soin du salut.

De l'importance de l'affaire du salut, par comparaison avec toutes les autres affaires.



même travaillé avec succès au salut des autres, nous n'avons négligé que le nôtre; c'est-à-dire, nous avons tout fait, hors la seule affaire pour laquelle seule vous nous aviez créé. Que nous sert-il que Dieu nous ait donné la lumière de la raison, si elle nous devient inutile dans la seule chose pour laquelle elle nous a été donnée? Hélas! nous ne nous en servons qu'à former & à conduire des desseins de nulle conséquence. *Le même.*

Nous voulons notre salut; mais nous ne le voulons pas comme il faut,

Nous voulons le salut: car où fut jamais l'insensé qui ne le vouloit pas? Mais nous le voulons d'une volonté generale, & indéterminée: on s'en tient à des desirs vagues, sans descendre jamais aux moyens. Nous le voulons d'une volonté inefficace & sans action; nous le voulons d'une volonté foible & lâche: le moindre obstacle nous arrête, & les plus legeres difficultés nous rebutent. Dès qu'il faut mettre la main à l'œuvre & travailler, nous assujettir à certains devoirs indispensables, à certaines pratiques, à certaines regles, le courage nous manque, & nous nous rendons. Nous le voulons d'une volonté étroite & bornée: nous sommes prêts à prendre telle & telle voye, à faire telle & telle chose; mais rien au-delà. Est-ce ainsi, nous dira Dieu, que vous vouliez tout le reste? est-ce ainsi que vous vouliez la guerison d'une maladie mortelle? est-ce ainsi que vous vouliez le gain d'un procès? Ah! combien de ces volontez steriles & sans effet! Dieu ne les reprochera-t-il pas, en les rejetant comme de fausses volontez? ... Non, non, Chrétiens, ne nous flatons pas, en disant que nous voulons nous sauver: c'est imposer à Dieu, & nous démentir nous-mêmes; puisqu'au même temps nous nous rendons malgré nous mille témoignages secrets, que le salut est de toutes les choses du monde celle que nous voulons le moins, & que nous nous efforçons moins de vouloir. *Le Pere Bourdalouë, Sermon de la prédestination.*

Nous pensons à toute autre chose qu'à la fin, pour laquelle nous sommes créés, qui est de servir Dieu, & mériter par là un bonheur éternel.

Distracts par la multiplicité des objets, étourdis par le tumulte, occupez de vains amusemens, entraînez par le torrent du mauvais exemple, nous passons notre vie sans penser pour quelle fin nous sommes au monde; mais l'obligation indispensable que nous avons de tendre sans cesse à cette fin, de ne rien faire que pour cette fin, ne passera jamais. Le feu n'est pas plus fait pour échauffer, ni le soleil pour éclairer, que l'homme pour aimer Dieu, pour le servir, & par ce moyen mériter un bonheur éternel. Ce n'est même que pour nous aider à parvenir à cette fin, & à faire notre salut, que Dieu a créé cette multitude presque infinie de créatures, n'y en ayant pas une, qui prise en elle-même, ne nous fournisse une raison pour le connoître, un motif pour l'aimer, & un moyen pour le servir. Nous ne sommes donc dans le monde que pour cela, c'est là la fin de tous les hommes; mais tous les hommes vivent-ils pour cette fin? C'est là l'unique nécessaire dont parle l'Evangile; mais le regarde-t-on comme tel? *Le Pere Croiset, dans ses Retraites, pour un jour de chaque mois.*

Il s'en faut bien qu'on s'isole pour Dieu & pour son salut, ce qu'on fait pour les affaires du monde.

on pas qu'ils sont sur la terre pour toute autre chose? Combien de fois la qualité de serviteur de Dieu cede-t-elle à la qualité d'homme de robe, d'homme d'épée? Combien de fois les maximes du monde l'emportent-elles sur les devoirs de Chrétien? Chacun à ses desseins, chacun va à ses fins: il faut bien qu'on soit peu persuadé que Dieu est notre fin dernière, que nous sommes créés pour le posséder; puisqu'on se met si peu en peine de rendre à cette fin. Il n'est point de vérité dans le Christianisme qu'on apprenne plutôt que celle-là, & il n'en est point à laquelle on pense moins, & de laquelle on soit moins touché quand on y pense. Accoutumé que l'on est presque dès le berceau à entendre dire que l'homme n'a été créé que pour servir Dieu, & qu'il n'est sur la terre que pour faire son salut, on n'est nullement touché de ce que ces mots signifient, peut-être n'en a-t-on jamais bien pénétré le sens, & beaucoup moins prévu les conséquences. Car s'il est vrai que je ne suis dans le monde que pour servir Dieu, & faire mon salut, il ne doit pas y avoir une seule action de ma vie, qui ne se rapporte à cette fin, & je ne sçai s'il y en a une seule dans toute ma vie que j'aye faite en cette vue. *Le même.*

On n'est au monde que pour servir Dieu, & pour faire son salut; c'est ici la vérité fondamentale de notre Religion; vit-on conformément à cette vérité si importante? C'est la maxime capitale de l'Evangile, tout roule sur cela, c'est la base sur quoi tout porte, & à ne consulter que nos mœurs, nos sentimens, & notre conduite, diroit-on que Dieu est notre dernière fin, & que nous sommes créés pour un bonheur éternel? On pense à tout; mais puisqu'on ne pense point à son salut, ne diroit-on pas que le salut est compté pour rien? On trouve du temps pour tout, excepté pour travailler à son salut; on pense à tout, excepté à soi-même; on s'occupe de tout, excepté de ce qui nous touche de plus près, & à ce qu'il nous importe le plus de penser. *Le même.*

On pense à tout le reste, excepté à son salut.

Nous devenons semblables à des avares, qui souvent pour épargner un écu en perdent cent: nous nous mettons en peine d'un héritage temporel, & nous négligeons un héritage éternel: nous perdons un temps précieux, qui nous seroit si nécessaire pour acquérir le Ciel, & nous l'occupons à des bagatelles: car quel autre nom peut-on donner à toutes les choses du monde? S. Augustin n'a-t-il pas raison de les comparer à des jeux d'enfants, dont les personnes sages doivent se rire: *Majorum nugæ negotia vocantur.* Et ces bagatelles, comme les appelle l'Ecriture même, nous privent des biens les plus véritables & les plus solides: *Fascinatio nugæcariis obscurat bona.* Livre intitulé: *Instructions Chrétiennes, Instruction pour le 20. Dimanche après la Pentecôte.*

Nous négligeons le soin de notre salut pour nous amuser à des bagatelles.

Nous voyons par une expérience generale de ce qui se passe dans le monde, les soins & les travaux des hommes; les peines qu'ils prennent, & les mouvemens qu'ils se donnent, ou pour acquérir les biens temporels, ou pour éviter les maux de la vie. Hé! n'y aura-t-il qu'un bien infini, ou un malheur éternel qui seront négligés? Que fait-on pour acquérir le Ciel, ou pour éviter l'enfer? Que l'on rentre ici dans soi-même, & que l'on regarde avec attention, l'application que nous donnons à toutes les autres choses, ce que nous faisons tous les jours depuis le

Sap. 4

Le peu de soin que l'on prend de son salut.



matin jusqu'au soir ; quelle part la grande & importante affaire du salut y a-t-elle ? Y pensions-nous comme à un chef-procès ? y travaillons-nous comme à tout ce qui regarde la vie présente ? O Dieu, quelle différence ! Mais quelle application y donnons-nous, lors même que nous y pensons ? Y sommes-nous appliqués avec une attention pareille à celle que nous donnons à ce qui regarde une vie qui passe si vite ? Hé quoi donc ? l'éternité ne fera-t-elle pas une telle impression ? Ah ! nous ne le savons que trop. Si l'on prie, si l'on veut s'appliquer à Dieu & aux choses éternelles, notre imagination n'est remplie que de distractions ; mais s'il arrive quelque affaire temporelle un peu considérable, l'esprit & le cœur s'y appliquent avec la dernière attention. *M. Boudon, livre intitulé : Le Chrétien inconnu.*

On pourroit se sauver par les mêmes peines & les mêmes travaux, que l'on prend pour se perdre éternellement.

Au fond, on ne demande à l'homme pour le salut, & pour une éternité de bonheur, que les mêmes peines qu'il se donne pour se rendre éternellement misérable. Quelle peine se donne-t-on pour les honneurs & pour les richesses ? Le cœur se trouve souvent déchiré par des passions contraires, qui ne lui laissent aucun repos. On court les mers, on entreprend des voyages au bout du monde, on sacrifie son sommeil, & l'on passe tristement les nuits à chercher les moyens d'avoir une charge un peu considérable ; on est à tous momens entre la crainte & l'espérance. Combien de fausses joies ? Combien de véritables peines ? Que de tempêtes excitent notre orgueil ! que de malheurs il nous attire ! Dieu demande moins à l'homme pour le rendre heureux, que le démon n'exige de lui pour le tourmenter éternellement. Si l'on avoit seulement la moitié des inquiétudes pour le salut, qu'on a pour le bonheur passager de cette vie, on seroit infailliblement sauvé. Quand on aime quelque chose, on n'y trouve plus de peine, dit S. Augustin ; si vous aimez Dieu, votre fardeau sera léger ; on demande de bonnes œuvres ; mais il suffit de s'y attacher pour les rendre faciles. Les vertus deviennent douces & aisées à l'âme, à proportion qu'on les pratique, & qu'on les aime. Tel homme qui ne pouvoit souffrir les premiers abords de la pénitence, y a trouvé dans la suite des joies & des consolations, qui ne peuvent s'exprimer ; ayez de l'ardeur pour votre salut, & toutes les difficultés s'évanouiront. *Auteur anonyme.*

Les austérités & les mortifications sont plus nécessaires dans le monde, que dans les cloîtres, parce qu'il y a plus de dangers pour le salut.

Ne me dites point, comme autrefois on disoit à Saint Chrysostome, pour se sauver il faut donc se retirer dans les déserts. Ah ! est-ce donc que le renoncement à soi-même, le pardon des injures, la tempérance, la modestie, l'humilité, le détachement de la terre, ne sont plus que des vertus de cloître ? Ah ! il en coûte bien plus à l'âme fidelle de se sauver dans le monde, qu'aux Solitaires de se sauver dans la retraite. Il est bien plus difficile d'être ferme dans les dangers, humble dans les grandeurs, tempérant dans les mets délicieux, pénitent dans les occasions de mollesse, doux & patient dans les pertes de biens, qu'au milieu des cloîtres, où aucun de ces dangers ne se rencontre. Et cependant si nous ne pratiquons point cela dans le monde, nous sommes perdus. Mon Dieu ! les saintes austérités seroient-elles plus nécessaires dans les cloîtres, où les occasions sont plus rares, les grâces plus fortes, les chûtes moins fréquentes que dans le monde, où tout est plein de pièges, où tout est couvert d'écueils, où tout

excite au mal, où tout séduit ; & où enfin l'on ne peut se sauver qu'avec une attention toute singulière. Quelle illusion ! quelle erreur ! de croire que des hommes éloignés de tous dangers, aient plus de besoin de mortification & d'austérité, que les mondains ? *Le P. Massillon, Sermon de la Samaritaine.*

Dieu est bon, dites-vous : le Fils de Dieu est mort pour nous ; voudroit-il nous damner ? Que ce principe est beau, & qu'il nous seroit salutaire, si nous savions en tirer de plus justes conséquences ! Mais voici, mon cher Auditeur, ce que j'ai à vous répondre. Si Dieu ne vous a pas fait pour vous perdre ; pour quoi vous perdez-vous donc ? Il ne vous a pas fait pour pecher, pour violer la loi ; pour quoi l'offensez-vous donc ? J. C. est mort pour vous sauver ; pourquoi vous damnez-vous donc ? pourquoi refusez-vous de travailler à votre salut, comme il y a travaillé ? La belle réponse à faire au Fils de Dieu ! Seigneur, n'avez-vous pas eu assez de peine ; étoit-il juste que j'en eusse ? Il vous sied bien de vous prévaloir de sa Passion, ennemi que vous êtes de la croix. Ce sera sur la bonté même de Dieu, & sur la Passion du Sauveur, que vous serez condamné. Qu'ai-je épargné, vous dira-t-il, pour votre salut ? J'ai tout fait pour vous ; qu'avez-vous fait pour moi ; ou plutôt qu'avez-vous fait pour vous-même ? Qui étoit le plus intéressé dans cette affaire, de moi, ou de vous ? *Le P. Cheminai, Tome 3. Sermon sur la difficulté du salut.*

Il ne faut point tant s'attacher sur la miséricorde de Dieu, que nous ne travaillions nous-mêmes à notre salut.

Mettez à l'heure de la mort un homme qui ait possédé des richesses immenses, qui ait joui de tous les plaisirs, qui soit arrivé au comble de la gloire & de la grandeur, & qui ayant réussi en tout, ait uniquement négligé l'affaire de son salut ; & demandez-lui dans ce dernier moment : *Quid prodest ?* Que vous servent tous ces biens, ces plaisirs, ces grandeurs ? *Quid prodest ?* Tout cela est passé ; tout cela est à votre égard, comme s'il n'avoit jamais été. Mais votre âme que vous avez négligée, que vous avez perdue, ne passera pas ; mais les peines qui sont les suites funestes de cette négligence, de cette perte, ne passeront pas. Mettez-vous vous-mêmes dans ce dernier moment ; tâchez d'entrer à présent dans les sentimens que vous aurez alors sur vos desseins ambitieux, sur la vanité de vos projets, sur l'empressement que vous avez pour amasser des biens, pour établir votre fortune, & vous dites à vous-mêmes, ce que vous vous direz alors : *Quid prodest ?* Les damnez-mêmes ne reconnoissent-ils pas cette vérité jusques dans l'Enfer, lorsqu'ils disent : *Que nous a servi notre orgueil, que nous ont servi nos richesses ?* &c. Ils raisonnent admirablement, mais inutilement, parce que c'est trop tard. *Le P. Neveu, dans ses Exercices.*

De quoi servirait tout ce que nous aurons acquis, si nous perdons notre âme.

Si la perte du Ciel pouvoit être compensée par un bonheur temporel ; si les avantages de cette vie pouvoient entrer en comparaison avec la félicité de l'autre, il seroit juste de partager ses soins ; mais puisque toutes les esperances du siècle ne sont rien à l'égard de celles de l'autre vie, il est sans doute que les choses de la terre ne doivent tenir dans nos cœurs que le rang qu'elles ont en effet ; que nous ne devons donner que des soins passagers à des biens périssables ; & que nous sommes obligés à nous appliquer sans réserve, à ce qui doit décider de notre sort. Or telle est à notre égard l'affaire de notre

Il faut donner tous ses soins à l'affaire du salut, qui tenent les mérites tous.



salut: le bonheur & le malheur de tout l'homme en dépend, & pour le corps & pour l'ame, & pour le temps & pour l'éternité: de sorte que si on la fait bien, tout l'homme est sauvé pour jamais, & si on la fait mal, tout l'homme est perdu sans ressource. *Essais de Sermons, pour le quatrième Dimanche après la Pentecôte.*

On ne veut pas efficacement se sauver,

Je remarque que quand nous voulons quelque chose, nous y pensons, nous la demandons, nous faisons tout ce que nous pouvons pour l'obtenir: de sorte que vous ne pouvez pas dire que vous vouliez une chose, quand vous n'y pensez pas, quand vous ne la demandez pas, quand vous ne faites rien pour l'avoir. Certes on peut dire que la dernière pensée de la plupart des Chrétiens, est celle de l'éternité, & de leur salut. On écarte, on éloigne cette pensée le plus qu'on peut; on en détourne son esprit, & quelquefois malgré qu'il en ait; c'est une reflexion trop incommode & trop chagrinante; elle troubleroit tous les plaisirs; elle banniroit tous les divertissemens: on ne penseroit plus ni à compagnies, ni à spectacles, ni à promenades; le monde ne seroit plus qu'un désert de Solitaires & de Penitens; & c'est tout cela qu'on ne veut pas: on veut se divertir, & bannir de son esprit toute autre pensée que celle du plaisir; & moi je conclus de là, qu'on ne veut pas se sauver. *Les mêmes, pour le Lundi de la semaine de la Passion.*

On est assez convaincu de la nécessité du salut, c'est le cœur qu'il faut toucher, pour le vouloir.

Ce n'est point par de profonds raisonnemens que je prétens établir aujourd'hui la nécessité de travailler à son salut; ce n'est point l'esprit qu'il s'agit de convaincre; je n'ai ni erreur à combattre, ni nouvelle lumière à vous donner sur l'importance du salut; les moins empressez à la conquête du Royaume de Dieu, sont d'accord avec les plus fervens; & souvent les moins reglez en font des leçons aux autres. Mais lorsqu'il faut exécuter dans la pratique ce qu'on a senti avec tant de vivacité dans la speculation; c'est alors qu'on sent la pesanteur & l'engourdissement de son cœur. *Sermon manuscrit.*

C'est une extrême folie de s'occuper de toute autre chose que de l'affaire de son salut.

Les notions les plus communes de la foi suffisent, pour faire voir que c'est une extrême folie de s'occuper de toute autre chose que de l'affaire de son salut, & de n'en faire pas le principal de ses soins: ce qui peut & ce qui doit finir, ne peut entrer en comparaison avec l'éternité, qui n'a point de fin; tous les plus grands projets des hommes, leurs plus vastes desseins, les plus importantes affaires qui ne regardent que cette vie, doivent finir avec la vie même. Il n'y a rien d'éternel au monde que le salut, & ce qui y a quelque rapport: de quel poids doivent donc être toutes ces choses, en comparaison du salut? Donnez-moi, disoit dans cette vûe Saint Bernard, le plus bel esprit, le plus habile politique, le plus grand genie, & le plus éclairé qu'il y ait jamais eu, qui raisonne juste sur toute chose, qui soit le mieux instruit des regles pour le gouvernement d'un Etat, qui ait le plus d'adresse pour démêler les causes les plus embrouillées, & qui prévoye de plus loin les suites & les événemens des entreprises; si avec cette grande vivacité d'esprit, & cette profonde penetration, il ne fait pas sa capitale affaire de son salut, c'est un insensé; toutes ses lumieres ne sont que tenebres, il manque de bon sens & de jugement, ne sachant pas ce qu'il lui importe le plus de sçavoir, &

qui devoit être le principal objet de son application & de ses recherches: *Nescierunt, neque intellexerunt, in tenebris ambulans*, dit le Prophete Royal. *M. de la Font, Enretien pour le huitième Dimanche après la Pentecôte.*

Disons-nous souvent à nous-mêmes: *Quid faciendo vitam aeternam possidebo?* Que faut-il faire pour me sauver? Il n'y a rien que je ne sois prêt à quitter; rien que je ne sois prêt à entreprendre; rien de si penible que je ne sois prêt à souffrir, pour m'assurer une éternité bienheureuse: ce sera là désormais l'unique objet de mes pensées; ce sera mon unique affaire, dont la consideration l'emportera sur toutes les autres: je ne veux plus désormais regler tout ce que j'aurai à faire, que par rapport à ce salut: je n'entrerai jamais dans aucun emploi, sans avoir bien examiné s'il peut être utile ou préjudiciable à mon salut: je vais renoncer aux plus grands avantages qu'on puisse m'offrir, non seulement s'ils y font obstacle, mais s'ils m'en font courir quelque risque: car enfin, à quelque prix que ce soit, & quoi qu'il en coûte, il faut se sauver; puis qu'il ne me serviroit de rien de m'être rendu maître de tout le monde, si je viens à me perdre, & à me damner sans ressource, & pour toute l'éternité. *Le même.*

Nous ne sommes créés que pour Dieu; toutes nos actions lui appartiennent; tout ce qui ne va point à lui est perdu; tout ce qui ne contribue point à nous rendre heureux dans l'éternité est inutile. Tirez les conséquences. J'ai donc agi comme une personne insensée, autant de fois que j'ai travaillé pour le monde, pour mon amour propre, & pour mes passions; & cela, grand Dieu! quel intervalle occupe-t-il dans ma vie, où à peine puis-je trouver un petit nombre d'actions, qui ayent été véritablement & purement pour vous? Il faut donc que je me regarde, selon l'expression de l'Ecriture, comme un enfant de cent ans. Il faut que je commence à compter d'aujourd'hui, & que je regle si bien mes intentions & ma conduite, qu'au moins à la fin je puisse dire que j'aurai un peu vécu pour celui, pour qui je devois toujours vivre. *M. Tiberge, dans sa Retraite, premier jour.*

Ne serions-nous pas insensés, si personne ne pouvant partager avec nous les dangers de notre mort, nous passions notre vie à servir uniquement les autres, sans rapporter nos services à notre salut & à nos avantages éternels? Un sujet doit servir son Prince, mais dans la vûe de trouver après la mort la récompense de sa fidélité & de son zele. S'il arrive qu'en mourant, il n'ait fait autre chose que servir son Prince, sans avoir songé à servir Dieu en même temps, sur qui retombera l'inutilité de sa vie? Un pere doit travailler pour ses enfans; s'il ne se propose d'accomplir chrétiennement son devoir, en prenant toutes les peines que demande leur établissement: en sortant du monde, il aura établi ses enfans, & n'aura rien fait pour lui-même; c'est-à-dire, il mourra pour son propre compte, & aura vécu pour le compte d'autrui. Un ami doit agir pour rendre à un ami les bons offices dont leur liaison les rend mutuellement redevables l'un à l'autre; s'il oublie que l'amitié n'adoucirait point l'horreur de sa mort, & qu'il doit se disposer à ce terrible passage, il se trouvera seul & abandonné. Un Magistrat doit administrer la justice avec une intégrité inviolable;

Psal. 81. Résolution de travailler tout de bon à l'affaire de notre salut.

Luc. 104.

Nous ne sommes créés que pour Dieu, & pour lui rendre notre salut.

Si nous ne pensons à notre salut, nous travaillons pour les autres, & non pas pour nous.



violable : si l'on n'y prend garde, les obligations de sa charge emportent tout son occupation, tout son temps ; & à moins qu'il ne pense à se sanctifier, en le consacrant à la félicité des peuples, il ne fera rien pour la sienne, & la fin de sa vie, qui l'intéressera seul, n'aura rien que d'affreux pour lui. Tous les hommes, quelque emploi qu'ils exercent, & en quelque condition qu'ils soient, doivent avoir en vûe leur salut, comme la fin à quoi doit aboutir tout le reste. *Livre intitulé : Remarques sur divers sujets de Religion & de Morale, Tome 2.*

Il faut faire ceder toutes les autres affaires à l'affaire du salut.

C'est un premier principe en matière de sagesse humaine, qu'il faut faire ceder les plus légers intérêts, aux intérêts les plus considérables ; & sur cela il n'y a pas deux sentimens parmi les hommes. Les enfans de ténèbres plus prudents à leur manière, que les enfans de lumière, savent mettre de l'ordre & de la subordination dans leurs soins, & à proprement parler, on n'a de véritable sagesse dans le siècle, qu'autant qu'on sçait donner de préférence aux plus grands intérêts, mis en compromis avec les moins grands. D'où vient donc que dans la pratique les hommes n'agissent pas conformément à cette règle, qu'ils dirige pour les affaires du temps ? La principale affaire de l'homme, c'est le salut : nous en sommes convaincus par la foi ; il faut faire ceder les moins importantes affaires aux plus importantes : nous en sommes convaincus par la raison. D'où vient donc cette indolence pour le salut, ce dérangement de préférences que nous donnons aux affaires du temps sur celles de l'éternité ? C'est, dit Saint Augustin, manque de prudence & de reflexion : *Non respicimus ad rei momentum.* Sermon manuscrit.

L'affaire du salut est une affaire universelle. Au regard de diverses conditions, Dieu les a partagées, selon son bon plaisir ; mais voici une occupation qui nous rassemble tous. Il suffit de naître ce que nous sommes pour y avoir part. Toute créature intelligente a un rapport essentiel avec la souveraine vérité, & toute créature libre est indispensablement tournée vers la souveraine félicité. Ainsi, dans la poursuite du salut, le marchand & l'artisan sont confondus avec l'homme de robe, & l'homme d'épée. Le thiaré n'en est détaché pas le Pontife ; les soins du gouvernement n'en exemptent pas les Rois ; l'esprit ou la stupidité n'en exemptent pas les sçavans ou les plus grossiers ; un peu moins d'ambition nous épargneroit bien des mouvemens dans la poursuite de nos prétentions : mais à l'égard du salut, c'est une affaire essentielle attachée au fond de l'humanité ; je cesserois d'être homme, si je cessois d'avoir obligation d'y travailler. Je puis avoir raison de faire cesser les travaux de mon emploi ; mais je n'en puis avoir, & Dieu ne m'en peut faire naître, qui me dispensent des soins de mon salut & de mon éternité. Que cette reflexion, Chrétiens, est capable de me faire tout ceder à l'affaire de mon salut ! *Le même.*

C'est une grande impudence de se donner tout aux affaires d'autrui, & s'oublier soi-même.

Souvent avec bien des travaux nous ne faisons que les affaires d'autrui. Le Monarque veille, medite, negocié pour les intérêts de son Etat ; l'homme d'épée s'expose pour la gloire du Prince, ou pour la sûreté publique ; l'homme de robe prodigue son temps & son loisir à servir des ingrats, ou des inconnus ; l'artisan travaille pour les nécessitez,

ou pour les délices du citoyen ; & ce citoyen amasse pour un héritier méconnoissant & prodigue. Ignosez que nous sommes, jusqu'à quand ignorerez-vous nos personnels & nos véritables intérêts ? Au regard du ciel & du salut, toutes nos démarches seront pour nous ; nous n'en partagerons le fruit avec personne ; c'est un dépôt que nous remettons entre les mains de Dieu, & que le juste Juge ne conserve que pour nous seuls. Hé quoi ! disoit Saint Bernard, écrivant au Pape Eugene, qui avoit été son disciple : O mon pere & mon fils tout à la fois, est-il donc bien possible que vous ne conserviez pas pour vous-même un peu de ces soins que vous prenez pour le gouvernement de l'Univers : *Soli te negas tibi.* Ne faites que vous prêter au public, ne vous y livrez pas, & retenez pour vous la meilleure partie de vous-même : *Estis & tu de habentibus unus.* Le même.

C'est une conclusion du principe que nous avons établi, que l'affaire de notre salut est notre unique affaire. Supposé donc ce principe incontestable, que le salut, c'est cet unique nécessaire dont parle l'Evangile, que tout le reste n'est que de bienfaisance, & de pur amusement ; regner, conquérir, s'enrichir, s'aggrandir, établir sa famille, sans y joindre le salut, c'est vanité, c'est inutilité. De ce principe il s'ensuit, que quand bien même le Seigneur nous auroit ordonné de nous separer de tout commerce, pour ne songer qu'à lui ; d'aller habitans des forêts, mediter jour & nuit sur la loi, il faudroit nous y resoudre ; puisqu'enfin tout le reste est inutile. Mais grâces à vous, Seigneur, vous vous êtes contenté à moins ; vous n'avez pas voulu troubler la suite de nos occupations, & déconcerter l'ordre de la société humaine. Ce que vous avez prétendu, Seigneur, c'est que sans cesser d'administrer nos biens, de gouverner nos familles, nous rapportassions tout à vous, & nous fissions tout servir à l'unique nécessaire. Tout ce qui y conduit directement, comme la priere, l'aumône, & la pratique de toutes les vertus chrétiennes : tout ce qui nous en détourne, en nous efforçant de l'éviter, ou d'en faire le sujet de notre penitence, si nous l'avons commis ; & enfin tout ce qui paroît indifférent, par une droite intention de s'en servir pour cette fin. *Le même.*

Pour se sauver, il faut le vouloir comme Dieu le veut, efficacement ; c'est à-dire, employer les moyens pour cela. Un Dieu y a employé ses travaux, ses souffrances, sa vie, son sang, & il n'a rien épargné, rien ménagé ; il a tout mis en œuvre, prédications, miracles, préceptes, conseils. Vous vous y êtes employé, ô mon Dieu ! de tout vous-même. Mais vous, mon cher Auditeur, pouvez-vous dire que vous le voulez, vous qui êtes dans cette habitude vicieuse, que vous ne vous efforcez jamais de vaincre ? vous le voulez, vous qui ne prenez aucun moyen pour en venir à bout ? vous le voulez, vous qui demeurez dans cette indolence pour toutes les choses qui regardent le salut ; dans cette negligence de tous vos devoirs ; dans ce peu de soin que vous prenez de dompter vos passions, & d'éviter les occasions du péché : pouvez-vous dire que vous le voulez, en considerant ce que vous faites ? Est-ce le vouloir, &c. *Auteur anonyme.*

Malheur à nous, si pour faire les affaires

C'est un premier principe en matière de sagesse humaine, qu'il faut faire ceder les plus légers intérêts, aux intérêts les plus considérables ; & sur cela il n'y a pas deux sentimens parmi les hommes.

Il faut faire ceder toutes les autres affaires à l'affaire du salut.

Qu'il faut tout faire servir à l'affaire du salut.

Il faut faire ceder les moins importantes affaires aux plus importantes : nous en sommes convaincus par la raison.

Tout le monde dit qu'il veut se sauver ; mais peu le veulent en effet.



Contre ceux qui travaillent au salut des autres, & qui négligent le leur propre.

des autres, nous négligeons les nôtres ! Malheur, & aux flambeaux qui se confument & se perdent en éclairant les hommes, & aux canaux qui donnent toute l'eau qu'ils reçoivent, & qui n'en conservent point pour eux ! Malheur à ces miroirs ardents, & glacez en même temps, qui reçoivent les rayons du soleil, & qui les laissent passer, ou les réfléchissent sans en retenir un seul ; qui échauffent tout ce qu'il y a de plus froid ; qui amollissent ce qu'il y a de plus dur ; qui embrasent tout, & qui demeurent cependant froids comme glace. *Le P. le Valois, lettre 1. sur la Retraite.*

Ceux qui ont soin de toutes les autres affaires, & qui négligent celle de leur salut.

Quoi, Monsieur, les affaires d'autrui seront des affaires pour vous ; des affaires temporelles, des devoirs de civilité, des divertissemens, seront des affaires pour vous ; & l'affaire de votre salut ne sera pas une affaire ? Toutes les autres mériteront votre temps & votre application ; & celle-ci ne méritera pas que vous y pensiez ? Ignorez-vous donc de quoi il s'agit dans cette affaire ? Ne savez-vous pas qu'il n'y va de rien moins, que d'avoir un Dieu pour éternel ami, ou pour éternel ennemi, que d'acquiescer ou de perdre le Ciel, & avec le Ciel la possession éternelle d'un bien infini, que d'encourir ou d'éviter l'enfer, & avec l'enfer un malheur également infini & éternel ? Avez-vous une affaire comparable à une affaire de cette conséquence ? Toutes vos affaires ensemble, toutes les affaires de tout le monde ensemble sont-elles comparables à cette seule affaire ? *Le même.*

Il ne faut point différer à penser à l'affaire pressante du salut.

Ne différez pas d'y penser tout de bon, & ne dites pas, que vous employerez au soin de votre conscience le premier loisir que les affaires vous donneront. Si vous ne prenez du loisir, les affaires ne vous en donneront jamais, elles se suivent les unes les autres, & engagent de telle sorte, qu'avant que d'en voir une finie, vous en avez toujours quatre commencées. C'est une chaîne dont vous ne sçauriez trouver le bout, & de laquelle vous ne vous tirerez jamais, si vous ne la rompez : *Abrumpatur illa interminabilis secularium negotiorum catena ; primas apud nos curas, qua prima habentur, obtineant.* Ce fut le conseil que donna autrefois S. Eucher à Valerien, & je prens la liberté de vous le donner aujourd'hui. Rompez cet enchaînement infini d'affaires seculières ; que votre première & souveraine affaire ait désormais vos premiers & vos plus grands soins. *Le même.*

On ne peut se sauver sans peine, & sans travail.

Je conviens d'abord que l'on trouve de grands obstacles dans les différentes conditions du monde : car à Dieu ne plaise, que je veuille élargir la voye étroite de l'Évangile ; les routes de la vertu sont toujours rudes & épineuses, dans quelque état que l'on soit : mais prétend-on se sauver sans qu'il en coûte ? le Ciel ne mérite-t-il rien, & le monde seul mérite-t-il qu'on fasse tout pour lui ? Si on veut faire sa fortune, si on veut s'avancer auprès des Grands, que de contrainte, que de sujétion, que d'assiduité ne faut-il pas ? Que de concurrens à écarter, que d'embûches à éviter, que de chagrins à dévorer ! Voudroit-on que le plus excellent de tous les biens, & le seul qui peut rendre l'homme heureux, s'acquît sans peine ; tandis que les moindres avantages de cette vie mortelle, & de peu de durée, ne s'achètent qu'à force de constance, de soin, & de travail ? *Pris du Recueil des Pièces présentées à l'Académie Française en l'année 1703. Discours second.*

La science du salut n'est autre chose, que la connoissance des veritez fondamentales de la Religion, & du culte que nous devons à Dieu ; c'est la guide de la raison, qu'elle conduit comme par un filet précieux dans ce labyrinthe affreux où nos erreurs la jettent à toute heure. On peut dire que c'est une ligne de communication entre le Ciel & la terre, un canal par lequel les notions divines coulent dans le cœur de l'homme, une échelle par laquelle Dieu descend sur la terre, & l'homme monte dans le Ciel ; en un mot, la science du salut, c'est la Foi Chrétienne. Qui croira, sera sauvé, voilà la doctrine de l'Auteur du salut. *Pris du même Recueil, Discours 4.*

De la science du salut.

Quelle est notre infensibilité, & notre malheur, lorsque vifs & ardents à poursuivre de fragiles intérêts, nous sommes si languissans, & si froids dans la grande affaire qui devoit seule nous occuper ! Lorsque secondant avec ardeur les desseins d'un homme qui nous protège, & qui nous facilite les moyens de nous enrichir, nous avons tant d'indifférence, & de lâcheté à répondre aux vûes de la divine miséricorde qui nous ouvre les trésors, & qui nous exhorte à y puiser ! Sera-t-il dit que pour notre conversion, & notre sanctification, nous n'aurons que de foibles & de languissans desirs, pendant que nous avons tant d'empressement & de chaleur à satisfaire nos passions, & à suivre tous les mouvemens d'une cupidité déreglée ? Y eut-il jamais d'aveuglement pareil ? *Pris du Dictionnaire Moral, 1. Discours de la miséricorde de Dieu.*

Nous n'avons que de foibles desirs de notre salut.

Il n'y a point de temps, point de moment, où je ne puisse faire mon salut : pour quoi ? par ce que tout ce que Dieu me donne de talents, de biens, d'état où je me trouve, le temps que je possède, Dieu a choisi tout cela pour mon salut. Cela étant évident, il n'y a point de doute, qu'exerçant ces fonctions & ces emplois que la Providence m'a donnez ; les exerçant, dis-je, dans la vûe d'accomplir les desseins de cette même Providence, le temps que j'y employe est utile à mon salut. Vous êtes, dites-vous, occupé à votre établissement, aux affaires publiques ; vous ne pouvez pas servir Dieu avec tous ces engagements ; & moi je vous dis que vous devez aller à Dieu par ce chemin même. Dieu ne vous a-t-il pas mis en cet état ? C'est son œuvre que vous faites, & vous la faites sans reflexion, que c'est à lui à qui vous obéissez : de quoi vous plaignez-vous, puisque vous pouvez travailler à votre salut, & aller à Dieu dans tous les momens de votre vie ? Cela n'est-il pas bien consolant ? Il n'y a pas un seul moment où Dieu n'ait attaché mon salut : de manière que si je le laisse perdre, ce sont autant d'occasions que je laisse échapper. *Le P. de la Rue, Sermon pour le Mardi de la semaine de la Passion.*

Il n'y a point de moment auquel nous ne puissions faire tout fait.

On convient aisément de la nécessité qu'il y a de travailler à son salut : toute la difficulté est de trouver du temps pour cela ; car c'est l'excuse la plus ordinaire de ceux qui n'y pensent pas. Ce sont, disent-ils, les affaires qui occupent, qui absorbent tout notre temps ; est-ce que l'affaire de notre salut n'est pas une affaire ? En aurons-nous jamais une qui nous touche de plus près, & qui nous soit de plus grande conséquence ? Hélas ! nous n'avons proprement que cette seule affaire, toute la vie ne nous est donnée que pour y travailler ; Dieu n'a pas jugé que pour y réussir il y falût donner moins de temps. Si nous sommes malades, le

On s'excuse de penser à son salut sur la multitude de ses autres affaires.

soin



soin de notre santé nous fait quitter tout autre soin; qu'on soit en danger de perdre un procès, ou un héritage, qu'il survienne à un ami, à un parent une affaire fâcheuse, on s'interdit durant les mois entiers toute autre affaire, & l'on ne pense qu'à celle-là: alors, dira-t-on, c'est une nécessité; & n'en est-ce pas une aussi pressante de sortir de l'état du péché, que de relever d'une maladie? N'est-il pas aussi nécessaire de ne pas perdre le Ciel, que de conserver un héritage? Quelle affaire nous intéresse plus que le salut de notre âme? *Le P. Croiset, Tome premier de sa Retraite spirituelle.*

Nous ne sommes au monde que pour nous sauver, & travailler à cette affaire.

C'est là la grande & l'unique affaire de tout le monde, c'est là notre dernière fin; on n'est pas sur la terre pour avoir cet emploi, pour être élevé à cette dignité, pour se distinguer dans cet état, pour exceller dans cet art, & pour se faire de la réputation par son mérite. Mais vous n'êtes élevé à cette dignité, vous n'avez cet emploi, Dieu ne vous a donné ces belles qualités, ce succès, ce mérite, que comme des moyens qui doivent vous aider à vous sauver, & à parvenir plus aisément à cette dernière fin. Nous ne sommes donc créés que pour nous sauver; c'est-à-dire, pour éviter un enfer, & un malheur éternel; c'est-à-dire, pour gagner un Paradis, & un éternel bonheur. Nous ne sommes que pour le Ciel, & nous ne sommes sur la terre que comme des exilés, ou tout au plus comme des voyageurs, qui doivent se réjouir chaque jour, de voir approcher le terme de leur voyage, ou de leur exil. Mais est-ce ainsi qu'on se regarde sur la terre? Est-ce ainsi qu'on regarde le Ciel? A considérer notre conduite, dirait-on que nous regardons le salut comme notre dernière fin? Chacun sait si bien prendre les moyens pour arriver à ses fins: il faut bien qu'il y ait peu de gens qui se proposent leur salut pour leur fin dernière, puisqu'il y en a si peu qui en prennent les véritables moyens. *Le même.*

On a de la peine à se connaître si un homme se veut sauver dans l'état, & dans l'emploi où il est.

Il seroit aisé de connoître quelle est la fin que ce marchand se propose dans son commerce, cet homme sçavant dans ses études, cet homme de Cour dans ses manières, ce brave au milieu des hazards où il s'expose tous les jours. Mais seroit-il aussi aisé de connoître que chacun dans son état, & dans ses emplois, ne pense sérieusement qu'à se sauver, & ne se propose que Dieu pour sa dernière fin? Cependant que sert à un homme de faire une riche fortune, que lui sert de gagner tout le monde, s'il perd son âme? & quel échange peut-il faire qui puisse le dédommager de la perte qu'il aura faite? Il vaudroit mieux pour lui n'avoir jamais été, que de n'avoir pas fait son salut... Qu'a servi à ces grands génies, à ces hommes extraordinaires d'avoir rempli le monde de leurs belles actions, & d'y avoir acquis tant d'honneur, s'ils sont reprouvés? Représentez-vous un homme à l'heure de la mort, qui ait possédé des richesses immenses, qui ait joui de tous les plaisirs, qui soit arrivé au comble de la gloire & de la grandeur, & qui ayant réussi en tout le reste, ait uniquement négligé l'affaire de son salut; & demandez-lui dans ce dernier moment: *Quid prodest?* Que vous servent à présent tous ces biens, ces plaisirs, ces grandeurs, tout cela est passé, tout cela est à votre égard comme s'il n'avoit jamais été? Mais votre âme que vous avez perdue

ne passera pas; mais les peines terribles, qui sont les suites funestes de cette perte, ne passeront pas; mais le regret mortel d'avoir négligé la seule importante affaire ne passera jamais. *Le même.*

Souvenons-nous que si Dieu n'est notre souverain bonheur, il sera notre souverain malheur. On peut se passer de toutes les autres choses, de quelque nature qu'elles soient; mais on ne peut se passer de ce bien-là: un homme pauvre, abandonné, dans l'oubli, & dans l'obscurité, s'il se sauve, il est heureux pour toute l'éternité, & il n'a besoin de rien: un homme riche, puissant, heureux, honoré dans le monde, s'il se damne, il est malheureux pour toujours... Hélas! on aime mieux se mettre en danger de perdre son âme, que de defobliger un ami, que de laisser moins de biens à ses enfans, que d'être moins distingué pendant sa vie. Quel sentiment aura-t-on de tout cela dans l'enfer? Le souvenir de ces honneurs passés consolera-t-il beaucoup un homme damné? Ces biens dont il est dépouillé, lui seront-ils d'un grand secours? Ces prétendus amis lui seront-ils beaucoup obligés de ce qu'il s'est perdu pour leur faire plaisir? Serons-nous nous-mêmes beaucoup obligés à ceux qui auront été l'occasion de notre perte, ou pour l'amour de qui nous nous ferons damner? *Le même.*

Si Dieu ne fait pas notre souverain bonheur, il fera notre souverain malheur.

Hé, quel usage faisons-nous de notre raison! Nous sommes les premiers à condamner la conduite de ceux qui négligent leurs propres affaires pour faire celles d'autrui; & nous ne nous occupons que de vains amusemens, ou tout au plus, des affaires de ceux qui doivent nous survivre, tandis que nous négligeons notre seule & unique affaire, qui est l'affaire du salut. Si pour être riche, il ne tenoit qu'à le vouloir sérieusement, qui est-ce qui ne le seroit pas? Il dépend de nous d'être saints, & encore a-t-on de la peine à le vouloir être; & ce n'est proprement que parce qu'on ne veut pas l'être, qu'on ne l'est pas. Il est surprenant que les hommes qui s'aiment tant, fassent si peu de réflexions sur une vérité de cette conséquence; il est étrange de voir des personnes d'ailleurs si sages, & qui sont paroitre tant de prudence dans leur conduite, sortir du monde sans avoir presque jamais pensé, pourquoi ils y sont entrez, & où ils doivent aller après cette vie, & s'étourdir à la mort sur quelque apparence de conversion. *Le même.*

Nous sommes les premiers à condamner la conduite de ceux qui négligent leurs propres affaires pour faire celles d'autrui; & nous ne nous occupons que de vains amusemens, ou tout au plus, des affaires de ceux qui doivent nous survivre, tandis que nous négligeons notre seule & unique affaire, qui est l'affaire du salut.

Il est vrai que nous sommes foibles, que les occasions sont fréquentes, & que par la corruption, que le péché a causée dans le cœur de l'homme, nous avons tous un furieux penchant au mal; mais peut-on avoir plus de puissans secours pour nous empêcher de tomber, & pour nous relever de nos chûtes? Avons-nous jamais bien conçu combien il est aisé de faire notre salut, si nous voulons nous servir des grands moyens que nous avons de le faire? Tant de Sacremens, où les mérites de Jésus-Christ nous sont appliqués. Sacremens qui nous sont, pour ainsi dire, un bain de son sang, & par lesquels l'âme trouve de si grandes aides dans tous ses besoins; Sacremens, remèdes salutaires, sources intarissables de tant de grâces; ne sont-ce pas là des moyens aises & efficaces pour arriver sûrement à notre dernière fin? Certainement s'il eût été à notre pouvoir, s'il eût été à notre liberté de choisir des moyens

Quelques foibles que nous soyons, nous avons les moyens nécessaires pour nous sauver.



propres pour faire notre salut, nous fussions-nous jamais avisez d'en choisir de si puissans, de si aisez, & en si grand nombre? Nous fût-il même jamais venu en pensée de demander ce que Jesus-Christ a fait en notre faveur? Que de graces! que de secours spirituels! & quel usage avons-nous fait de tous ces moyens? Quel profit avons-nous tiré jusqu'ici de toutes ces graces? Et quelle marque est-ce de n'en avoir pas profité? *Le même.*

En cette vie, on employe le temps à toute autre chose qu'à faire son salut.

La passion & l'amour du plaisir, sont comme le grand mobile qui fait agir les hommes. Toute la vie se partage en soins pour les affaires temporelles, & en empressements pour primer dans le monde, ou pour se divertir: car quel autre objet nous occupe? Combien d'années comptez-vous passées au service de Dieu? Mais qui vous a dispensé de celles que vous ne lui aurez pas consacrées? Et pour ne l'avoir pas servi tant d'années, serez-vous moins obligé de lui rendre compte de tous les jours? Negoce, emplois éclatans, conrèstations opiniâtres que l'intérêt ou l'ambition fait naître; établissemens honorables, projets flatteurs, amusemens vains & frivoles; c'est-à-dire, tout ce qui nous éloigne de notre fin dernière, absorbe tous nos desirs, use nos jours, & nous occupe toute la vie. Tout est important, tout est indispensable quand il s'agit de nous satisfaire: Dieu seul, ce semble, n'est compté pour rien. On ne peut pas dire qu'on ignore la difficulté de se sauver, & de quelle consequence il est de ne se pas perdre; mais on neglige tout, pour ne pas troubler le plaisir qu'on goûte en cette vie. *Le P. Croiset.*

Si l'on n'est pas sauvé, de quoi peut servir tout le reste?

*Quid prodest homini si universum mundum lucraverit, anima vero sua detrimentum patiatur? Que sert à un homme de gagner tout l'Univers, s'il vient à se perdre? Que sert à cet homme d'affaire d'avoir amassé de grands biens; à cet homme de qualité de s'être si fort avancé à la cour & à l'armée; à cette Dame de briller, de primer dans les assemblées de plaisir; à ce Magistrat d'être élevé aux premiers emplois; à ce Prince d'être un des grands Monarques du monde, s'il est damné: *Quam dabit homo commutationem pro anima sua? Que peut-on donner en échange pour soi-même? Le même, second Tome de ses Reflexions.**

Il y a peu de personnes dans le monde qui pensent & qui travaillent à leur salut.

Pour être persuadé de cette verité, il ne faut que faire reflexion sur la maniere dont on vit dans le monde; combien peu de personnes s'appliquent serieusement à cette grande & unique affaire: & sans entrer dans une discussion plus exacte; quelle apparence de chercher ce soin & cette application parmi les gens qui portent les armes; & qu'y a-t-il qui lui soit plus contraire que la vie qu'ils mènent? Ce bruit, ce tumulte, cette confusion; cette violence, cet amour de la gloire, cette fierté, ce desir de se distinguer & de s'élever au-dessus des autres, & de pousser sa fortune au plus loin qu'elle peut aller. On ne le trouvera pas davantage parmi les Magistrats, parmi les gens de justice; ils se remuent comme les autres par leurs intérêts & par leurs passions; ils ont leur fortune, & leur établissement à ménager; ils ont devant leurs yeux leur reputation, l'estime & l'approbation des hommes, & ils se servent de tous moyens pour empêcher que leurs projets & leurs desirs ne soient pas inutiles. Voilà de quoi leur esprit est tout occupé; & quoi de plus oppo-

sé à ce soin de travailler à l'affaire de leur salut? Si on descend dans les états inferieurs, on y reconnoitra des passions toutes semblables; le desir d'avancer sa famille, de s'élever au-dessus de son état, est une source d'injustices, de mauvaise foi, d'envies, de jalousies, qui ne tarit point; on y vit, on y meurt, uniquement occupé de l'attachement que l'on a eu à son commerce, à son trafic, à ses affaires, &c. *L'Abbé de la Trappe, dans ses Reflexions morales, sur l'Evangile de Saint Luc.*

Il y a cette difference entre les justes & les pecheurs, qui sont également engagez dans le siècle, que les justes travaillent premierement pour leur salut, & ensuite ils donnent les soins que leur état demande d'eux, aux choses de la terre; au lieu que les pecheurs renversent cet ordre, & toujours appliquez à se faire un bonheur temporel, ils ne donnent que quelques momens à l'ouvrage de leur salut. Les uns mettent le ciel avant la terre, & rapportent même à Dieu ce qu'ils semblent faire pour le monde. Les autres mettent la terre avant le ciel, & rapportent souvent au monde ce qu'ils paroissent faire pour Dieu. C'est ce qui nous est admirablement marqué dans ces deux differentes benedictions qu'Isaac donna à Jacob & à Esau, dont le premier étoit la figure des prédestinez, & le second, la figure des reprouvez. Il dit à Jacob: Mon fils, je prie le Seigneur qu'il vous donne de la rosée du ciel, & de la graisse de la terre: *Dei tibi Deus de rore caeli, & de pinguedine terra.* Les benedictions celestes sont marquées avant les benedictions terrestres; pour nous apprendre, que nous devons chercher la grace & la justice de Dieu avant toutes choses: mais Isaac dit à Esau: Que Dieu vous donne de la graisse de la terre, & de la rosée du ciel: *De pinguedine terre, & de rore caeli sit in super benedictio tua.* La terre précède le ciel; pour nous faire entendre, que les pecheurs ne cherchent leur bonheur que dans les prosperitez du siècle; & que si Dieu verse dans leur ame les rosées salutaires de la grace, ils en étouffent les fruits naissans par les épines & les soins temporels qui les occupent. Cependant il arrive souvent que les justes voyant les pecheurs prosperer, s'attristent & sont tentez d'abandonner des esperances que le demon leur fait paroître incertaines. *Essais de Sermons, pour le quatrième Dimanche après la Pentecôte.*

Considérez ce que Dieu a fait pour notre salut. On diroit que son bonheur dépend du nôtre, tant il paroît occupé, & empressé à nous rendre bienheureux. Dieu ayant fait l'homme libre, & maître de son sort, que n'a-t-il pas fait, & que ne fait-il pas encore, pour gagner son cœur, & pour l'attirer à son service? Il lui demande ce cœur, il le sollicite, il le presse; il se sert tantôt de promesses, tantôt de menaces; il met tout en usage pour avoir ce cœur. Pourquoi tant d'empressement? C'est qu'il dépend de nous de nous perdre, & Dieu veut passionnément notre salut. Avons-nous jamais bien compris le mystere de notre redemption? Pourrons-nous jamais bien le comprendre? Un Dieu s'épuise, pour ainsi dire, pour nous faire connoître jusqu'à quel point il estime notre ame, jusqu'à quel point il souhaite notre salut. Auroit-on jamais pu s'imaginer qu'un Dieu se fût fait homme pour le salut de ces mêmes hommes? Cependant, ce miracle s'est fait, & quelque grand qu'ait

Les justes & les pecheurs agissent d'une maniere bien differente dans l'affaire de leur salut.

Genes. 27.

Ce que Dieu a fait pour notre salut, montre jusqu'à quel point il le souhaite.



qu'ait été ce miracle, Dieu n'a pas jugé que c'en fût assez pour nous engager à l'aimer, & à travailler à notre salut. Il faut qu'une vie de trente-trois ans, passée dans la pauvreté, & dans les souffrances, soit terminée par la plus cruelle de toutes les morts. Voilà ce que vaut notre ame, & ce qu'un Dieu a fait pour la sauver. *Le P. Croiset, Tome I. de ses Retraites.*

Nous sommes en état de faire notre salut, & il ne tient qu'à nous d'y travailler.

Nous sommes, grâces à Dieu, encore en état de faire notre salut; nous sommes seuls que c'est le temps, & que Dieu nous offre à présent la grâce de le faire. Ces réflexions que nous faisons, ces sentimens que nous avons, en sont des preuves. Qui nous a dit, que ce n'est pas ici le moment important, auquel notre prédestination est attachée, & dont notre salut dépend? Je suis sûr, que je puis assurer à présent mon salut par une conversion sincère; j'ai pour le moins grand sujet de douter, que si je manque de me convertir à présent, je ne serai plus en état de le faire. Estimons-nous du moins autant notre ame, que le démon l'estime? Il seroit bien raisonnable que nous eussions autant d'empressement pour nous sauver, que le démon en a pour nous perdre. Cette comparaison est honteuse; il est vrai cependant, que le démon fait beaucoup d'état de notre ame; quelque orgueilleux qu'il soit, il n'est rien de si humiliant, qu'il ne soit prêt de faire pour perdre une ame; & quelque longue que soit la résistance, il ne se rebute jamais. Quelle assiduité à nous tenter! Combien adroitement profite-t-il des moindres occasions qu'il a de nous perdre? Hé! faut-il que nous apprenions du démon l'estime que nous devons faire de notre ame? *Le même.*

Les soins particuliers que Dieu prend de notre salut.

Le soin particulier que Dieu prend de notre salut, ne doit-il pas être un puissant motif pour nous obliger à y travailler nous-mêmes de notre côté? Qu'un Dieu soit, pour ainsi dire, tout appliqué à cette affaire, comme s'il n'y avoit que nous au monde, & qu'il ne pût pas se passer de nous? Et nous aurons besoin d'un motif plus puissant, plus engageant pour nous y appliquer nous-mêmes? Avec quelle sagesse ne ménage-t-il pas tous les momens, depuis notre naissance? Quelle providence singulière dans l'économie de notre salut? Est-ce une petite grâce de naître de parens Chrétiens, tandis que tant d'autres naissent de parens infidèles? En est-ce une moindre d'avoir été élevé dans le sein de l'Eglise, dans laquelle nous ne fussions peut-être jamais rentrés, si nous eussions été nourris dans l'erreur?... Nous pensons que tout cela est arrivé par hazard; nous verrons un jour que ç'a été l'effet d'une singulière providence. *Le même.*

Le salut est la seule chose nécessaire.

Marc. 8. & alibi.

Il est certain que tout ce qu'on appelle bien dans le monde, est inutile, bien loin d'être nécessaire. Helas! de quoi sert à l'homme de posséder tout ce qu'il y a dans le monde de grand & d'agréable, s'il trouve la perte de son ame dans tous ses avantages? Il ne lui sert de rien sans doute; & enfin un jour le reprobé l'avouera, quoi que trop tard, & il dira comme ceux dont il est parlé dans la Sagesse: Helas! quelle sorte de biens qui ont attiré sur nous tant de maux, qui nous ont rendus criminels pendant la vie, & malheureux après la mort! *A quoi nous a servi notre vanité, notre orgueil, notre esprit, nos richesses, nos plaisirs? La considération qu'on a eue pour nous, & tout ce*

Cap. 5.

Tome IV.

qu'on appelle mérite dans le monde. *Auteur anonyme.*

S'il y avoit quelque milieu entre le salut & la damnation éternelle, nous pourrions écouter quelque proposition, & sortir d'affaire; mais il faut indispensablement se résoudre à l'un ou à l'autre; & comme il n'est personne qui puisse consentir à une éternité de supplices, il est absolument nécessaire de travailler à l'éternité de la récompense. Heureuse, mais formidable nécessité! heureuse d'un côté, puisqu'elle nous oblige de la plus étroite manière à nous procurer le plus grand de tous les biens: mais formidable de l'autre, puisque si nous manquons à ce devoir, notre négligence est punie du plus grand de tous les maux. Encore si nous pouvions nous décharger de cette affaire sur le soin de quelque sage personne, nous pourrions nous reposer sur sa fidélité, & sur sa prudence: mais l'obligation est personnelle; & les Souverains qui occupent tous les esprits à l'exécution de leurs volontés, qui arment toutes les mains pour la défense de leurs Etats, & sont environnés de gardes pour la sûreté de leurs personnes, ne peuvent pas employer un seul homme pour le salut de leur ame. Ceux-là mêmes qui partagent avec nous cette obligation, bien loin de la diminuer, ils l'augmentent, & plus ils s'intéressent pour notre salut, plus ils nous obligent d'y travailler conjointement avec eux. *Le même.*

C'est une nécessité de travailler à l'affaire de son salut, puisqu'il faut nécessairement être bienheureux ou malheureux pour une éternité.

L'obligation du salut n'est pas seulement indispensable & personnelle, elle est encore si durable, qu'elle ne se termine qu'à la mort, qui fait la dernière décision de cette affaire. Ayez commencé à travailler à cet ouvrage depuis que la raison éclairée de la foi, vous en a fait connoître l'importance; ayez vieilli dans ce travail, le succès en sera toujours incertain, & vous serez toujours obligé d'y veiller avec un juste sentiment de crainte. Nous ne sommes pas plus assurés de notre bonheur que le grand Apôtre, qui en a eu toute la certitude qu'on en peut avoir en ce monde; néanmoins tandis que ce grand homme, si extraordinairement choisi de Dieu, tremble; tandis qu'il craint d'être reprobé, & qu'il tâche de prévenir par le châtement de son corps, celui de son ame, nous vivons dans une secrète assurance de notre salut; plus il est en peril, moins nous en redoutons l'événement; & comme si le secret de l'avenir nous étoit ouvert, nous nous persuadons d'avoir toujours assez de temps pour y songer, & de moyens pour y réussir. *Le même.*

L'obligation de travailler à notre salut, ne finit qu'à la mort.

J'avoue qu'on peut & qu'on doit même discontinuer toutes les autres occupations, soit pour délasser l'esprit, soit pour soulager le corps: mais celle-ci est d'une nature qu'elle ne peut souffrir la moindre interruption. Le dernier de nos momens nous est caché par une mystérieuse conduite de la Providence, afin que nous les observions tous, & qu'ils nous soient tous suspects. Celui que nous aurions négligé pourroit être le dernier de notre vie, & décider le sort de notre éternité. On ne peut interrompre cette affaire pour aucun exercice, de quelque nature qu'il soit; parce que comme il n'y a point d'instant qui ne puisse lui être fatal, il n'y a point d'exercice dans la vie, qui ne doive lui être conforme & subordonné. C'est l'unique affaire que l'on doit faire sans discontinuation: les autres se succèdent les unes aux autres, & l'incompatibi-

Le soin de notre salut doit être continué, & sans interruption.

E e e



lié mutuelle qu'elles ont ensemble, fait qu'on ne peut les entreprendre toutes à la fois : mais bien loin que celle-ci serve d'obstacle à nos emplois, elle contribue à leur perfection ; elle leur imprime un caractère de dignité & de mérite, qui les élève à un état surnaturel, & les rend dignes d'une récompense éternelle. *Le même.*

Ce qu'il faudroit faire pour le salut.

Que faudroit-il faire pour le salut, & que faisons-nous ? Que faudroit-il faire ? Tout sans doute, non seulement à l'imitation du Sauveur, qui a tout sacrifié pour ce dessein ; mais encore à l'exemple de tant de Saints, qui ont tout abandonné, tout entrepris, tout enduré ; qui n'ont épargné ni biens, ni fatigues ; & qui par les travaux qu'ils ont essayés, par les combats qu'ils ont soutenus, & par les tourmens qu'ils ont soufferts, nous ont

fait comprendre combien cette vie bienheureuse est digne de nos poursuites. Mais quelle démarche faisons-nous dans une route que ces grands hommes ont arrosée de leurs sueurs & de leur sang ? Bien éloignez d'une si sage conduite, nous faisons tout ce qui peut contribuer à notre perte, & rien qui soit utile à notre salut ; tout pour le monde, & rien pour l'éternité ; tout pour acquérir du bien, pour tenir quelque rang sur la terre ; & rien pour mériter les solides honneurs, & les véritables richesses ; tout enfin pour contenter une passion, & rien pour mériter un bonheur éternel. En vérité, dit un grand Saint ; si nous faisons pour Dieu ce que nous entreprenons pour le monde, nous arriverons au plus haut degré de la sainteté. *Le même.*

## SCANDALE ;

LE SCANDALE PRIS ET DONNÉ,  
l'énormité de ce crime, & ses pernicieux effets, &c.

### AVERTISSEMENT.

J'ai déjà traité dans un autre Titre, de l'exemple en general, & du bon exemple en particulier, sans parler du scandale, qui est le mauvais exemple qu'on donne au prochain : maintenant j'ai à traiter du scandale sans toucher à la bonne édification que tout Chrétien est obligé de donner à ses frères. J'ai cru que je devois séparer ces deux sujets, que plusieurs Prédicateurs réunissent, tant parce que la matière est assez ample pour tous les deux, que parce que la manière de les traiter, doit être tout-à-fait différente.

Comme il est nécessaire qu'il arrive des scandales dans le monde, ainsi que le Fils de Dieu le dit dans l'Évangile, c'est-à-dire, que dans la société des hommes, il est moralement inévitable, à cause de la malice des uns, & de la foiblesse des autres, c'est ce qui a fait la distinction du scandale actif, & du scandale passif. Et il est ici question de l'un & de l'autre, quoi qu'en parlant de la coutume que presque tout le monde suit, ce que nous avons dit là-dessus se puisse appliquer au scandale passif, qui n'en est différent que de nom ; mais nous n'userons point de répétition.

Il y a une autre sorte de scandale passif, dont nous ne dirons que peu de chose. C'est celui qu'on prend des vertus & des bonnes actions des gens de bien, dont les méchants se scandalisent injustement, & mal à propos : & nous ne dirons rien du tout du scandale que les impies prennent des maximes de l'Évangile, & des vérités de notre Religion, non plus que du scandale de la croix, & des humiliations du Fils de Dieu, parce que cela regarde d'autres sujets. Du reste le scandale dont nous traitons ici, donne lieu de faire plusieurs caractères des mœurs, & plusieurs peintures des desordres du siècle, & donne beau jeu à l'éloquence la plus grande, & la plus pathétique, sur la perte des âmes, dont il est la cause.

### PARAGRAPHE PREMIER.

Divers Desseins, & Plans de Discours sur ce sujet.

**I.** POur inspirer l'horreur que mérite le scandale, je me fers des imprécations de Jésus-Christ même, qui les adresse ; 1°. Au monde : *Ve mundo à scandalis.* 2°. Au scandaleux lui-même qui répand la contagion par tout : *Ve homini illi per quem scandalum venit.* Ne cherchons point de division ailleurs que dans ces foudroyantes maledictions du Sauveur. Le scandale est la perte & la cause de tous les malheurs du monde : *Ve mundo.* Il est la perte & la ruine du scandaleux : *Ve homini illi.* Ce seront les deux Parties de ce Discours.

Pour la première. Il faut montrer que Jésus-Christ a eu raison de prononcer anathème contre le monde à cause du scandale : *Ve mundo à scandalis.* Pourquoi cela ? C'est que la

plus grande partie des hommes se damnent par le scandale donné & par le scandale reçu, & qu'il suffit presque que le scandale soit donné pour qu'il soit reçu : vérité que je veux faire sentir par une suite de Propositions toutes fondées sur l'expérience, & qui me fourniront un ample sujet de Morale. Première. Rien de plus facile que de se laisser entraîner au torrent du mauvais exemple ; On sçait qu'il n'y a rien de plus persuasif, que l'exemple d'autrui en general. Mais le mauvais exemple, auquel on donne le nom de scandale, est encore infiniment plus efficace pour persuader le mal : *Facilius est,* dit Saint Augustin, *justos decipi ab impiis, quam impios à melioribus emendari.* Il est aisé d'en donner les raisons,